EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI
Mia

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/uvresdesalomonge02gess

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

AN VII.

LETTRE.

MONSIEUR,

Comment pouvez-vous rester à la ville pendant les premiers jours du printemps? Avez-vous renoncé à voir les prairies s'embellir et les arbres se couvrir de fleurs? Venez donc nous joindre à la campagne ; vous y trouverez le printemps; vous m'y verrez: si vous ne venez pas, je serai fâchée contre vous : je le suis déjà un peu. Madame N*** m'a dit que vous avez écrit un ouvrage intitulé *Daphnis*, et cependant, monsieur le mystérieux, vous me l'avez laissé ignorer. Vous avez pourtant vu que votre dernière chanson m'a beaucoup plu; je la chante toujours.

Venez jeudi prochain, sans y manquer; je vous attendrai le soir sous la feuillée; mais apportez avec vous Daphnis, sans quoi, de mes jours, je ne serai plus

VOTRE AMIE.

RÉPONSE.

MADEMOISELLE,

Qui pourroit, après de pareilles menaces, ne pas vous obéir? Voilà Daphnis, et le voilà imprimé. La réponse à votre lettre est, de plus, une épître dédicatoire. A qui pourrois-je le dédier plutôt qu'à vous, puisque votre approbation est pour moi la plus précieuse de toutes; et puisque, si l'on trouve dans mon ouvrage l'amour représenté d'après la nature, c'est à vous seule que je le dois? Quand je pensois à Phyllis, je pensois à vous, et j'étois moi-même Daphnis. L'heureuse idée pour mon cœur d'écrire ce petit roman!

Il a donc fallu que madame N*** ait jasé. Je l'avois bien priée de ne vous en rien dire. Je voulois vous lire cet ouvrage, sans vous dire que j'en fusse l'auteur, jusqu'à ce que j'eusse su quel auroit été votre jugement, libre des préventions de l'amitié, et par-là, quel est le jugement que je dois attendre de tous les connoisseurs.

Après demain, quelles délices! après demain, je serai près de vous sous la feuillée : je verrai le printemps ; je vous verrai : mais n'oubliez pas qu'une épître dédicatoire vaut au moins cent baisers. Adieu.

Je suis, etc.

DAPHNIS.

LIVRE PREMIER.

Au milieu du Neætus*, fleuve qui prend sa source dans les monts Clibaniens, d'où ses flots se précipitent à travers les prairies, et retentissent sous des ceintres de verdure, il est une petite île consacrée aux nymphes par les bergers du canton, et ombragée par un bois de pins et de genevriers. Au milieu de l'île s'élève un rocher sous lequel est creusée la grotte des nymphes; dans cette grotte sont placées leurs statues artistement travaillées en bois de tilleul : on les a représentées appuyées sur leurs urnes, et couronnées de roseaux. Là, tantôt on voit ces divinités errer sous les arbres avec leur chevelure verte, tantôt nager avec légéreté le long du rivage, se sécher ensuite sur les

* Neætus, fleuve qui se jette dans la mer Ionienne, entre Pétilie et Crotone.

rochers et se reposer au soleil. Là, les flots qui se jouent mollement entre les racines couvertes d'écumes, des joncs et des saules répandus sur les bords du fleuve, forment un murmure comparable aux chants les plus doux.

Toutes les années, au retour du printemps, les bergers avec leurs bergères accourent de l'une et de l'autre rive : ils présentent aux nymphes les fleurs des arbres qui forment le ceintre sous lequel coule le fleuve, et celles des plantes qui naissent sur ses bords : ils demandent à ces divinités, qu'elles veuillent bien ordonner aux flots de ne plus surmonter leur rivage, et de ne plus entraîner au loin les arbres et les champs tout entiers.

Dans une belle journée de printemps, on vit donc un jour paroître sur le fleuve une flotte de bateaux qui voguoit des deux rives vers l'île. Chaque bateau étoit décoré d'un berceau de verdure, formé par des branches odoriférantes, et émaillé de fleurs; les bergers et les bergères en étoient

eux-mêmes couverts. D'autres guirlandes serpentoient autour de hautes perches, et montoient jusqu'à leur extrémité, où des banderoles et des festons flottoient dans les airs. Ces barques, qui s'avançoient au doux son des flûtes et des voix, abordèrent dans l'île. Il parut aussi-tôt sur les rives, des troupes de jeunes garçons et de jeunes filles : celles-ci par leurs attraits excitoient l'envie des déesses, et tour à tour s'enlevoient les unes aux autres les regards des dieux, qui, laissant les immortelles seules dans l'Olympe, étoient descendus sur des nuées pour jouir de cet attrayant spectacle. En effet, on y voyoit briller tous les charmes de la beauté. Ici, l'on étoit enchanté par la finesse de la taille, par la blancheur du visage, ou par le contour du sein ; là, on se sentoit charmé par un port majestueux comme celui de la déesse de la chasse, ou bien on étoit entraîné par un sourire gracieux comme celui de Vénus : enfin, l'on y trouvoit les graces naissantes de la jeunesse semblables à l'éclat

de la rose prête à sortir du bouton, et la jeunesse plus formée, telle que la rose lorsqu'elle est épanouie. Cependant les bergères s'avancèrent deux à deux, elles entrèrent dans la grotte sacrée, et répandirent aux pieds des nymphes leurs corbeilles pleines de fleurs; ensuite elles les entourèrent et les couronnèrent de guirlandes. La jeune Phyllis vint à son tour offrir ses fleurs et ses couronnes. La joie et l'innocence sourioient sur son joli visage, et caractérisoient tous ses gestes : son œil noir laissoit échapper autour d'elle des regards timides; regards victorieux comme l'amour même. Telle est la jeune rose, plus belle que toutes les fleurs qui naissent autour d'elle; l'abeille irrésolue bourdonne en la cherchant: les fleurs l'invitent, mais en vain; elle apperçoit la rose, et elle n'hésite plus. Daphnis, le plus beau des bergers, promenoit ainsi ses yeux errans sur la troupe des jeunes bergères qui lui lançoient des regards : elles le fixoient d'un air riant, se parloient à l'oreille, puis le regardoient

d'un air plus séduisant encore. Mais il apperçoit la jeune Phyllis; aussi-tôt son cœur pousse un tendre soupir, son visage se colore d'une vive rougeur, ses regards restent fixés sur elle; et Phyllis, qui jette aussi les yeux sur le berger, les baisse aussi-tôt, se retire, et en s'éloignant le regarde encore d'un air confus. Un trouble secret s'empare alors de Daphnis, son cœur tressaille: il jette vers elle un regard languissant; et, plein d'inquiétude, il craint de la perdre de vue dans la foule: mais il ne la perd pas. Elle s'arrête, sans parler à ses compagnes. Ses regards timides s'échappoient à tout moment pour voler sur Daphnis, et tout aussi-tôt retomboient à terre. Arrivoit-il que dans la foule une bergère plus grande se plaçât devant Phyllis, Daphnis paroissoit plein de dépit; cette bergère se retiroit-elle, aussi-tôt les yeux de Daphnis se ranimoient et brilloient d'une joie nouvelle. C'est ainsi qu'on voit les prairies s'éclairer en un instant, et briller d'un nouvel éclat, lorsque la lune,

qui s'étoit cachée, sort tout à coup des nuages.

Cependant toutes les fleurs sont étalées aux pieds des nymphes; les divinités sont parées de guirlandes; les bergers et les bergères se partagent alors en divers chœurs, et se placent vis-à-vis les uns des autres. Daphnis a soin de se placer devant Phyllis, et les bergères chantent alternativement des hymnes en l'honneur des nymphes.

« O Nymphes! disoient-elles, vous qui »habitez les grottes de ce fleuve, et vous »qui, du haut des rochers escarpés, versez »de vos urnes l'onde bruyante! ah! soyez »favorables aux bergers qui habitent le »long des roseaux du fleuve.

»Nous avons, sur ses bords, enlevé aux »arbres les fleurs que le printemps faisoit »naître; nous en avons dépouillé ces rives. »C'étoit pour les porter dans votre grotte »sacrée, ô Nymphes du fleuve et des ro»chers escarpés!

»Soyez favorables aux bergers qui habi»tent le long des roseaux du fleuve. Faites

»que ses flots n'entraînent plus les arbres »fruitiers, et qu'ils ne submergent plus les »champs et les prairies ; les troupeaux »pourront paître alors le long des rivages: »vous pourrez aussi errer sur ses bords, et »fouler les fleurs, ô Nymphes du fleuve et »des rochers escarpés » !

Ainsi chantèrent les bergères ; et les bergers les accompagnoient des doux sons de leurs flûtes. Daphnis écoutoit attentivement pour distinguer le chant de Phyllis, et il oublioit de jouer de sa flûte.

Cependant la lune commençoit à paroître au-dessus des collines éloignées, et les bergers avec leurs bergères se retirèrent dans les bateaux. Phyllis, en s'en allant, regarde encore Daphnis ; l'obscurité du crépuscule la rend hardie ; elle fixe les yeux sur lui, et se met à soupirer : puis elle marche lentement vers le rivage, en regardant souvent derrière elle. Daphnis s'étoit arrêté, il la regardoit et soupiroit aussi. Il eût oublié de monter dans le bateau, si les autres bergers ne l'eussent

tiré de sa rêverie profonde. Entré dans le bateau, il s'y assit, en jettant tristement la vue sur ceux qui voguoient vers l'autre bord. Tout respiroit la joie; sur l'une et sur l'autre rive, on entendoit un agréable mélange de chants et de chalumeaux, et l'écho le répétoit le long du rivage et sur les collines d'alentour. De leur côté, les jeunes garçons et les jeunes filles, qui étoient dans le même bateau que Daphnis, folâtroient et chantoient : mais Daphnis restoit muet; il regardoit sans cesse vers l'autre rive; il ne chantoit que quand les autres répétoient un air tendre : alors il étoit tout sentiment.

Cependant on aborde. Il descend sur le rivage, l'ame remplie de tristesse, et prend, sans rien dire, le chemin de sa cabane. Il entre, et rejoint son vieux père, qui, d'un air satisfait, sourit à son fils, et lui demande des nouvelles de la fête. Le vieillard lui raconte ensuite combien de fois il a vu le fleuve impétueux franchir les bords, entraîner sur ses flots furieux les arbres

chargés de fruits : combien de bateaux avoient été renversés, combien de bergers avoient péri. Daphnis l'écoute en silence; il sort ensuite de la cabane, et s'arrête sous les arbres plantés devant sa demeure : là, il contemple les campagnes éclairées par le pâle flambeau de la lune, et dit en soupirant :

Qu'est-ce que j'éprouve? qu'est-ce que je sens? pourquoi mon cœur palpite-t-il? pourquoi ces soupirs? pourquoi ne pouvois-je détourner les yeux de dessus toi, ô la plus belle des mortelles? pourquoi me suis-je senti si troublé, lorsque tu t'es retirée? pourquoi le suis-je encore? pourquoi ton image est-elle toujours présente à mes yeux? Ah! sans cesse il me semble que tu es devant moi; sans cesse je vois les boucles de ta brune chevelure, dont une partie étoit entrelacée dans ta guirlande, et dont l'autre, qui s'étoit détachée, flottoit autour de ton bras, ce bras d'albâtre; ou sur ton sein, ce sein naissant.... Et ton œil noir!... ah! que j'étois agité, lorsqu'il se tour-

noit sur d'autres bergers; et lorsqu'il s'arrêtoit sur moi.... comme il pénétroit, ce regard, jusque dans le fond de mon ame! Hélas! je t'aime. Quelle seroit ma félicité, si tu m'aimois aussi! Mais où es-tu? loin de moi sans doute.... Pour ton image.... elle voltigera sans cesse autour de moi; je la reverrai dans mon sommeil, je la retrouverai à mon réveil : elle me suivra lorsque je conduirai mon troupeau le long du ruisseau; elle m'accompagnera dans le fond du bois, et peut-être, hélas! ne dois-je conserver aucune espérance de te revoir jamais.

A ces mots, Daphnis s'appuya contre le tronc d'un arbre; et levant les yeux vers la lune paisible, il dit en soupirant : Elle est aussi belle, elle est aussi brillante que toi, ô lune! elle est aussi belle, en comparaison des autres bergères, que tu l'es en comparaison des astres qui t'environnent. Alors, dans un nouveau silence, il se remit alternativement à rêver et à soupirer, jusqu'à ce que le besoin de dormir le ra-

menât dans la cabane. Pendant tout son sommeil, il ne rêve qu'à sa Phyllis; il lui parle, il veut l'embrasser, il se réveille, il voit son erreur, il joint tristement ses bras déçus, et pousse un profond soupir. Ci-devant, au lever de la belle aurore, on l'entendoit répéter ses chansons; maintenant il ne chante plus, il sort en silence de sa cabane, et, rêveur, il conduit son petit troupeau dans les pâturages. Les bergers, assis ensemble, s'y livroient à la joie, en se racontant les aventures qu'ils avoient eues à la fête des Nymphes. L'un étaloit un ruban dont on lui avoit fait présent; l'autre une guirlande, avec laquelle sa bergère lui avoit ceint le front: celui-là montroit des fleurs qu'il avoit dérobées sur le sein d'une belle, et celui-ci chantoit une chanson nouvelle qu'il avoit apprise d'une jeune fille dans le bateau. Daphnis, qui tantôt les écoutoit, tantôt avoit l'air distrait, leur raconta à son tour, d'un ton passionné et avec des gestes très-animés, comme il avoit vu la plus belle

des bergères ; alors les bergers malins se mirent à rire, en disant : Daphnis, tu aimes cette bergère. Il voulut le nier ; mais les bergers, le regardant fixement, le firent rougir, et ils rirent encore bien davantage.

Cependant son amour, qui augmentoit de jour en jour, lui fit éviter la compagnie des bergers. Il ne menoit paître son troupeau que dans des lieux solitaires, et aux bords des ruisseaux qui se perdent sous les ombrages les plus épais. Bientôt il ne se plaisoit plus sur ces bords ; il s'enfonçoit dans le bois, ensuite il se rapprochoit du fleuve : là, il jettoit la vue sur l'autre rive, et pleuroit de se voir séparé de sa bergère. Ainsi gémit et se plaint la colombe, lorsqu'elle voltige douloureusement autour de l'arbre sous lequel le villageois inhumain a tué sa compagne. Les bergers s'apperçurent bientôt que Daphnis leur manquoit ; ils l'aimoient tous : Où est Daphnis ? se disoient-ils. Nous ne nous réjouissons plus si bien depuis qu'il nous abandonne : il étoit l'ame de nos amusemens, et le plus

enjoué de nos bergers. C'étoit lui qui savoit le plus de chansons, et qui jouoit le mieux du chalumeau. Les bergères demandoient aussi : Où est Daphnis ? et lorsqu'elles entendoient parler de son amour, la tristesse s'emparoit de plusieurs d'entre elles.

Souvent Daphnis étoit assis tristement au bord d'un ruisseau, ou au fond d'un bois : là, tout éveillé, il se laissoit aller à des rêveries qui lui peignoient tous les détails de la passion dont il étoit sans cesse occupé. Il lui sembloit qu'il voyoit son amante, qu'il lui apprenoit son amour, qu'elle rougissoit, qu'il lui serroit la main. Souvent même son imagination va plus loin ; il lui donne un baiser ; elle veut s'échapper, il embrasse ses genoux, et il pleure ; elle soupire, elle sourit, et se repose à côté de lui ; il l'accable de baisers ; elle l'embrasse à son tour ; il la presse contre sa poitrine : alors une pensée plus vraie, mais plus triste, se présente tout à coup à son esprit ; cette amante qu'il

croyoit voir, est loin de lui, il ne la reverra peut-être jamais; il tressaille de frayeur; il reste un moment accablé, et il répand des larmes. Ensuite courant à son bateau, il passe à l'autre rive, et cherche sa bergère. Il parcourt le rivage, il gravit les collines; de-là il plonge ses regards avides dans la vallée, et porte ses pas errans dans les plaines et le long des ruisseaux. Ainsi tour à tour son imagination trompée agitoit intérieurement son ame; et ses desirs inquiets l'excitoient à de vaines recherches : mais il revenoit toujours plus désolé. Ce sera donc en vain, s'écria-t-il, toujours en vain que je te chercherai! Je veux parcourir toutes les prairies, je veux te chercher dans tous les bocages et aux bords de tous les ruisseaux. Ah dieux! quel bonheur si jamais je te retrouvois!

Quel arbre te reçoit maintenant sous son ombre, ô la plus belle des mortelles? se disoit-il souvent. Quel doux zéphyr te rafraîchit de son souffle, et se joue dans les ondes de ta chevelure? Sommeilles-tu au

bord de quelque ruisseau ? S'il est ainsi, coulez sans bruit, flots du ruisseau. Ah ! sur-tout n'allez pas la troubler dans ses songes, si j'en suis l'objet. Mais roulez avec fracas, flots du ruisseau, troublez son sommeil, si elle rêve à un autre berger. Dieux ! si elle rêve à un autre !... si elle aimoit un autre, si son bras délicat serroit un autre, et si un autre que moi ravissoit des baisers sur ses lèvres vermeilles, ah dieux ! ah dieux ! que ferois-je ? que deviendrois-je ? Je veux fuir, je veux m'ensevelir dans un antre, j'y veux gémir, je veux.... hélas !... mourir de douleur.

Déjà l'amour l'avoit fait souffrir depuis la saison des fleurs jusqu'à celle de la récolte. Cette saison étant venue, les moissonneurs hâlés se rendirent, en chantant, aux champs où les appelloient les jaunes épis, et Daphnis les aidoit : car pendant la moisson la garde des troupeaux n'étoit confiée qu'à un petit nombre de pasteurs. Les moissonneurs s'avançoient donc en longues files sur les épis que les uns scioient

de leurs faucilles brillantes, pendant que les autres les lioient en gerbes; mais vers le midi et vers le soir, ils s'assembloient à l'ombre des arbres voisins pour prendre quelque nourriture, et pour soulager leur fatigue par des boissons fraîches. Les moissonneurs et ceux qui lioient les gerbes étoient assis en rang, les uns vis-à-vis des autres; et tandis que la vaste cruche passoit de main en main, ils chantoient des hymnes en l'honneur de Cérès.

« O toi qui te couronnes d'épis, blonde »Cérès! nous te rendons graces de l'abon»dante moisson dont tu nous enrichis ». Et ceux qui lioient les gerbes chantoient ensuite : « Vigoureux moissonneurs, ne »vous reposez pas sur vos faucilles recour»bées, afin que ceux qui lient les gerbes »ne soient pas obligés de rester oisifs ». Les moissonneurs reprenoient : « Doux »zéphyrs, ne vous écartez pas du mois»sonneur brûlé, et pendant ces ardeurs de »l'été, jouez-vous dans nos cheveux flot»tans ». Ceux qui lioient les gerbes repre-

noient ainsi : « Chante ton air vif et écla-»tant, verte cigale qui sautes autour de »nous; et toi, vaste cruche, ne sois jamais »vide dans cette ardente saison ». Le chœur des moissonneurs reprenoit encore : « Et »toi, fraîche soirée, lorsque tu seras de »retour, tu trouveras les champs dépouil-»lés; et nous, nous gagnerons nos cabanes »en chantant et foulant aux pieds le chau-»me raccourci ». Enfin, ils répétoient tous ensemble : « O toi qui te couronnes »d'épis, blonde Cérès ! nous te rendons »graces de l'abondante moisson dont tu »nous enrichis ».

C'est ainsi que chantoient les moisson-neurs ; et parlant à Daphnis : « Tu n'es »pas gai, disoient-ils, tu ne chantes pas ». Daphnis soupiroit et se taisoit.

Aussi-tôt que les champs furent dé-pouillés, qu'une semence nouvelle eût été confiée à la terre récemment labourée, les bergers se rendirent auprès de leurs troupeaux. Daphnis étant assis un jour au bord du fleuve, entendit dans le lointain

jouer sur deux flûtes : jamais une telle harmonie n'avoit frappé ses oreilles ; sa poitrine s'enfla d'une tendre volupté. Plus ces doux sons s'approchoient, plus son plaisir augmentoit, et son cœur tressailloit d'un doux pressentiment. Ses brebis oublioient l'herbe ; les oiseaux se taisoient sur les arbres ; et toute la nature, dans un délicieux silence, paroissoit attentive. Daphnis écoutoit ; et un jeune enfant jouant sur deux flûtes, vint à lui. Cet enfant avoit le charme qu'on trouve à un bouton de rose ; rien ne couvroit son corps délicat et brillant, ni ses bras blancs et ronds : son visage mignon étoit beau comme celui d'une Grace, et sa tête étoit ceinte d'une guirlande de roses, entrelacée dans les boucles de sa blonde chevelure.

L'enfant s'approcha de Daphnis, qui fut saisi d'un doux tressaillement. Berger, lui dit-il, viens me conduire au-delà du fleuve. Daphnis aussi-tôt détache le bateau, l'enfant y entre. Les flots, qui d'ordinaire assailloient impétueusement le bateau,

couloient doucement, et venoient seulement le baiser, puis se retiroient avec un doux frémissement.

Ils eurent bientôt traversé le fleuve; et l'enfant sauta sur le rivage, disant: Berger, je suis Amour, le dieu de la tendresse; va le long de ce ruisseau; suis son cours en traversant le bocage; tu seras récompensé de tes peines.

Amour dit, et disparut; et Daphnis vit naître tout à coup une rose où le dieu venoit de disparoître. Le berger, saisi d'étonnement, quitte enfin ce lieu sacré, et court vers le ruisseau. Plein d'agitation, il traverse le bocage. Si je trouvois Phyllis!... car... quelle autre récompense pourroit me donner l'Amour? Mais.... qu'osé-je espérer? Ah dieux! si je trouvois Phyllis!... En parlant ainsi, il marchoit d'un pas rapide et rompoit les branchages entrelacés qui s'opposoient à son empressement. Bientôt le bocage se sépara de deux côtés pour couronner une petite prairie émaillée de fleurs, à travers laquelle le ruisseau serpentoit.

Ses regards se furent à peine étendus sur cette contrée, qu'il trouva Phyllis: elle se reposoit au bord d'une fontaine, la tête appuyée sur un de ses bras, se livrant à la plus vive affliction. Que n'est-il ici, hélas! que n'est-il auprès de moi! Je ceindrois sa tête de cette guirlande. Ah! que je t'aime! lui dirois-je. Mais où est-il? Hélas! il est bien loin. Je vais jetter ces fleurs inutiles. Ces mots prononcés, elle déchira la guirlande, et essuya les larmes qui couloient de ses yeux, quand tout à coup elle entendit du bruit vers le bocage: elle y porta la vue; c'étoit Daphnis. Dieux! s'écria-t-elle en se levant avec précipitation. Daphnis troublé, trembloit comme un arbre agité par un vent doux. Cependant il vole auprès d'elle: la bergère s'arrête, recule quelques pas; il saisit sa main, il la presse contre ses lèvres; il soupire sans pouvoir parler. Ses regards pleins de langueur, dans lesquels son cœur étoit peint, et tous ses transports exprimés, se fixent sur Phyllis, et rencontrent les siens. Elle

resta interdite ; son cœur palpitoit ; des soupirs pressés faisoient soulever son sein. Phyllis, s'écria-t-il en soupirant, Phyllis, hélas!... je suis trop foible pour supporter ce ravissement. Daphnis! ah!... Daphnis! dit-elle d'une voix mal assurée : puis elle se tut et soupira. Ah ! reprit-il, que n'ai-je pas souffert depuis le jour que je t'ai vue ? Hélas ! je ne voyois que toi dans nos hameaux et dans nos pâturages. Je ne voyois que toi dans mon sommeil et à mon réveil. Si tu m'aimes, mon sort est égal à celui des dieux ! Daphnis, dit-elle en soupirant et en baissant ses yeux inondés de pleurs, ah que je t'aime ! A ces mots, elle se penche d'un air confus sur la poitrine de Daphnis, qui, par ses baisers, essuie les larmes de joie qui ruisseloient le long de ses joues, et la presse contre sa poitrine, sans pouvoir parler. Ils restèrent long-temps muets, elle penchée sur sa poitrine, lui la serrant dans ses bras tremblans. Leur vive agitation se changea bientôt en un doux transport. Ainsi se calme un violent orage ; et

lorsqu'il s'est calmé, les roses et les œillets sont encore agités sur leurs tiges : mais bientôt ils se fixent, en exhalant de nouveau leurs parfums. Ils appellent les zéphyrs, qui reviennent, en voltigeant, les baiser. C'est ainsi que se calma l'agitation de nos deux amans, et qu'ils recommencèrent leurs caresses. Ah! disoit Daphnis, combien de fois j'ai traversé le fleuve, combien je t'ai cherchée sur le rivage, le long du ruisseau et au haut des collines! et toujours je m'en retournois désolé. Phyllis, à son tour, lui disoit combien elle l'avoit aimé depuis qu'elle l'avoit vu à la fête des Nymphes; combien de fois, triste et solitaire, elle avoit parcouru le rivage, et avoit gémi aux bords des ruisseaux et au fond des sombres bocages. Daphnis lui raconte ensuite comment l'Amour lui avoit apparu sous la forme d'un enfant, et comment ce dieu lui avoit indiqué lui-même la fontaine où il venoit de la trouver.

Assis à côté l'un de l'autre, ils s'entretenoient ainsi de leurs amours, en se pro-

diguant mille baisers. Déjà l'onde près d'eux répétoit l'image de la lune, lorsqu'ils se promirent de se rendre en ce lieu dès le lendemain après midi. Il faut donc nous quitter! se disoient-ils en soupirant; et ils restoient assis. Adieu, Daphnis, disoit Phyllis, adieu; il faut que je te quitte. A ces mots elle l'embrasse, elle veut partir, et elle reste encore. Ah! il faut que je parte, disoit Daphnis en l'embrassant : alors ils font quelques pas pour s'en aller; mais ils se retournent, ils s'arrêtent et se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Adieu, Phyllis! adieu, Daphnis! dirent-ils en se quittant enfin; mais ils se retournoient à tous momens l'un vers l'autre, en se faisant des signes jusqu'à ce qu'ils se fussent tous deux entièrement perdus de vue. Daphnis, transporté de joie, gagne le rivage; il baise la rose que l'Amour avoit fait naître où il avoit disparu; il monte dans le bateau, et traverse gaîment le fleuve. Il chantoit, et jamais son cœur n'avoit été plus d'accord avec ses chants.

Daphnis a repris sa gaîté; le voilà qui fréquente de nouveau les bergers. Il leur chante des chansons, il joue de la flûte, il se mêle à leurs jeux; mais dès que le soir remplace le midi, il confie son petit troupeau à un berger fidèle; il monte dans le bateau, et prend le chemin de la fontaine solitaire, pour se rendre auprès de sa Phyllis, qui, toutes les fois qu'il y arrivoit, l'attendoit déjà.

Plus ils se voyoient, plus ils étoient enchantés de se voir: chacun d'eux se croyoit le plus heureux du monde. Ils se disoient mille fois qu'ils s'aimoient, et ne croyoient jamais se l'être assez dit. Souvent ils s'apprenoient des chansons nouvelles: Daphnis étoit appuyé sur les genoux de Phyllis. Quand Phyllis chantoit, Daphnis trouvoit son chant plus beau que celui du rossignol. Quand Daphnis jouoit de la flûte, Phyllis doutoit que Pan en jouât mieux. Souvent aussi ils se racontoient des aventures. Quand Phyllis contoit, Daphnis écoutoit attentivement; quelquefois il jouoit avec

les rubans qui laçoient son sein ; il perdoit l'attention, et interrompoit tout à coup la narration par mille baisers. Quand Daphnis contoit, Phyllis passoit doucement la main sur son menton uni, ou bien elle lui ajustoit une guirlande sur la tête, et le regardoit de temps en temps d'un air si malin, qu'il perdoit le fil de son histoire.

Ils se rendoient souvent auprès du rosier ; ils regardoient le lieu où il étoit comme un lieu sacré ; ils en prenoient un soin religieux, le garantissoient des insectes avides, relevoient les tiges abattues, les lioient contre les baguettes ; et au milieu de leurs tendres embrassemens, ils chantoient un hymne à l'Amour.

Daphnis avoit une fois pris un petit oiseau, et l'ayant apporté à Phyllis, elle fut ravie de joie, et l'en récompensa par un baiser. La bergère le mit sur sa main ; elle tenoit entre ses doigts les petites pattes de ce foible animal qui, déployant ses ailes bigarrées, se débattoit et siffloit comme s'il

appelloit quelqu'un. Phyllis le regardant, lui dit : Veux-tu t'envoler de ma main sur les rameaux ? Qui appelles-tu ? tes camarades ? veux-tu qu'ils viennent se rassembler sur mes genoux? Comme tu es alarmé! Appelles-tu ta fidelle compagne ? Oui, oui, sans doute, il appelle sa bien-aimée ; il lui dit son tourment ; et peut-être sa bien-aimée, inquiète, le cherche tristement. Ah, Daphnis ! je vais le laisser aller. En disant ces mots d'un ton de compassion, elle ouvre la main : l'oiseau s'échappe et voltige en chantant d'un arbre à l'autre. Phyllis le suivoit des yeux ; elle paroissoit craindre qu'il ne pût retrouver sa compagne. Daphnis, jettant ses regards sur Phyllis, s'apperçut qu'elle étoit triste, et qu'elle baissoit les yeux. Saisi de frayeur, il se jette dans ses bras : Ah, Daphnis!... si j'allois un jour te perdre! hélas ! si je te perdois jamais!... Dieux!... j'en mourrois. Et Daphnis se sentit en proie à la même douleur que ressentoit Phyllis.

Une autre fois qu'ils se reposoient en-

semble, ils virent des nuages se former au-dessus de leurs têtes, et il commença à pleuvoir; alors, rassemblant les brebis dispersées, ils allèrent se réfugier dans une grotte dont l'entrée étoit tapissée d'un lierre rampant. Daphnis apperçut au milieu de cette grotte un cyprès, auprès duquel jaillissoit une fontaine : surpris de ce qu'il voyoit, il pensa que c'étoit la grotte de quelque nymphe ou de quelque autre divinité. Mais tout à coup ils se regardent en souriant, appercevant dans la grotte un autre berger qui étoit assis au milieu des roseaux de la fontaine, et qui faisoit des chalumeaux et des flûtes à sept tuyaux. Le berger se tourne et les salue : Soyez les bien-venus, leur dit-il; peut-être eussiez-vous desiré d'être seuls; n'est-il pas vrai, jeune bergère? Oh! l'Amour a déjà tendu bien des pièges dans cet asyle frais! Au reste, vous pouvez vous donner tant de baisers que vous voudrez : je suis trop attentif à ce que je fais, pour y prendre garde.... Non, berger, lui dit Phyllis en

rougissant, nous ne venons ici que pour nous garantir de la pluie.... Et quand mon berger m'embrasseroit?... Daphnis s'étant approché : Tu fais des flûtes ? lui dit-il. Oui, répliqua le berger, et les meilleures du canton; personne ne les fait si bien que moi; tout le monde veut en avoir. Hier encore, pour en avoir une, un pasteur me donna deux brebis. J'imite si bien sur cet instrument le ramage des oiseaux et le chant du rossignol même, qu'ils viennent tous des bocages d'alentour se rassembler sur les branches de l'arbre sous lequel je joue. Daphnis prit un de ces chalumeaux: Je vais jouer l'air de Chloé; et toi, Phyllis, chante les paroles.

« Berger aux cheveux bruns », ainsi chanta Phyllis d'un air riant et en formant des sons plus agréables que ceux de la flûte; « berger aux cheveux bruns, qui »gardes tes moutons dans la vallée des »hêtres, hélas! quand je passe auprès de »toi, et que je cherche une brebis qui n'est »pas égarée; quand alors, cachée par ma

»guirlande, je te jette des regards furtifs, »et que je te salue avec un souris gracieux, »ah! pourquoi ne m'entends-tu pas? Au- »jourd'hui encore je me suis regardée dans »l'onde limpide, et je souriois comme je te »souris en te saluant. Seroit-ce à moi de »te le dire? ma petite bouche sourit avec »grace, et mon œil noir te dit des choses »que ta timidité t'empêche d'entendre. »Dites-moi, Nymphes, dis-moi donc, »Amour! comment puis-je mieux lui dire »que je l'aime »?

Ah! que tu as bien chanté cette chanson! dit le berger à Phyllis; et toi, Daphnis!... tu as joué cet air.... Non, par le dieu Pan! je ne l'eusse pas mieux joué. Je te fais présent de cette flûte; une chèvre pleine ne seroit pas un plus beau présent. Mais sais-tu aussi la chanson qui commence ainsi: Jeunes filles, qui faites les cruelles?... C'est une ancienne chanson que peu de bergers savent aujourd'hui; elle s'appelle la chanson de Neætus; et ce nom lui a été donné parce qu'elle contient une aventure de ce

dieu; et cette grotte est nommée la grotte de Neætus, parce que c'est ici que l'aventure est arrivée. Daphnis le pria de lui jouer l'air; et le berger prenant la flûte, en forma des sons aussi doux que les accens du rossignol. Je le sais maintenant, reprit Daphnis, je vais le jouer; et toi, berger, chante la chanson : alors il commença, et le berger chanta :

« Jeunes filles, qui faites les cruelles, lors »même que l'amour vous fait palpiter le »cœur! écoutez comment les dieux puni- »rent une nymphe; écoutez la chanson de »Neætus!

» Neætus étant au sein des eaux, ap- »puyé sur son urne, s'apperçut que les »flots s'agitoient avec plus de véhémence; »alors il souleva sa tête humide, ceinte »d'une couronne de joncs; et après avoir »exprimé l'eau de ses paupières, il vit une »nymphe qui venoit d'entrer dans l'onde. »Ah! nymphe, que tu es belle! dit-il à »voix basse; que ton sein est blanc et d'un »beau contour! que ta taille est fine et

»déliée! comme les vagues se jouent au-
»tour de tes genoux potelés, et semblent,
»par de petits efforts, vouloir s'élever plus
»haut! Ah! nymphe.... Il dit, il soupire,
»et il monte sur le rivage. Mais la nym-
»phe, aussi-tôt qu'elle l'apperçut, prit la
»fuite : légère comme une biche, elle
»échappe; il la suit : elle semble voler sur
»les fleurs comme un zéphyr. Le dieu,
»hors d'haleine, avoit à peine la force de
»lui dire : Ah! nymphe, pourquoi me fuis-
»tu? Cependant la nymphe se réfugia dans
»la grotte. Pourquoi ne gagna-t-elle pas le
»bocage?

»Jeunes filles qui faites les cruelles, lors
»même que l'amour vous fait palpiter le
»cœur, écoutez comment les dieux puni-
»rent une nymphe; écoutez la chanson de
»Neætus!

»Déjà Neætus, prêt à la joindre, croyoit
»embrasser son corps délicat. Dieux! s'é-
»cria la nymphe, secourez-moi! métamor-
»phosez-moi en cyprès! A peine ce souhait
»fut-il échappé de sa bouche, que ses pieds

»s'enfoncèrent dans la terre par dix ra-»cines. Son cœur saisi de terreur frémit, »et fut aussi-tôt entouré d'écorce. Ah! dit-»elle en gémissant et en étendant par-»dessus la tête ses mains qui se changeoient »en rameaux, dieux! pourquoi avez-vous »si promptement exaucé mes vœux! Ah! »Neætus!... Ah! nymphe! reprit le fleuve »en soupirant et en passant ses bras autour »de son écorce. Alors elle veut vainement »l'embrasser, et secoue en mourant ses »rameaux insensibles. Le dieu, plein de »fureur, frappa la terre de son pied; et »une fontaine jaillit de la place que son »pied avoit frappée.

»Jeunes filles, qui faites les cruelles, lors »même que l'amour vous fait palpiter le »cœur! avez-vous entendu comment les »dieux punirent une nymphe? La chanson »de Neætus vous a-t-elle converties »?

Ainsi chanta le berger : Daphnis et Phyllis l'écoutoient avec ravissement. Est-ce là la grotte?... Est-ce là le cyprès?... Quoi! c'est-là la fontaine? disoient-ils. Oui, dit

le berger, c'est-là la fontaine et le cyprès. Il m'a semblé, reprit Phyllis, que, pendant que tu chantois, le cyprès avoit agité plus fortement son feuillage. Cependant le jour baissoit, le soir vint trop tôt au gré des deux jeunes amans.

Un autre jour, Daphnis s'étant rendu au bord du ruisseau, n'y trouva pas sa Phyllis. Pour calmer son impatience, il s'occupa d'abord à graver le nom de sa bergère et le sien sur l'écorce des arbres. Ensuite il se mit à jouer un air tendre; il monta sur les chênes les plus élevés; ses regards alloient au-devant de Phyllis; et ne la revoyant pas, il redescend aussi-tôt pour rester enseveli dans la rêverie la plus profonde. Elle vient enfin, mais sans guirlande sur sa tête; ses cheveux flottoient en désordre le long de ses épaules; elle étoit triste, abattue; elle marchoit lentement, les yeux baissés. Daphnis, en la voyant, fut effrayé; son visage pâlit; son cœur palpita: il s'approcha d'elle en tremblant; il saisit sa main, qu'elle laissa non-

chalamment aller dans celle de son berger. Il veut parler, la voix lui manque : il craint de lui demander le sujet de son abattement. Phyllis, les yeux inondés de larmes et le cœur plein de douleur et de tendresse, le regarde d'un air languissant. Ah! Daphnis! dit-elle à voix basse, Daphnis!... Après ces seuls mots, elle s'arrête, garde le silence, et répand un torrent de larmes. Au nom des dieux! s'écria Daphnis, quel malheur t'est-il arrivé? Parle. Au nom de notre amour, parle!... Daphnis, dit-elle enfin, hélas!... on veut.... on veut que j'en aime un autre que toi! A ces mots, Daphnis fut saisi d'un frissonnement semblable à celui qu'éprouve un homme qui se voit sous un rocher prêt à s'écrouler : pâle et tremblant, il sentit une sueur froide couler de son front. Il n'est que trop vrai, continua la bergère; on veut que j'aime Lamon, ce pasteur dont les troupeaux couvrent des pâturages entiers. Hélas! on veut que je l'aime! Il a fait parade devant ma mère de ses nombreux troupeaux, des

grandes prairies qu'il possède, et il me demande pour son épouse ! Hélas, mon Daphnis ! j'ai la plus tendre des mères : elle ne se croit heureuse que quand je le suis ; elle regarde cette union comme le plus grand bonheur qui puisse m'arriver, et elle veut.... elle veut que je l'aime et que je l'épouse ! En disant ces mots, elle recommence à pleurer, et reprend ensuite : Daphnis ! ne pleure pas, je t'en conjure ; comment pourrois-je en aimer un autre !... Quand ses troupeaux couvriroient tous les pâturages de ce canton, en seroit-il plus aimable ? Non, non, Daphnis, je ne trouve que toi digne d'être aimé. Ta douceur, ta vertu, ta pauvreté même, tout te rend aimable ! Je n'aime et je n'aimerai jamais que toi, Daphnis ! En parlant ainsi, elle sanglotoit et l'embrassoit étroitement. Puis s'interrompant : Mais, hélas ! je désobéirai donc à la meilleure des mères ? Je troublerai donc le repos de sa vieillesse par des chagrins amers ? Ah, Daphnis ! je suis également malheureuse, soit que j'obéisse,

soit que je n'obéisse pas!... Eh bien, Phyllis! dit le berger pénétré de la plus vive douleur, obéis; les dieux punissent la désobéissance; obéis, ils te rendront heureuse! Je vais te quitter.... je ne te reverrai plus, et je serai seul malheureux le reste de mes jours!... C'est ainsi que dans deux cœurs purs combattoient l'amour et la vertu. La douleur et les soupirs empêchoient ces deux tendres amans de se parler. Phyllis rompit enfin le silence, en pressant Daphnis contre son sein, et en fixant sur lui ses yeux mouillés et pleins de tendresse. Ah, Daphnis! embrasse-moi. Je veux toujours t'aimer; et lorsque ma mère me parlera de l'amour de Lamon, je me jetterai à ses pieds, je serrerai ses genoux, je pleurerai, je resterai prosternée, jusqu'à ce que, touchée par mes pleurs, elle approuve notre amour. Eh bien! oui, dit Daphnis tout transporté; embrasse ses genoux, pleure, arrose ses pieds de tes larmes, et ne la quitte pas jusqu'à ce qu'elle approuve notre amour. Certainement elle

sera touchée ; et, pleine de compassion, elle ne s'opposera pas à notre bonheur.

L'espérance les ranimoit ainsi : ils recommençoient à se sourire, à s'embrasser avec ardeur, et il sembloit qu'ils éprouvoient le ravissement de deux amans qui se revoient et qui s'embrassent après une longue absence. Ils versèrent alors des larmes de joie, et s'accablèrent de baisers jusqu'à ce que le soir vînt les séparer.

Daphnis s'en retourna plein d'espoir et d'impatience. Le jour suivant étoit à peine à moitié écoulé, qu'il passa le fleuve. Déjà Phyllis l'attendoit au bord du ruisseau. Il courut aussi-tôt se précipiter dans ses bras ; et déjà il avoit lu dans ses yeux rians, qu'elle étoit chargée d'un bon message. Elle s'assit sur le gazon ; Daphnis se mit bien près d'elle ; et passant un de ses bras autour de son cou, il posa l'autre dans ses mains sur ses genoux. Oui, Daphnis, nous sommes heureux !... Elle dit, elle l'embrasse ; et Daphnis transporté de joie, la presse contre sa poitrine. Nous sommes

heureux, nous sommes heureux, te dis-je. Hier, à mon retour, je trouvai ma mère sous le berceau de pampre qui est devant notre cabane; elle s'occupoit, au clair de la lune, à en relever les rameaux abattus, et à les lier en espalier. J'entre, je la salue. Je te salue, ma chère Phyllis, me dit-elle. Elle me demande ensuite si j'avois abreuvé le troupeau. Bientôt, continua-t-elle, tu seras maîtresse d'un plus grand troupeau: car celui de Lamon est le plus grand du canton. Ces mots renouvellèrent ma douleur, je me mis à pleurer; elle quitte alors ses travaux, et me regarde : Pourquoi pleures-tu, Phyllis?.... Je pleurai bien davantage, et je lui dis enfin, en sanglotant: Ah! ma mère, ma mère! ne te courrouce pas contre moi! Je pleure, hélas! je pleure, parce que je ne saurois aimer Lamon! Aussi-tôt je me jette à ses pieds, j'embrasse ses genoux : Ne te fâche pas, ma mère! je ne puis.... non je ne puis aimer Lamon! J'aime.... hélas! j'aime déjà un jeune homme de l'autre rive: c'est

le meilleur, le plus vertueux des bergers. En lui parlant ainsi, je pressois mon visage contre ses genoux que je mouillois de mes larmes. Son troupeau est petit, ajoutois-je; mais certainement il n'est point de berger plus aimable, plus vertueux. Je me tus alors; je levai doucement mes yeux mouillés de larmes, et je vis les siens inondés de pleurs; elle me tendit la main avec bonté, et m'ordonna de me lever. Phyllis, dit-elle, je ne prétends pas encore m'opposer à ton amour. Mais, ma chère enfant, l'amour peut t'abuser; je ne dois me résoudre que lorsque j'aurai vu ton amant, et que je me serai bien informée s'il est en effet vertueux. Oui, ma Phyllis! de la vertu seule dépend le bonheur de la vie. Aussi-tôt je lui promis de te mener dans notre cabane. Daphnis, à ces mots, se lève tout à coup, en poussant des cris de joie; il embrasse Phyllis; elle l'embrasse à son tour; et ils se tiennent étroitement serrés, en s'accablant de baisers.

Mais, dis-moi, ma chère Phyllis, reprit

le berger, ta mère est instruite de notre amour.... tu vas me mener dans ta cabane; crois-tu que je lui plaise? Oh! oui, répondit Phyllis, certainement tu lui plairas. Mais, continua Daphnis, mon vieux père ignore encore que nous nous aimons. Je vais lui découvrir notre amour.... Sais-tu, Phyllis, sais-tu ce qu'il faut faire? Viens avec moi; je veux te présenter à lui, et, en te voyant, il dira certainement: Daphnis, tu as fait un bon choix. Phyllis y consentit; elle pria son berger de lui cueillir des fleurs pour se faire une guirlande fraîche; et Daphnis courut en cueillir au bord du ruisseau et dans le bocage. Pendant ce temps, Phyllis lava son beau visage dans l'onde claire du ruisseau. Daphnis ne tarda pas à venir avec son chapeau plein de fleurs; les unes étoient de diverses couleurs, les autres, blanches comme la neige; celles-là étoient azurées comme le ciel; celles-ci, couleur d'or comme les étoiles, ou vermeilles comme les lèvres de Phyllis. Il répandit ces fleurs

sur les genoux de la bergère, et s'assit à son côté : elle se mit aussi-tôt à composer une guirlande, et à disposer avec art les fleurs diaprées. Daphnis cependant arrangea les boucles de sa brune chevelure, et orna d'un bouquet son sein d'albâtre. Lorsque Phyllis fut ainsi parée, Daphnis crut ne l'avoir jamais vue si belle. Il sauta, transporté de joie; et la conduisant par la main au rivage, ils entrèrent dans le bateau, traversèrent rapidement le fleuve.

Bientôt ils arrivent devant la cabane : Je vais entrer, dit alors le berger; et toi, Phyllis, attends un moment sous ce berceau; je vais revenir te présenter à mon père.

Il entre aussi-tôt dans la cabane : là, hésitant de parler, il s'arrête, il rougit, baisse les yeux. O mon père! dit-il enfin; puis il se tait. Que veux-tu, Daphnis? lui demande le vieillard. Mon père! j'aime.... Confus, après cet aveu, il reste encore en silence. Tu aimes? lui dit le vieillard en lui tendant la main, et quel est l'objet de

ton amour? Alors, il s'approche de son père, il met doucement sa main dans celle du vieillard: J'aime, dit-il, une jeune bergère, la meilleure et la plus belle de tout le pays. Tu es heureux, Daphnis! dit le vieillard, si la beauté ne t'abuse pas, et si elle aime les dieux; car Jupiter, du haut de l'Olympe, vous bénira tous les deux, en arrêtant sur vous ses regards. Mais, Daphnis! l'amour nous abuse souvent. Non, non, dit Daphnis, je ne m'abuse pas: tu vas voir, mon père, si elle est belle et vertueuse! A ces mots, il court sous le berceau, et conduit sa bergère par la main dans la cabane.

Phyllis parut devant le vieillard; l'innocence étoit peinte sur son visage. Elle sourioit en rougissant, et d'un air timide; elle avoit la tête penchée sur son sein; à peine osoit-elle, à travers sa guirlande, jetter un regard furtif sur le vieillard. Daphnis, tantôt fixoit les yeux sur son père; et plein de ravissement, il regardoit avec quelle attention, avec quelle bonté

le vieillard avoit les yeux attachés sur sa chère Phyllis; tantôt il regardoit la bergère, et rioit de son air timide. Il la conduit auprès du vieillard, il baise tendrement la main de son père. Viens, Phyllis! dit-il, baise aussi la main du meilleur des pères; et Phyllis baisa la main du père de Daphnis.

Cependant le vieillard, en silence, ne cessoit de la considérer attentivement; enfin il s'écrie, en poussant un profond soupir: Ah! quels traits mes yeux découvrent sur ton visage ingénu! Ah, ma fille! ce sont là tous les traits de Palémon! Oui, ce sont les traits du plus sincère des amis: c'est ainsi que sa bouche sourioit dans sa jeunesse. Il mourut, hélas! et la moitié de mon bonheur fut enseveli avec lui! Ah, ma chère enfant! parle, réponds-moi donc; es-tu la fille de Palémon?

Je suis, reprit Phyllis, je suis la fille de Palémon. Hélas! mes yeux n'ont jamais vu mon père! Il mourut, lorsque je reposois encore dans le sein de ma mère. Tous

les jours ma mère visitoit les cyprès que les bergers avoient plantés autour de son tombeau; tous les jours elle y alloit pleurer, et c'est sur la tombe de mon père qu'elle m'a mise au monde.

A ces mots le vieillard se lève, se précipite en tremblant au cou de Phyllis. Ma fille, dit-il en balbutiant, ah! ma chère fille! et il retombe sans force sur son siége. Il lève, en soupirant, les yeux au ciel; il prend la main de la jeune bergère: on voit qu'une joie mêlée de tristesse l'empêche de parler. Daphnis étoit ravi de ce spectacle; il court chercher une corbeille pleine de raisins, d'amandes, d'oranges et de pommes. Il prépare pour son père et pour sa Phyllis ce repas champêtre. Il saute, il chante en allant chercher les fruits; il ne sait comment exprimer sa joie. Ah! Daphnis, disoit-il, ah! quel est ton bonheur! Non, il n'est point de mortel aussi fortuné que toi! En parlant ainsi, il fait placer Phyllis auprès du vieillard, et se met avec empressement à côté d'elle.

Inv.t par Moreau *gravé p.r [illegible]*

« Hélas! dans quelle félicité, dit alors le vieillard, s'écouloient les années pendant lesquelles je jouissois de l'amitié de Palémon! Quelle sincérité! quelle vertu!... Il étoit pauvre, et cependant il soulageoit l'indigent. Aucun pasteur ne faisoit plus de sacrifices aux dieux; et si son troupeau s'augmentoit, c'étoit souvent par les défis qu'on lui faisoit pour le chant, et dans lesquels il avoit toujours l'avantage; car personne ne chantoit si bien que lui. La droiture étoit empreinte sur son front: on lisoit dans ses yeux le calme de son ame; et cette douce tranquillité ne le quittoit jamais, pas même dans l'adversité. Jamais il ne répandoit des larmes que pour l'infortune des autres; et il ne se plaignoit de sa pauvreté que lorsqu'elle l'empêchoit de secourir les malheureux. Tel étoit Palémon, telles étoient ses vertus. Il mourut, hélas! il mourut dans l'été de ses jours. Toute la contrée fut en proie à la tristesse, chacun avoit perdu son meilleur ami! Jamais on n'avoit vu dans le canton autant

de bergers rassemblés que le jour qu'on déposa son urne sur la petite colline qui est située près de sa cabane. Tous se rangèrent tristement autour de ses cendres; chacun enfonça dans la terre un rameau de cyprès autour de sa tombe; et Pan, qui les bénit, les fit croître pour former un bois qui le couvre de son ombre. Je possède encore une coupe qu'il a gagnée au combat du chant, et dont il m'a fait présent. La fougère et le chardon étoilé couronnent cette coupe, et, par l'art du sculpteur, un serpent qui s'entortille autour, se redresse et mord le bord du vase, pour en former l'anse. Hélas! cette coupe, que je ne remplis que dans les jours les plus solemnels, entretient le souvenir de mon meilleur ami!

Ainsi parla le vieillard. Daphnis et Phyllis l'écoutoient avec attendrissement. Le soir vint enfin, et Phyllis fut obligée de les quitter. Le vieillard la baisa tendrement sur son front blanc comme la neige. Dis à ta mère, ajouta-t-il, dis-lui qu'Amyntas

vit encore, qu'il a un fils ; que si elle permet que la fille de Palémon s'unisse à ce fils, et nomme Amyntas son père, il sentira rajeunir sa vieillesse défaillante. Phyllis sortit alors, appuyée sur son berger qui la conduisoit hors de la cabane ; et le vieillard en sortit aussi pour les voir plus longtemps. Ses regards satisfaits les suivoient, jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue sous les arbres éloignés. Oh ! dit-il plein de ravissement, la joie que ressent un fils vertueux est la plus douce joie d'un père ; son bonheur est le bonheur le plus pur d'un père ! Que c'est une douce, une délicieuse récompense pour la peine qu'on prend de faire germer dans un jeune cœur les semences des vertus ! Quelle riche récolte ! quel doux fruit !

En parlant ainsi, il retourna dans sa cabane. Cependant Phyllis et Daphnis étoient déjà montés dans le bateau. Daphnis traversa le fleuve avec précaution ; et ayant descendu Phyllis sur la rive, il attacha le bateau à un saule. Ils chantoient, en

marchant ensemble, un air tendre que répétoient les échos, et qu'ils interrompoient souvent par leurs baisers. Il fallut enfin se séparer. Daphnis promit à sa bergère de se rendre le lendemain dans la cabane de sa mère; et le rossignol mêla ses doux accens à leurs tendres adieux.

Daphnis s'en retournoit à travers le bocage; il alloit détacher son bateau, lorsqu'une voix qui sortoit du fond d'une oseraie, lui cria : Daphnis, viens avec nous sous ces saules; nous allons chanter l'un contre l'autre, et tu seras notre juge. Daphnis y étant allé, trouva deux bergers; il s'assit vis-à-vis d'eux, et leur dit: Commencez, je consens à être votre juge.

alors MÉNALQUE chanta le premier.

« O Muses! ô Pan! faites que mes chants »soient plus doux que ceux de la fauvette; »plus agréables et plus variés que ceux du »rossignol! C'est Ménalque qui chante, »Ménalque qui a toujours remporté le prix. »Oui, lorsque je chante, les jeunes bergères

»s'arrêtent souvent auprès de moi; elles »disent: Ménalque! ah que tu chantes bien! »Mais, charmante Daphné, si tu t'arrêtois »quelque jour, si tu disois aussi: Ménal- »que! ah que tu chantes bien!... ».

ALEXIS chanta ensuite.

« Je sais une bergère qui n'a encore vu »que seize étés. Elle est petite, sa taille »est fine, sa chevelure est brune, son front »égale la blancheur de la neige. Ses yeux »lancent des regards pleins de feu, sa bou- »che sourit avec grace. Mais où es-tu main- »tenant, jeune bergère, sur quelles fleurs »bondis-tu comme un tendre agneau? »dans quel lieu folâtres-tu, comme tu fis »dans cette soirée d'automne, où je fus »blessé de tes traits? Ah, chère enfant!... ».

MÉNALQUE.

« Que les oiseaux se taisent dans les »lieux où Daphné, aux yeux noirs, fait »entendre ses chants! que les doux zéphyrs »voltigent sans cesse dans les lieux où son

»pied mignon foule l'herbe tendre et les »fleurs ! que le trèfle y croisse ! que son »troupeau y trouve les meilleurs pâtu»rages »!

ALEXIS.

« Tous les soirs je fais traverser le ruis»seau à mon troupeau, afin qu'il s'y bai»gne ; et mes brebis sont blanches comme »les cygnes du fleuve. Je suis jeune et beau ; »tu es jeune et belle, ô bergère folâtre »!

MÉNALQUE.

« Comme les doux zéphyrs du soir agi»tent doucement ces saules ! comme la lune »silencieuse s'avance ! O mes chèvres et mes »moutons ! ne grimpez pas sur ces bords »escarpés ; voici du peuplier, voici du »lierre : la rive pourroit s'écrouler sous »vos pas ».

ALEXIS.

« Que je te porte envie, petit mouton ! »tu bondis autour d'elle, tu manges le trèfle »de sa main ! Que je te porte envie, petit »passereau ! tu voltiges sur sa fenêtre, tu

»vois son sommeil du matin ; tu chantes, »et elle aime ton ramage. Dans le lieu où »je trouverai ma bergère, dans l'endroit »où elle me donnera le premier baiser, »ah ! j'y veux, chaque année, je t'en fais »le serment, ô Pan ! oui, j'y veux, chaque »année, t'immoler un bélier » !

Ainsi chantèrent les bergers ; et Daphnis dit : Alexis, tu as remporté le prix ; ton chant est plus agréable à entendre que le murmure d'un ruisseau. Alexis s'empara de la chèvre qui avoit été marquée pour le prix. Daphnis, reprit le berger vainqueur, on m'a dit que tu étois un excellent chanteur : si tu veux me chanter une chanson, je te fais présent de cette chèvre ; et Daphnis, plein de joie, se saisit de la chèvre, et chanta ainsi :

« Répands ta clarté, brillante lune ! ré- »pands ta clarté sur le sentier que suit »maintenant ma bergère en retournant à »sa cabane ! Qu'aucune terreur nocturne, »ô ma bergère ! ne te saisisse dans ton che- »min solitaire ! que le paisible silence, que

»la douce lueur de la lune t'accompagne! »que rien ne te trouble et ne t'empêche de »penser à ton berger! que du sein de la »prairie, le chant de la cigale résonne à »tes oreilles! que du fond de chaque bo»cage, auprès duquel tu passeras, le ros»signol te fasse entendre ses amoureux »accens! que son chant soit aussi tendre »que ta pensée, quand tu t'occupes de moi, »et que tu lèves tes beaux yeux vers le »ciel en soupirant! O ma fidelle bergère, »le printemps règne pour moi où tu es. Tu »répands la joie dans les prairies; tu fais »exhaler aux fleurs une odeur plus suave. »Mais lorsque tu me presses contre ton »sein, lorsque tu me donnes un baiser sur »mes lèvres, ah! mon cœur alors palpite »avec précipitation; je ne vois plus le prin»temps, je ne respire plus l'odeur des fleurs; »je ne sens que ton baiser.... ».

Ainsi chanta Daphnis. Je donnerois la moitié de mon troupeau, dit Alexis, pour savoir chanter comme toi.

LIVRE SECOND.

CEPENDANT Daphnis s'étant emparé de la chèvre, la fit entrer dans le bateau : il quittoit la rive; mais ses pensées suivoient Phyllis. Plongé dans une rêverie profonde, il ne s'apperçut pas que le fleuve orageux rouloit ses flots avec impétuosité. Déjà il étoit au milieu, lorsque, poussé contre une pointe de rocher, il rompit sa rame. Le fleuve alors l'entraîna rapidement : la chèvre sauta hors du bateau, et gagna la rive à la nage. Pour lui, il se voit menacé à tout instant d'être poussé par le fleuve contre les écueils, où des flots furieux font entendre leurs mugissemens: il sembloit un tendre agneau qu'une lionne féroce emporte à ses lionceaux, qui déjà rugissent en venant du fond de leur antre au-devant de leur proie. Le fleuve ne le poussa cependant contre aucun écueil ; il

l'emporta seulement jusqu'au moment ou l'obscurité de la nuit ne lui permit plus de voir le rivage. Souvent il apperçut quelque foible lueur sur la rive. Alors, d'une voix alarmée, il appelloit à son secours, mais inutilement; le fleuve l'entraînoit avec trop de rapidité. Enfin, une grande lumière frappa ses regards. Cette lumière, dont il approchoit avec vîtesse, lui parut être dans un bateau sur le fleuve. Il éleva la voix, il appella du secours: et le bateau qui vint au-devant de lui, arrêta le sien.

Deux hommes qui pêchoient, et qui, pour surprendre le poisson, l'éblouissoient par l'éclat d'un flambeau qu'ils avoient allumé, reçurent amicalement Daphnis dans leur barque, et l'ayant conduit à bord, le menèrent près de là dans leur cabane, dont les murs étoient revêtus de filets humides. Daphnis y trouva un homme vénérable par son âge, et vêtu d'une manière extraordinaire. Certes, se disoient les pêcheurs, nous sommes heureux aujourd'hui! Voilà déjà deux étrangers que les dieux

nous ont amenés : voilà déjà deux fois qu'ils nous ont procuré la joie de secourir des infortunés. Cependant l'un d'eux alla préparer des poissons pour leurs hôtes, et l'autre apporta du pain, du vin et des fruits. Le vieillard fit asseoir à ses côtés Daphnis et le pêcheur bienfaisant. Daphnis fut obligé de leur apprendre comment le fleuve l'avoit emporté. Il leur conta ses frayeurs ; comment il avoit vainement appellé du secours, et comment il s'étoit réjoui en appercevant le bateau et la lumière. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient avec amitié; car comment l'amitié ne régneroit-elle pas parmi des infortunés rassemblés chez l'homme de bien qui leur prête du secours, et qui rend graces aux dieux de les lui avoir amenés? C'est ainsi, dis-je, qu'ils s'entretenoient avec amitié, jusqu'à ce que l'autre pêcheur apporta d'un air riant un plat de poissons apprêtés, qu'il plaça sur la table, et il s'assit aussi avec eux: les deux pêcheurs prièrent leurs hôtes de manger. O mon père ! dit l'un

d'eux au vieillard, ton vêtement est somptueux et extraordinaire; ton langage n'est pas semblable au nôtre : il faut que tes malheurs t'aient conduit des régions lointaines. A ces mots, le vieillard soupira sans pouvoir répondre. Hélas ! reprit-il enfin, ce n'est pas d'un pays bien éloigné que mes malheurs m'ont conduit ici : je suis de la ville de Crotone *, où j'avois place dans le sénat. Mais, hélas! les chefs de ce sénat, qui devroient aimer les dieux, la vertu et la justice, se plongent dans la volupté, corrompent les mœurs du peuple, et sacrifient la vertu et la justice à leurs intérêts et à leurs vices. Le peuple, toujours aveugle, est trompé : il adore ceux qui sappent les fondemens de son bonheur. Je l'ai vu, et j'ai combattu pour la vertu et pour la justice; mais tous m'ont chargé de leur haine. Les calomnies qu'ils avoient eu l'art de semer parmi le peuple, leur

* Crotone, ville au bord de la mer Ionienne, près du promontoire de Lacinie maintenant *Capo delle Colonne*.

donnoient toute sûreté pour persécuter la droiture et l'innocence. Enfin, ils m'ont exilé de la ville où j'ai reçu le jour. Justes dieux! si dans vos décrets vous avez résolu de lui faire éprouver quelques calamités, ah! calmez votre courroux, et rappellez ces calamités déjà près de ces murs coupables.

Ainsi parla le vieillard en soupirant, et il tomba dans un morne silence. Les autres, remplis d'une tendre pitié, se turent aussi; ils parurent saisis d'horreur d'apprendre qu'il y eût au monde un lieu où la vertu et la droiture n'étoient pas à l'abri de l'injustice et du malheur; car il est douloureux à l'homme de bien d'apprendre que ses semblables sont injustes et vicieux. Les pêcheurs se mirent à consoler le vieillard; ils tâchèrent de l'amuser par des entretiens pleins de gaîté, et par le récit de différentes aventures, jusqu'à ce que le sommeil vînt les inviter au repos.

Ce ne fut pas sans inquiétudes que Daphnis passa la nuit; il se rappelloit son

père, il sentoit l'affliction qu'il devoit avoir; il pensoit à sa Phyllis : il se représentoit quelles seroient ses alarmes, s'il ne pouvoit pas se trouver au rendez-vous. Oh! dès le lever de l'aurore, disoit-il, je remonterai le long du fleuve.

A peine le soleil du matin eut-il frappé de ses rayons dorés le toit couvert de mousse, que les pêcheurs et leurs hôtes se trouvèrent tous rassemblés. Le vieillard prit son bâton, il embrassa ses hôtes; et, les yeux mouillés de larmes : Les dieux, dit-il, récompenseront votre bienfaisance. Daphnis les embrassa à son tour, et laissant son bateau, il remonta le long du fleuve avec le vieillard. Il l'accompagna en marchant d'un pas lent; et le voyant fatigué, il le pria d'appuyer la main sur son épaule. A l'heure de midi, Daphnis chercha des yeux quelque ombrage où le vieillard pût se reposer; et l'ayant conduit sous un ormeau, il le quitta et alla chercher des fruits : il revint bientôt; et dès qu'ils se furent rafraîchis, ils continuèrent leur

route. A l'approche du soir, Daphnis lui montra de loin sa cabane. Son père Amyntas y étoit en proie à ses inquiétudes. Tristement assis, éclairé par la foible lueur d'une lampe, il s'occupoit de son fils. Il entend quelque bruit, il voit son fils; et tout à coup transporté de joie, il se lève en tremblant, et se jette au cou de Daphnis. Mon fils, dit-il, ô mon fils!... c'est toi. Que la nuit et le jour ont été tristes pour moi! Appercevant alors le vieillard, il s'interrompt, et le salue gracieusement en lui serrant la main; et Daphnis dit avec empressement à son père, comment le fleuve l'avoit entraîné, comment les pêcheurs l'avoient sauvé: il lui conte aussi l'histoire du vieillard. Il n'oublie pas le soin qu'il avoit pris de lui, en lui servant de guide pour remonter le fleuve. Et le père l'écoutoit avec extase, charmé de trouver dans son fils ces preuves de vertu et de commisération.

O mon ami, dit Amyntas au vieillard, dispose de tout ce que les dieux m'ont

accordé! Que ma cabane te serve d'abri! A ces mots, il le conduisit à un siége couvert d'une peau molle; et ayant mis son bâton de côté, il le pria de se reposer, et s'assit auprès de lui.

Ah! quelle félicité! reprit le vieillard plein de surprise et de joie, quelle félicité de se trouver avec des gens vertueux! O mes bons amis! c'est chez vous que je la retrouve, l'aimable vertu que j'ai cherchée vainement dans le sein de ma patrie. Cher ami! lui répond le père de Daphnis, ne mets pas au nombre des grandes vertus celle de secourir les infortunés. Celui qui ne le fait pas, est un monstre! Pourquoi les dieux mettent-ils ma cabane sous leur protection? pourquoi répandent-ils la bénédiction sur mes arbres? Est-ce pour que je demeure seul à mon aise dans ma cabane, tandis qu'il y a de la place et de l'ombre pour plusieurs? ou est-ce pour que je dissipe tout seul l'abondance des fruits qui font plier jusqu'à terre les branches de mes arbres? Ainsi s'entretenoient les vieil-

lards; et pendant ce temps, Daphnis avoit couvert la table de lait, de pain et de fruits.

Bientôt ils allèrent tous goûter les douceurs du sommeil. Daphnis rêva à sa chère Phyllis, jusqu'à ce qu'il fût réveillé par les airs que les bergers matineux répétoient sur leurs flûtes, en conduisant leurs troupeaux dans les pâturages. Pour Daphnis, fâché de ce qu'il n'étoit pas encore midi, à peine daigna-t-il prendre son chalumeau, et conduire son petit troupeau dans les champs. Il alla se reposer loin des autres bergers, au bord d'un ruisseau qui couloit sous un ombrage solitaire de rameaux de saules. Tourmenté par ses impatiens desirs, il avoit peine à rester assis; tantôt il jouoit un air tendre, soupiroit et regardoit avec dépit la hauteur du soleil; tantôt il caressoit ses moutons qui paissoient aux environs, et qui s'approchoient de lui; ou il les appelloit pour leur présenter de sa main des plantes qu'il arrachoit: puis il se remettoit à jouer de son chalumeau, et à regarder en soupirant le

soleil, plein d'impatience de ce qu'il n'étoit pas encore au plus haut du ciel.

Pendant ce temps, Aristus, ainsi s'appelloit le vieillard de Crotone, étoit aussi sorti de la cabane pour visiter la contrée : il étoit monté sur une colline voisine, d'où il découvroit, dans l'éclat de la lumière du matin, une vaste région, des côteaux revêtus d'arbrisseaux; plus loin, des montagnes azurées, des campagnes et des prairies couvertes d'arbres fruitiers, et des forêts de sapins, de chênes et de pins élevés. Dans le lointain, le fleuve rouloit avec fracas ses flots mugissans au milieu des campagnes, des côteaux, des bocages et des rochers escarpés. Les ruisseaux d'alentour serpentoient plus doucement à travers le gazon, en produisant un petit gazouillement, ou tomboient agréablement en petites cascades, avec un peu plus de bruit. Une légion d'oiseaux chantoit gaîment sur les rameaux humides de rosée, ou faisoit retentir dans l'air éclatant son ramage varié, auquel se mêloient les flûtes

des bergers et la voix des bergères qui faisoient paître en société leurs troupeaux dans les prairies, ou sur les collines d'alentour. Le vieillard, étonné, promenoit ses regards incertains, tantôt sur les objets les plus éloignés, tantôt sur les plantes et sur les fleurs, qui exhaloient à ses pieds leurs parfums. Transporté de joie, sa poitrine s'enfla, et il exprima son ravissement par ces mots :

Quelle félicité! quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre! O nature! nature! que tu es belle! que tu as de charme dans ta beauté ingénue, lorsque tu n'es pas défigurée par l'art des hommes mécontens! Heureux le berger, heureux le sage qui vit ignoré du peuple, des grands, et qui goûte dans ces riantes campagnes tous les plaisirs que la nature modeste exige, et qu'elle nous procure! Inconnu, il fait de plus belles actions que le conquérant et le prince, dont le vulgaire admire la pompe. Ah! je te salue, paisible vallon! je vous salue, fertiles

côteaux! Et vous, ruisseaux, prés fleuris, bocages solitaires et sombres, temples consacrés aux doux transports, aux graves méditations, je vous salue! Que vous étalez de charmes à mes yeux dans cet éclat du matin! La douce joie et l'innocence me sourient de chaque colline et de chaque prairie; la tranquillité et le contentement habitent ces paisibles cabanes; ils reposent sur ces collines ou sur les bords des ruisseaux qui serpentent, ou sommeillent à l'ombre des bocages chargés de fruits. Qu'il vous manque peu de choses, ô bergers! que vous êtes près du bonheur! O vous! qui fûtes assez malheureux pour abandonner la simplicité de la nature, espérant trouver un bonheur plus varié! Insensés, qui nommez grossiéreté les mœurs de la riante innocence, qui appellez pauvreté la modération dans les besoins que la nature satisfait par ses inépuisables richesses! vous avez beau construire avec peine des tissus de bonheur, le moindre souffle les détruira. Vous allez à la félicité

par des labyrinthes où vous errez sans cesse, toujours excédés, toujours mécontens. Vous croyez être parvenus au comble de la fortune; vous vous précipitez dans les bras séduisans de la fausse déesse; vous y rêvez quelques momens; vous vous réveillez bientôt, et vous trouvez que la face riante d'une harpie vous avoit fasciné les yeux. Vous n'aviez point vu son dos hideux, ni ses ailes noires et tannées, avec lesquelles elle secoue sur vous le dégoût et la terreur. Et vous, qui gouvernez des provinces; vous qui, du haut des tours de vos palais, parcourez la terre d'un regard insolent, et qui vous dites à vous-mêmes avec orgueil: Tout ce que je vois est à moi; cet empressement pénible des peuples est pour moi; car je suis leur maître, et mon aspect les fait trembler. Répondez; pour qui les doux plaisirs coulent-ils du sein de cette paisible retraite, de ces fertiles campagnes et de toute la belle nature? Pour qui les ruisseaux font-ils entendre leur murmure? Pour qui la fraîcheur des ombres

et la chaleur du soleil ont-elles des douceurs ravissantes? Est-ce pour vous, monarques, ou pour le pauvre berger qui repose sur l'herbe, entouré de son troupeau? Il goûte le repos, et il respire le ravissement. Satisfait de ce qu'il possède, il ignore qu'il est pauvre; et quand il seroit le maître de toute la terre, pourroit-elle procurer plus de plaisir à celui qui est déjà content? Cette admirable et bienfaisante nature est pour lui une source intarissable de plaisirs et de biens. Ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la cupidité ne le rendent mécontent de sa fortune. Son esprit tranquille et son cœur droit répandent sans cesse les plaisirs devant lui, comme tu répands, ô soleil du matin, l'éclat qui t'environne sur les campagnes baignées de rosée. Ne soyez point irrités, ô Dieux! si je me suis cru malheureux, et si j'ai pleuré; si, en quittant Crotone, j'ai encore tourné un œil mouillé de larmes vers les murs paternels. C'est par un chemin sombre et fangeux que vous m'avez conduit dans des campagnes

délicieuses. O ruisseaux! c'est sur vos bords que je vais goûter le repos : et vous, arbres, recevez-moi sous la fraîcheur de vos ombres. Cabanes rustiques, soyez ouvertes à un étranger qui va passer doucement sa vieillesse avec vos habitans, plus dignes d'envie que les rois. Coulez sans cesse, torrens de volupté! Je vous apporte un esprit serein et pur; serein comme le ciel, lorsqu'il n'est obscurci par aucun nuage; pur comme un lac que les plus petits flots sillonnent à peine, et dans lequel se peignent le ciel et toute la contrée. Oui, paisibles ruisseaux, c'est près de vous que, plein de transport, plein de reconnoissance envers les dieux, je vais parcourir de la pensée tous les instans de ma vie. Heureux de n'avoir à frémir d'aucun crime, j'en ferai avec joie le sévère examen! Mes jours s'écouleront ici comme vos ondes tranquilles; ils se faneront doucement, comme se fane une rose qui exhale en mourant ses derniers parfums.

Ainsi parla le vieillard, pénétré du ra-

vissement le plus délicieux; et après avoir jetté encore une fois sur toute la contrée ses yeux remplis de larmes de joie, il descendit du côteau pour regagner à pas lents la cabane d'Amyntas.

Daphnis et son père le reçurent en l'embrassant : déjà le dîner champêtre l'attendoit. Ces honnêtes vieillards, se tenant par la main, s'assirent à table, et Daphnis s'y assit avec eux. Il se hâta d'appaiser sa faim; puis il laissa les vieillards qui s'entretenoient avec amitié, et courut vers le fleuve, qu'il passa précipitamment pour revoir sa chère Phyllis. Il arrive bientôt à la fontaine, mais il n'y trouve pas sa bergère; il regarde attentivement de tous côtés; et quel est son trouble! les noms qu'il avoit gravés sur l'écorce des arbres.... il les trouve effacés. Dieux! s'écrie-t-il en tremblant, est-ce-là le funeste avant-coureur de quelque affreuse disgrace? Ah! pourvu que ma Phyllis ne soit menacée d'aucun malheur! pourvu.... Mais, hélas! où est-elle? Je crains, je frissonne. Nos

amours ne sont-ils pas menacés? Ainsi parloit Daphnis, agité par son inquiétude, lorsque Lamon sortit du bocage. Que viens-tu faire ici, Daphnis? lui dit-il; qui cherches-tu? Phyllis, sans doute? Eh bien! tu l'attends en vain. Phyllis ne t'aime plus. Tu pâlis! L'infidelle, non, elle ne t'aime plus : j'ai triomphé de son amour; je lui ai donné mon grand troupeau, toutes mes prairies; et maintenant elle m'aime. Oui, elle m'aime, cette belle enfant. Tu vois les arbres sur lesquels vos noms étoient gravés. Phyllis et moi, ensemble ici ce matin au lever de l'aurore, nous en avons coupé les écorces. Adieu, Daphnis, disoit-elle en coupant les noms; je veux effacer jusqu'aux moindres traces de ton souvenir. A peine Daphnis a-t-il entendu une partie de ce discours, que ses genoux fléchissent; une sueur froide coule de ses membres; il seroit tombé, si Lamon ne l'avoit pas soutenu, en le conduisant vers le rivage. Je vais t'éloigner, Daphnis, de ce lieu d'horreur, disoit-il : monte dans ton bateau,

infortuné berger! Peut-être les dieux t'ont-ils réservé un autre bonheur. J'ai grande pitié de toi, pauvre berger! Ainsi disoit-il en se retirant.

Daphnis resta long-temps immobile et stupide comme un homme qui se réveille d'un songe affreux, et qui, tout frissonnant, ne sait pas encore que c'étoit un songe : son cœur palpitoit, et des soupirs s'empressoient de sortir de son sein tremblant. Un torrent de larmes coula ensuite de ses yeux; et il se jetta à terre presque sans sentiment. Elle est infidelle! s'écria-t-il; elle est infidelle! et moi, je vais être malheureux pour jamais! Elle qui pleuroit dans mes bras, quand sa mère lui eut parlé de l'amour de Lamon; elle est infidelle! Ah, cruelle! que n'ai-je expiré dès le premier instant dans tes bras! Jour funeste où je t'ai vue pour la première fois! où je t'ai vue pour mon éternel malheur! Mais.... non, non, ce ne sera pas pour mon éternel malheur. Non, l'amour que tu récompenses si cruellement sortira de

mon cœur; le mépris prendra sa place, oui, le mépris; il est dû à une bergère qui change l'amant le plus tendre pour un grand troupeau. Il parloit ainsi plein de colère, et il croyoit pouvoir aisément dompter son amour : mais une douleur mêlée de tendresse surmonta bientôt son courroux. Hélas! que j'eusse été heureux, cruelle, que j'eusse été heureux! mon bonheur eût surpassé celui de tous les mortels, si tu ne m'avois pas été infidelle. Maintenant je suis malheureux; nul mortel ne l'est autant que moi. Tout ce qui m'environne va m'attrister. Le murmure des ruisseaux ne me charmera plus : le chant des oiseaux redoublera mon deuil : la chaleur du soleil et la fraîcheur de l'ombre me seront également indifférentes; et mes moutons vont errer à l'aventure, car leur pasteur ne prendra plus soin de sa propre vie. Mais je veux retourner encore auprès de la fontaine où je te tenois serrée dans mes bras; où, plein d'ardeur, je t'accablois de mes baisers, où tu m'em-

brassois, ingrate! avec une ardeur semblable à la mienne. Hélas! je vais verser mes dernières larmes dans ce lieu fatal.

Daphnis, en gémissant, retourna près de la fontaine. C'est donc ici, disoit-il; c'est ici où tant d'heures délicieuses se sont écoulées dans les embrassemens d'une infidelle! O Phyllis!.... C'est ici que tu reposois, cruelle! c'est au bord de ce ruisseau que je t'ai trouvée la première fois! c'est ici, ô comble d'horreur! c'est ici que je vois l'écorce qui portoit nos noms unis, arrachée par ta propre main! Mais.... s'il n'étoit pas vrai?.... si Lamon m'avoit trompé? O douce pensée! j'espère.... je crains.... ah! fausse espérance! je n'étois pas digne de Phyllis! Lamon n'est-il pas plus aimable que moi? Non, je n'en étois pas digne! Pardonne, Lamon; ah! pardonne, si une fausse espérance a voulu te faire passer injustement pour un imposteur! Comme il disoit ces mots, il entendit quelque bruit du côté du bocage; aussi-tôt il jette précipitamment la vue: il apperçoit

Phyllis. Il frémit, elle pâlit; et regardant à peine le berger : Que viens-tu faire ici, dit-elle? Je ne serois pas venue, si j'avois cru t'y trouver; je m'en vais! Je pourrai chercher une autre fois le ruban que j'ai perdu en ce lieu. Es-tu donc fâchée, cruelle! dit Daphnis, d'être obligée de me voir encore une fois! Alors elle fit semblant de chercher son ruban, et elle marchoit çà et là le corps penché. Daphnis se mit aussi à chercher; et elle continua : C'est le ruban que tu m'as donné, et que j'entrelaçois dans mes cheveux avec des fleurs : si tu le trouves, tu peux le garder et le donner à ta nouvelle maîtresse.... Mon ruban n'étoit pas à ton goût, disoit Daphnis; Lamon en a de plus beaux : mais si tu veux l'avoir, peut-être est-il près de ces arbres dont les écorces sont coupées. En disant ceci, il fut impossible à Daphnis de proférer une seule parole : la violence de la douleur l'étouffoit, et ils restoient tous deux dans un profond silence, occupés à chercher. Cependant Daphnis s'étant

insensiblement approché de Phyllis, l'entendit gémir ; et la regardant en face, il la vit pleurer. Tu pleures, infidelle ! lui dit-il ; tu pleures ! Phyllis, tournant vers Daphnis ses yeux inondés de larmes, le vit pleurer, et lui dit aussi : Tu pleures, infidèle ! puis elle sanglota.... Oui, pleure, ingrat, pleure en voyant une fille que tu rends à jamais malheureuse ! A ces mots, Phyllis cacha tout à coup dans ses mains mignones son beau visage baigné de larmes ; ses sanglots soulevoient sa gorge, et l'empêchoient de parler. Daphnis se précipite alors à ses pieds ; il saisit une de ses mains ; il la presse, plein d'ardeur, contre sa bouche ; il la baigne de ses pleurs. Ah Phyllis !.... Ah ! infidelle ! pleure, oui, pleure sur mon infortune ! Berger injuste ! dit Phyllis, tu me nommes infidelle, moi qui t'aime par-dessus tout. Tu me rends malheureuse, perfide ! Tu aimes une autre bergère. A ces mots, Daphnis se lève précipitamment : Moi, s'écria-t-il, moi, moi infidèle ! ô Dieu ! que je sois puni, si je le

J. M. Moreau le J.e del. L. Pelit. Sculp.

suis! C'est Phyllis qui est infidelle! c'est Phyllis.... elle aime Lamon! Oui, c'est toi. N'as-tu pas coupé les écorces des arbres où nos noms étoient écrits? Lamon, Lamon lui-même, qui m'a trouvé tout-à-l'heure au bord du ruisseau, m'a dit: Que cherches-tu? Phyllis, sans doute? Pauvre Daphnis! elle ne t'aime plus; c'est moi qu'elle aime. Ce matin, elle a coupé elle-même les écorces des arbres, pour effacer jusqu'aux traces de ton souvenir.

Phyllis resta surprise et interdite, son front devint plus serein, ses sanglots s'arrêtèrent; enfin elle se précipita au cou de Daphnis. Nous avons été trompés, s'écria-t-elle. Ah! le cruel Lamon! Nous avons été trompés, te dis-je. Hier, mon cher Daphnis, hier je pleurois ici, parce que tu n'y venois pas; et jettant les yeux de tous côtés, je vis les écorces des arbres coupées. Quel fut mon trouble! Mes genoux fléchirent sous moi, je ne savois que penser, lorsque Lamon sortit du bocage. Pauvre Phyllis! me dit l'imposteur, tu

cherches Daphnis, tu es étonnée de trouver les noms coupés, et tu ne sais pas encore tout. Ah! faut-il que je t'apprenne cette nouvelle fatale? Tu ignores encore que Daphnis t'est infidèle. Oui, Daphnis te trahit! Hier il vint ici avec une autre bergère, et je le vis couper les noms gravés sur l'écorce des arbres. Je veux t'oublier, Phyllis, dit-il; je veux t'oublier pour toujours. Alors, il embrassa sa bergère et s'en retourna avec elle. A ces mots que me dit Lamon, je tombai à terre, et le trompeur me releva. Pauvre Phyllis, me dit-il, viens, je vais te conduire à ta cabane: ne te chagrine pas, le perfide ne mérite pas tes larmes.... Ah, Phyllis! si tu m'aimois, tu serois heureuse. Mon grand troupeau et mes vastes prairies seroient à toi. Ainsi dit le fourbe en me conduisant à ma cabane. O dieux! que j'ai pleuré! que j'ai passé une triste nuit! et aujourd'hui, Daphnis, que n'ai-je pas souffert? J'irai, disois-je, j'irai le soir au bord de la fontaine, où j'ai si souvent reposé dans les bras du perfide;

j'y pleurerai, j'y mourrai de désespoir. Je suis venue, je t'ai trouvé : j'ai été saisie à ta vue, cependant j'en ai été ravie : je n'avois point de ruban à chercher, mais je voulois paroître fâchée. Ah! qu'il m'en a coûté! Je me suis mise à pleurer : tu as pleuré aussi, mon cher Daphnis! Ah! quel bonheur de nous être retrouvés!

Le cruel! s'écria le berger; ah! que nous sommes heureux que son imposture ne nous ait pas abusés plus long-temps! Ma chère Phyllis! Mon cher Daphnis! se disoient-ils en s'embrassant tendrement, et en se serrant l'un contre l'autre. Ah! reprit Daphnis, me pardonnes-tu de t'avoir crue infidelle! Et toi? dit Phyllis.... Puis ils pleuroient, et ne se parloient que par leurs baisers : Daphnis, plein d'ardeur, lui baisoit son front blanc, ses joues, ses lèvres et ses yeux inondés de larmes; et Phyllis lui forma une couronne de baisers tout autour de son beau visage.

La bergère lui demanda ensuite, pourquoi il ne s'étoit pas rendu la veille auprès

de la fontaine. Il répondit, en racontant comment le fleuve l'avoit entraîné. Phyllis trembla : il n'oublia pas de parler des pêcheurs bienfaisans. Phyllis remercia les dieux, et les pria de bénir les pêcheurs. Enfin, il lui raconta l'histoire du vieillard qu'une troupe d'hommes vicieux avoit chassé de sa ville paternelle, la manière dont il l'avoit conduit en remontant le fleuve. La bergère, pleine de compassion pour le vieillard, et ravie de joie d'aimer un berger aussi sensible, l'embrassa, toute transportée : elle l'eût aimé encore plus qu'auparavant, s'il eût été possible d'aimer davantage. Phyllis lui apprit ensuite qu'elle avoit dit à sa mère qu'elle avoit été chez le père de Daphnis; combien cette bonne mère avoit été attendrie, lorsqu'elle avoit entendu parler d'Amyntas, son père; et enfin, qu'elle lui avoit ordonné de le conduire dans sa cabane.

Maintenant viens avec moi, mon cher Daphnis, lui dit-elle en lui serrant la main. O ma chère Phyllis! dit-il, je suis le plus

heureux des mortels! Ah! comment ai-je pu douter de ton amour? Je ne mérite pas que tu m'aimes. Non, je ne mérite pas.... Soudain Phyllis lui donna, avec transport, un baiser sur ses lèvres, pour l'empêcher d'achever les reproches qu'il se faisoit à lui-même.

Cependant ils traversoient le bocage et s'avançoient vers la cabane de Phyllis. A peine furent-ils arrivés sous le toit de feuillage, que Phyllis se mit à crier: Ma mère! voici mon cher Daphnis que j'amène. Aussi-tôt elle courut dans la cabane, suivie de Daphnis; et la mère de Phyllis vint avec joie au-devant de lui. O fils du plus vertueux, du meilleur des amis! les dieux vous ont destinés à vous aimer mutuellement, et ils vous béniront. Elle fit asseoir Daphnis à côté d'elle; et Phyllis ayant apporté des figues, des grenades et du raisin, s'assit à côté de Daphnis. Phyllis prit la plus grande grappe; puis mettant le premier grain sur les lèvres de Daphnis, elle mangea le second; et elle

continua ainsi jusqu'à ce que la grappe fût mangée. La mère les regardoit d'un air riant; et pendant ce temps, elle arrêta qu'il falloit que dans trois jours l'hymen les unît pour toujours. Elle voulut que ce fût avant les vendanges qui approchoient, car les feuilles commençoient déjà à prendre une teinte rouge et jaune, et les grappes mûres sembloient sourire au vigneron. Daphnis embrassa Phyllis : Ah ! dit-il, quels seront mes transports de joie, quand j'appercevrai l'aurore du troisième jour !

Mes chers enfans, reprit la mère en leur serrant à tous deux les mains, ô vous, la consolation et la joie de ma vieillesse ! quelle félicité pour le peu d'années qui me sont encore réservées ! quelle félicité ce sera pour moi d'être témoin de votre bonheur ! Quel doux spectacle de voir des cœurs vertueux s'unir à des cœurs vertueux ! Ils se trouvent toujours plus aimables; un tel amour ne meurt pas. Ah ! mes enfans, je ne saurois retenir mes larmes. Alors elle dit d'une voix entrecoupée :

Je sais, hélas ! je sais de quelle félicité on jouit, et que dans les bras d'un époux chéri et vertueux, la misère perd toute son amertume. O Palémon! Palémon!... Oui, mes enfans, les dieux ont pris soin de vous. C'est pour votre bonheur mutuel que vous vous êtes rencontrés. Peut-être, ma fille, que par amour pour moi tu aurois écouté Lamon ; et peut-être aurois-tu été malheureuse, quoique ses pâturages s'étendent depuis les roseaux du fleuve jusqu'au pied de la montagne azurée, et quoique ses brebis et ses genisses sans nombre les couvrent d'une extrémité à l'autre. Ecoutez ce que je vais vous raconter. Un jour Palémon aidoit Timétas le vigneron, à cultiver la petite vigne de son côteau. Ils creusèrent la terre autour d'un vieux tombeau élevé sur la crête du côteau, et ils trouvèrent un trésor. Regarde, disoit Timétas, regarde, voici un trésor. Je t'en donne la moitié. Cela soulagera les maux auxquels le pauvre n'est que trop sujet; car nous

travaillons depuis le soleil levé jusqu'au soleil couché, et que gagnons-nous? De quoi faire un repas frugal, et quelques heures de sommeil pour nos membres fatigués. Je n'ai pas besoin de ton trésor, reprit Palémon, garde-le tout entier. La pauvreté m'est chère, si tu appelles ainsi cet état de travail qui a endurci mes membres, et qui me fait supporter sans peine les ardeurs du midi. Quoi! tu ne te réjouis pas, Palémon, du trésor trouvé? dit Timétas. Non, Timétas, non, je ne m'en réjouis pas, poursuivit Palémon; si je l'avois trouvé seul, je l'aurois déjà enfoui plus profondément qu'il n'étoit. De quoi me serviroit-il? Resterois-je oisif à me reposer dans la prairie à la fraîcheur de l'ombre, et à regarder mon voisin labourant son champ, ou cultivant sa vigne à la sueur de son front; ou le pasteur veillant soigneusement à la garde de son troupeau, tandis que je languirois dans l'oisiveté? Enfin, mangerois-je davantage et avec plus d'appétit? Non, non, rougis plutôt de tes desirs indiscrets,

et enterrons le trésor. Palémon, reprit Timétas, peu s'en faut que je ne te croie et que je n'enterre le trésor. Oh! que je suis ravi, continua Palémon, lorsqu'après un doux sommeil je me réveille avec de nouvelles forces! Les oiseaux matineux m'invitent aux travaux par leurs chants; le soleil du matin me salue par ses rayons brillans. Je vais gaîment à mon travail de la journée; et je chante, soit que je garde mon troupeau, soit que je cultive mon petit terrein, soit que j'aide mon voisin à cultiver le sien. Le travail assaisonne mon repas simple, et me conserve la santé. Ah! que j'ai de joie, lorsque vers le soir je retourne à la cabane, que ma tendre épouse me reçoit dans ses bras; que, pour éteindre ma soif, elle m'apporte un vase plein d'eau fraîche, et quelquefois un peu de vin! Elle appaise ma faim avec du pain, du fromage et des fruits! que je suis content alors! Dis-moi, Timétas, quand j'aurois tout le terrein depuis les monts Clibaniens jusqu'aux Syrtes de la mer Ionienne,

pourrois-je être plus content, plus gai, plus sain, plus heureux que je le suis? Enterrons ce trésor, dit Timétas; je le vois, il nous est inutile; et ils enterrèrent le trésor. Voilà ce que leur raconta la mère de Phyllis, en ajoutant que le juste est toujours assez riche; et elle se réjouit avec eux, jusqu'à ce que la pourpre du soleil couchant commençât à briller à travers le toit verdoyant du feuillage.

Daphnis fut obligé de s'en aller. Va, lui dit la mère de Phyllis, dis à ton père que je suis la plus heureuse des mères: et Phyllis sortit de la cabane avec lui, et l'accompagna jusqu'au rivage. Daphnis, lui dit-elle en le serrant dans ses bras délicats, dans trois jours, oui, dans trois jours l'hymen doit nous unir! Que nous serons heureux! quel bonheur, Daphnis, sera égal au nôtre? Que nos jours vont s'écouler agréablement! Ah, Phyllis! reprit Daphnis en l'embrassant avec transport, nos jours seront comme un printemps perpétuel. Oui, dit-elle, ils s'écouleront comme ce

ruisseau qui fuit à travers ce pré fleuri. Il est vrai, mon cher Daphnis, il est vrai; l'on voit aussi quelquefois des chardons ou des ronces sur ces bords, et souvent des jours sombres interrompent le printemps; mais, mon bien-aimé, si nous sommes vertueux.... car dans tes bras, les ronces même me porteront des roses, et les jours sombres seront pour moi comme l'éclat du soleil. Oui, ma chère enfant, reprit Daphnis; et mon père me dit souvent : Ne t'impatiente pas si tu es malheureux : le malheur m'a aussi visité; mais lorsqu'il me quittoit, lorsque le bonheur recommençoit à me caresser, je n'en étois que plus heureux. Oui, Daphnis, poursuivit la bergère, lorsque nous nous aimions sans espoir de jamais nous trouver, nous étions malheureux; mais lorsque nous nous sommes trouvés, que nous avons senti vivement notre bonheur! Lorsque nous nous croyions infidèles, nous étions malheureux : que nous avons été heureux, au moment où nous avons découvert l'imposture!

En s'entretenant ainsi, ils se trouvèrent au bord du fleuve; ils s'embrassèrent encore une fois; et Daphnis étant monté dans le bateau, Phyllis, toute tremblante, lui cria de bien prendre garde que le fleuve ne l'entraînât encore. Elle le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'autre rive : alors elle fit un cri de joie, et il lui répondit du rivage.

Daphnis ayant abordé, vit un homme arrêté devant une cabane voisine, et cet homme pleuroit devant celui à qui appartenoit la cabane. Hélas ! disoit-il, que je suis malheureux ! je ne le serois pas sans cet enfant qui joue là sur le gazon. Ah, cher et malheureux enfant ! mais non, tu n'es pas malheureux; tu ris d'un air satisfait en jouant sur le gazon, et tu ne pleures que quand tu me vois pleurer. Hélas ! je demeurois là-bas sur le penchant de cette montagne : ce printemps, mes arbres étoient couverts de fleurs, et les productions de mon jardin venoient à souhait, lorsqu'il survint tout à coup un orage; un

torrent formé par l'amas des eaux, emporta ma cabane, mes arbres, mon jardin, et roula du limon et des rochers dans l'endroit où fleurissoit l'espoir de ma subsistance.

Daphnis gémit en passant. Béni soit l'homme, dit-il, qui assiste les infortunés! Les dieux le voient, et ils le bénissent. Mais, ô dieux! pourquoi suis-je pauvre? J'ai vu, hélas! j'ai vu l'infortuné! Mon cœur a été ému de pitié et de douleur de ne pouvoir le secourir! Ah! pourquoi suis-je pauvre? ô dieux!

Daphnis arriva tout triste dans sa cabane; à peine put-il raconter aux vieillards qu'il avoit été dans celle de Phyllis, et que dans trois jours l'hymen devoit les unir.

Aux premiers rayons du soleil, Aristus sortit, et s'avança sur le gazon humide de rosée, où Daphnis et son père l'allèrent trouver. Le vieillard les pria de traverser la prairie avec lui : ils le suivirent, et il les conduisit sur un côteau voisin, que des

arbres fruitiers ornoient tout à l'entour de leur ombrage verdoyant. De la cime de ce côteau, on pouvoit parcourir des yeux toute la contrée. Une herbe grasse et haute couvroit les petits sillons dans lesquels on introduisoit, à travers la prairie, l'onde bienfaisante d'un ruisseau rapide, qui descendoit, en murmurant, entre les ronces et les vignes sauvages. De l'autre côté du côteau, une campagne cultivée s'étendoit au loin dans la plaine; au milieu, étoient construits une cabane et un pressoir, et sur le devant une feuillée de sureaux ombrageoit les bancs de gazon qu'on avoit formés.

Aristus embrassa Amyntas et son fils. O toi, mon ami! et toi, le fils de mon ami, dit-il; cette cabane, ces arbres, ce côteau, tout cela est à vous, je vous les donne. J'ai acheté hier ce terrein, et je veux demeurer avec vous; les jours de ma vieillesse s'écouleront dans cette cabane, sous ces arbres, au bord de ces ruisseaux; et si je meurs, si j'expire dans tes bras, cher

Amyntas, alors, mes chers amis, ensevelissez-moi là-bas entre ces deux arbres touffus, où fleurissent des lys bleuâtres. Amyntas plein de surprise et de ravissement, fut long-temps sans pouvoir parler. Ah! dit-il enfin, en embrassant son ami, cher Aristus, que tu es généreux! Que ma vieillesse va s'écouler agréablement dans tes bras! Daphnis, quand nous mourrons, enterre-nous à côté l'un de l'autre au milieu des lys; et que ces arbres soient nommés par toi et par tes enfans, ARISTUS et AMYNTAS.

Le fils attendri, écouta cet ordre dans un triste silence; ensuite ils se rendirent tous sur le sommet du côteau, et ils entrèrent dans le berceau. Daphnis, jettant les yeux à l'entour, découvrit au-delà du fleuve, la cabane de sa Phyllis : il sauta de joie dans l'endroit où il étoit : il appella les vieillards; et plein de transports, il leur montra la demeure de sa bergère. Il fut long-temps à regarder attentivement s'il ne la verroit pas sous le toit de feuillage,

ou bien à travers les pampres verts, à la fenêtre de sa cabane; mais il ne put l'appercevoir. Dans les transports de sa joie, il se mit à chanter d'une voix si haute, qu'elle auroit pu aisément l'entendre de son habitation. Il alla visiter la cabane, qui, sans être ornée, étoit propre, spacieuse et commode; le soleil du matin traçoit sur les murs blancs, les ombres mouvantes des arbustes et des rosiers, qui se balançoient devant les fenêtres. O Aristus! s'écria-t-il avec ravissement; et courant à lui, il lui baisa la main. Il fit ensuite le tour de toute l'habitation, et il la trouva entourée d'une forêt de beaux arbres, dont les branches, soutenues par des perches, plioient sous le poids des fruits jusque dans l'herbe : il y vit aussi des ceintres formés par la vigne qui s'étendoit d'un arbre à l'autre. Ah, Phyllis! que de choses agréables j'ai à t'apprendre! s'écria-t-il. C'est ici que sera le lieu de notre demeure. Bienfaisant Aristus! et il courut encore une fois lui baiser la main. Aristus, témoin de

la joie d'Amyntas et de Daphnis, éprouva le ravissement divin qui n'est senti que de Dieu et de l'homme généreux. Quelle félicité céleste de voir les transports de reconnoissance de ceux à qui nous avons fait du bien!

Daphnis descendit gaîment pour conduire son petit troupeau dans les champs: Aristus et Amyntas restèrent sur le côteau, s'entretenant ensemble à la douce chaleur du soleil du matin. Cependant Daphnis, conduisant son troupeau, se parloit ainsi à lui-même: J'ai maintenant un côteau, et notre cabane devient vacante: ô dieux! vous m'avez exaucé, je puis désormais secourir l'infortuné que je vis hier; je prierai mon père de lui donner notre cabane. Il joignit les autres bergers; il leur raconta, d'un air joyeux, comment le vieillard avoit acheté le côteau pour le donner à son père, et que le lendemain l'hymen devoit l'unir avec Phyllis. Il les pria tous de paroître à cette fête. Nous te félicitons, Daphnis, lui dirent les bergers;

tu es digne de ton bonheur. Nous paroîtrons à la fête, couronnés de fleurs, nos flûtes bien accordées, et conduisant nos bergères. Alors ils se mirent à conter comment ils vouloient se réjouir: ils essayèrent leurs flûtes, et chacun se choisissoit déjà sa bergère. Si-tôt qu'il fut midi, Daphnis les quitta: les bergers lui promirent encore qu'ils ne manqueroient pas de se rendre sur son côteau, dès le lever de l'aurore.

Cependant Daphnis voulut retourner à son ancienne cabane; mais déjà il n'y trouva plus Aristus, ni son père. Quelle fut sa surprise, lorsque l'infortuné qu'il avoit vu la veille, vint au-devant de lui! Ah, Daphnis, Daphnis! dit cet homme, pendant qu'un torrent de larmes couloit de ses yeux, comment reconnoître un si grand bienfait? comment exprimer mon ravissement, ma reconnoissance? Les termes me manquent, mes larmes de joie ne peuvent suffire. Ah dieux! que l'homme par qui vous faites du bien est heureux! Oui, Daphnis, ton père m'a donné cette

cabane et ces arbres. Daphnis, transporté de joie, embrassa cet homme : Fais-moi, disoit-il, fais-moi le récit de cette agréable aventure. Comment mon père t'a-t-il trouvé? Ce matin, continua l'homme, mon fils cueilloit des pommes sur ton côteau. Ton père étant survenu, prit l'enfant sur ses genoux, et lui demanda qui étoit son père. Philétas, dit l'enfant en balbutiant. Et où est votre cabane?.... A cette demande l'enfant répondit en pleurant : Nous n'avons plus de cabane, nous n'avons plus de jardin, nous n'avons plus d'arbres. Amyntas lui demanda ensuite où j'étois, et il lui ordonna de m'aller chercher : l'enfant, sautant de dessus ses genoux, accourut pour me conduire à ton père, il fallut lui raconter mon malheur. Philétas, me dit-il, cette cabane, qui est là-bas au bout de la prairie, et les arbres qui l'ombragent, seront et ta cabane et tes arbres : j'habite maintenant ce côteau; sois mon voisin et mon ami. Je crus entendre la voix d'un dieu; je crus que c'étoit un songe; je ne

pouvois le remercier, je ne pouvois que pleurer. A ces mots, Philétas se tut, et leva les yeux au ciel. Pendant qu'ils parloient ainsi, l'enfant ingénu avoit passé ses petits bras autour des genoux de Daphnis, et d'un air riant, il levoit ses regards sur lui, comme s'il vouloit le remercier. Vis heureux, Philétas, vis heureux dans ta cabane; que tes arbres soient bénis! dit Daphnis; et en disant cela, il prit l'enfant dans ses bras, et le baisa, tandis que l'enfant, avec ses petites mains, se jouoit en souriant dans les boucles de ses cheveux, et qu'il les portoit sur son menton uni.

Daphnis aussi-tôt retourna sur son côteau : là, il raconta aux vieillards sa joie imprévue ; et si-tôt qu'il lui fut possible, il se hâta de passer le fleuve; mais Phyllis n'étoit pas encore auprès de la fontaine. Il alla se reposer à l'ombre d'un saule, où la chaleur du midi et le murmure du ruisseau l'assoupirent. Tout à coup il fut réveillé par une poignée de fleurs qui volèrent sur son visage; il ouvrit les yeux,

et il vit près de lui Phyllis qui rioit. Il voulut se précipiter dans ses bras, mais il étoit lié; il tâcha de se dégager, il ne put en venir à bout; et Phyllis se mit à rire si fort, que son bouquet tomba de son sein. Méchante, lui disoit Daphnis, attends! attends que je sois en liberté, je saurai bien me venger; et il se débattoit inutilement. Au moins tu ne te vengeras pas, Daphnis, disoit la bergère, avant que je t'aie délié. Mais comment prétends-tu te venger? Je veux te donner tant de baisers, tant de baisers, que ton visage deviendra rouge comme une rose! Oh bien! Daphnis, je ne te délierai point, que tu ne m'aies promis de ne point m'embrasser pendant une heure entière. Phyllis!.... comment veux-tu que je fasse cette promesse? Phyllis s'obstina : Eh bien ! je ne t'embrasserai pas, s'écria-t-il enfin; et alors la bergère le délia. Il ne pourra tenir sa promesse, se disoit Phyllis; mais il se contraignit malicieusement, pour se venger, et resta assis à côté d'elle sans l'embrasser. A

quelques momens de là, elle lui jetta des regards passionnés ; il n'en tint compte. Daphnis, lui dit-elle enfin d'un ton naïf et comme un peu fâchée, je crois que l'heure est passée. Oh non ! dit-il, il n'y a pas encore un quart-d'heure d'écoulé. Phyllis parut sourire d'un air confus, et attendit encore. Ah ! certainement l'heure est passée à présent, dit-elle un instant après. Oh ! cela ne se peut, dit le berger. Eh bien donc, c'est assez te venger, reprit vivement Phyllis : comment peux-tu faire pour ne pas m'embrasser ? A ces mots, elle se penche dans ses bras, et elle applique ses joues sur ses lèvres, en le regardant avec un sourire plein de langueur. Daphnis sourit, la presse contre sa poitrine, et fait à l'instant pleuvoir sur ses joues un déluge de baisers.

Ah ! que tu m'as fait de plaisir, dit Daphnis, interrompu par mille baisers ; car il m'en a bien coûté pour me venger. Et quand j'aurois risqué de perdre tout mon troupeau, je n'aurois pas pu souffrir

plus long-temps. Mais écoute, dit-il en prenant un air plus sérieux, j'ai mille choses à te dire. Imagine ma joie! aujourd'hui mon père a secouru un infortuné; aujourd'hui, jour heureux! j'ai versé et j'ai vu verser des larmes de vertu et de reconnoissance. Oh! qu'elles sont délicieuses, les larmes que la bonté et la reconnoissance sincère font couler sur les joues, plus délicieuses que la rosée qui, au printemps, s'arrête et s'écoule sur les fleurs! Mais écoute, ma Phyllis, car il faut que je te conte tout. Le vieillard Aristus m'a acheté un grand côteau couvert d'herbe qui me vient jusqu'à la ceinture, et revêtu d'une forêt d'arbres chargés de fruits; son sommet est décoré d'une grande cabane, auprès de laquelle jaillit une fontaine. Ah, Phyllis! tandis que nos cœurs étoient pénétrés de reconnoissance, Aristus pleuroit aussi.... Qu'elles sont délicieuses les larmes de celui qui pleure, parce qu'il a fait du bien! Il est venu un infortuné à qui un torrent avoit emporté

sa cabane et ses arbres; et mon père lui a donné notre cabane et nos arbres. C'est l'homme le plus droit, le plus digne, que mon père.... A ces mots, Daphnis pleura, Phyllis sanglotoit à ce récit, et Daphnis, par ses baisers, essuya promptement toutes les larmes qui couloient de ses joues, de sorte qu'il n'en tomba pas une dans son sein. Qu'il fera beau voir, continua-t-il, nos moutons bondir autour du côteau, et se perdre dans l'herbe épaisse, pendant que je soignerai les arbres, et toi le jardin, ou tandis que nous reposerons à l'ombre, en nous embrassant et en rendant graces aux dieux. Daphnis ! Daphnis ! repartit Phyllis, pénétrée de la joie la plus vive, et en le pressant contre son sein d'albâtre, vois donc combien nous sommes heureux! Il est vrai que, dans l'indigence même, j'aurois été heureuse avec toi. Dans une humble chaumière, dans une forêt solitaire, les fleurs du gazon auroient été pour moi des roses : les fruits des arbustes sauvages, et les racines des plantes m'auroient

semblé des mets délicieux; mais les dieux nous donnent encore les commodités et l'abondance. Que ce bonheur m'enchante, parce que c'est le tien!

Allons, ma chère Phyllis, viens, lui dit le berger en la relevant, et l'embrassant; viens, montons sur cette colline où tu vois ces courges plantées; peut-être verrons-nous de là notre cabane. Et ils montèrent sur la colline. Daphnis, à l'ombre des larges feuilles de courge, jettant la vue à l'entour, se mit tout à coup à sauter. Phyllis! s'écria-t-il, vois-tu là-bas notre côteau, celui qui est vis-à-vis de mon doigt, qui paroît couvert de tant de beaux arbres? Oui, Daphnis, s'écria Phyllis, oui, je le vois, et la fontaine aussi. Comme elle fuit entre l'herbe et les arbrisseaux! Je vois aussi la cabane : Daphnis, elle est grande et belle; les arbres qui s'élèvent au-dessus d'elle, se tendent les bras les uns aux autres, comme on fait en dansant, lorsqu'un berger ou une bergère veut passer dessous. Je vois aussi devant la cabane un feuillage,

un long feuillage de verdure. Ah, cher Daphnis! embrasse-moi : oh! que nous serons heureux! Je me vois déjà assise dans le berceau, jouant avec un enfant qui rit sur mes genoux, tandis que les autres jasent à l'entour, et s'amusent sur le gazon à cueillir des fleurs, ou qu'ils bondissent dans l'herbe au milieu des jeunes brebis, déjà grands comme elles. Ah! quelle douce espérance!.... Mais, dis-moi, dis-moi vîte, quel est le vieillard qui sort de la cabane, et qui entre dans le berceau? C'est Aristus, ma chère Phyllis.... O Aristus! s'écria la jeune fille transportée de joie; bienfaisant Aristus! ô notre père!

Ma chère enfant, reprit Daphnis en s'asseyant entre les tiges des courges, et en la prenant sur ses genoux; ma chère enfant, que je suis heureux! tu m'aimes, ah, tu m'aimes! cela seul, oui, cela seul me rend heureux. Quelle joie, quel ravissement j'éprouve depuis tout le temps que je t'aime! Mais si tu ne m'aimois pas, ah! tous les côteaux, tous les troupeaux, tous

les biens ne seroient plus un bonheur pour moi! Dans tes bras, ma bien-aimée, dans tes bras, je suis le plus heureux des mortels! Demain je dois faire devant le dieu d'amour le serment de te chérir toute ma vie. Phyllis, quand les ans auront un jour blanchi ma tête; quand mon cœur battra pour la dernière fois dans mon sein, alors il sera encore aussi plein d'amour qu'il l'est maintenant. Ah, Daphnis! mon cher Daphnis! dit Phyllis en pressant tendrement ses joues contre les siennes.

Transportés de joie, ils restoient assis, ils s'embrassoient, ils gardoient le silence. Phyllis, reprit Daphnis, tous les bergers et toutes les bergères se réjouissent de notre bonheur; tous ceux qui demeurent autour de notre côteau, m'ont promis de paroître à notre fête, et je les recevrai sous notre feuillage. Les bergers et les bergères qui habitent autour de notre cabane, dit Phyllis, m'ont aussi promis de paroître à notre fête. C'est ainsi qu'ils s'entretenoient, et qu'ils se réjouissoient

de savoir qu'on prenoit part à leur joie.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, le soir vint : Daphnis se leva pour repasser le fleuve : ils descendirent la colline, en se tenant par la main. Grand Dieu! dit Daphnis, que je serai ravi quand je verrai paroître l'aurore! Avec quels transports de joie je saluerai ce jour ! Oui, Phyllis, si-tôt que je le verrai paroître, je volerai à ta cabane. Moi, dit Phyllis, aux premiers rayons de l'aurore, je serai à la fenêtre pour te voir venir à travers le feuillage; et lorsque je t'appercevrai, mon cœur tressaillira de joie, comme si je ne t'avois pas vu depuis bien long-temps ; je crierai au-devant de toi, comme la jeune hirondelle quand sa mère lui apporte de la nourriture dans son bec. Oui, dit Daphnis en l'embrassant, je t'apporterai aussi la nourriture sur mes lèvres; je t'apporterai mille baisers.

C'est ainsi qu'ils s'entretenoient jusqu'à ce que Daphnis fût monté dans son bateau.

LIVRE TROISIÈME.

Ils passèrent tous deux la nuit dans des songes agréables. Mais à peine l'hirondelle matineuse eut-elle salué l'aube du jour, que tout à coup le chant des bergères et les flûtes des bergers dissipèrent les songes de Daphnis. Les bergers et leurs belles montoient déjà le côteau, en se tenant par la main, et chantoient pour Daphnis, et devant sa cabane, un joyeux épithalame. Transporté de joie, Daphnis se lève. Je te salue, s'écria-t-il à plusieurs reprises; je te salue, ô le plus heureux de mes jours! Bientôt il parut couronné de fleurs, ses cheveux bruns noués avec un ruban neuf, et paré pour la fête. Il s'avança légèrement au milieu des jeunes garçons et des jeunes filles, qui le reçurent en poussant des cris d'alégresse. Déjà Aristus et Amyntas s'étoient mêlés parmi cette jeunesse,

et se réjouissoient de la voir paroître à la fête de Daphnis.

Ils descendirent ensuite le côteau; et les vieillards les suivoient des yeux, d'un air satisfait. Arrivés au bord du fleuve, ils sautèrent dans les bateaux rangés sur la rive, et décorés de beaux berceaux de verdure. Ils passèrent, en chantant, à l'autre rive, où plusieurs bateaux, pareillement décorés de feuillages et de banderoles, attendoient les bergers et les bergères de ces bords. Ils sortent des bateaux, ils les attachent, et s'avancent, en chantant à haute voix, vers la cabane de Phyllis, où étoit assemblée une troupe nombreuse de jeunes filles et de jeunes garçons. Ils se mêlent gaîment ensemble; mais Daphnis vole dans la cabane où Phyllis l'accueille par mille baisers.

Pendant ce temps, les bergers et les bergères attendoient en chantant. Un jeune berger, d'une rare beauté, dont la longue chevelure étoit d'un blond doré, conduisoit la jeunesse de l'autre rive. Il portoit

sous son bras une lyre d'ivoire avec laquelle il ressembloit au bel Apollon, lorsque, berger lui-même, ce dieu conduisoit les troupeaux d'Admète. Aucun berger de ces cantons ne l'égaloit pour les graces et la sagesse. Il avoit une grande connoissance de l'influence des astres, de la vertu des simples; et, malgré sa jeunesse, il étoit déjà l'oracle des contrées d'alentour. Il étoit aussi le meilleur faiseur de chansons; et si-tôt qu'il en paroissoit une nouvelle de lui, tout le canton la chantoit. C'étoit la vertu, l'amour et les plaisirs de la jeunesse qui étoient l'objet de ses chants: on chantoit ses hymnes dans les temples, les jours solemnels. Quand il étoit aux pâturages, assis auprès de son troupeau, les jeunes filles et les jeunes garçons venoient s'y rendre; et ils le prioient de chanter aux accords de sa lyre. Ils s'asseyoient autour de lui, comme les agneaux qui se reposent, pendant l'ardeur du midi, autour de la tige d'un arbre qui étend sur eux ses branches et son ombrage. Les

accens de sa voix se marioient si mélodieusement aux sons de sa lyre, qu'ils oublioient tout, et qu'ils croyoient être parmi les dieux. La nature l'avoit doué de bien d'autres talens; car il savoit travailler artistement des statues en bois, qu'il plaçoit dans les temples: celles des nymphes de la grotte étoient de sa main savante; et dans le bocage voisin, sous le chêne le plus élevé, il avoit placé la figure de Pan.

Il avoit aussi sculpté un Cupidon: on auroit reconnu le petit dieu, quand même il auroit été sans flèches et sans carquois. La gaîté de son sourire, la vivacité de sa contenance découvroient que c'étoit Amour. Il plaça cette statue dans un berceau de son verger. Un jour étant dans ce berceau à répéter, au clair de la lune, une chanson d'amour, il entendit un bruit doux, comme quand le zéphyr se joue dans le feuillage, ou que les abeilles font entendre leur bourdonnement: et un parfum plus délicieux que celui des roses,

se répandit autour de lui. C'étoit le fils de Vénus, qui, escorté d'une troupe d'Amours folâtres, descendoit dans le berceau, sur un nuage argentin. Les petits Amours étoient répandus en partie sur les rameaux qui se balançoient, en partie sur des fleurs comme des abeilles.

Jeune homme, dit l'Amour, c'est à moi que tout l'univers bâtit des autels; c'est moi que tout l'Olympe révère; ce fut moi qui rendis autrefois les dieux jaloux du séjour d'Apollon parmi les bergers; c'est moi qui aiguise l'esprit, qui rends les mortels plus humains, et les cœurs droits plus sensibles à la vertu. Le prince m'honore sur son trône, comme le berger dans son hameau : j'enflamme le vicieux pour son châtiment; mais je comble la vie de l'homme de bien, des plus grands plaisirs qu'un mortel puisse goûter : je lui fais éprouver les desirs voluptueux, la douleur tendre, les transports languissans. Mais il est peu de mortels qui m'aient révéré encore avec un cœur aussi sensible que

toi : je veux te rendre heureux ; nul mortel ne le sera autant que toi. Amour dit et disparut.

Depuis ce moment, le jeune homme éprouva des sentimens nouveaux. Une douce passion pour une beauté qu'il ne connoissoit encore qu'en idée, l'entretenoit dans une délicieuse mélancolie. Dès que les oiseaux saluoient le retour de l'aurore, et aussi-tôt que la lune commençoit à paroître, il se rendoit dans le berceau du dieu d'Amour. Toutes les fois qu'il y arrivoit le matin, il trouvoit la tête de son Amour couronnée d'une guirlande nouvelle : étonné, il prit cela pour un heureux présage. Un soir, étant dans le berceau, il réfléchit sur les guirlandes, et résolut de veiller auprès de la statue. Il veilla en silence, jusqu'au milieu de la nuit ; alors, il entendit du bruit : il se tint caché derrière la statue, et une jeune fille traversa doucement les bosquets qui couronnoient son jardin. Intimidée, elle s'avançoit à petits pas vers le berceau ; une robe blan-

che couvroit, en voltigeant, son corps délié; les boucles de sa brune chevelure flottoient sur son vêtement blanc et le long de ses épaules découvertes. Sa taille avantageuse la faisoit ressembler à Junon, mais sa gravité étoit plus riante. Entrée dans le berceau, elle fixa la statue d'un œil languissant. Amour! dit-elle en soupirant, jusqu'à quand dois-tu me faire éprouver tes tourmens? Hélas! je soupire, je languis! Ah, Damon! si tu voyois ces larmes, si tu voyois ces larmes de tendresse qui ruissellent de mes yeux languissans, tu les essuierois par des baisers; tu soupirerois, tu m'aimerois! Quand est-ce que, penchée dans tes bras, je serai heureuse? Quand est-ce, ô Amour! que je chanterai tes louanges, en versant des larmes de joie?

A ces mots, elle ceignit la tête de l'Amour d'une guirlande de fleurs. Damon, tout transporté, l'avoit entendue. L'Amour s'étoit puissamment emparé de son cœur palpitant: il soupire, il s'avance

en tremblant et sans parler; il se précipite à bras ouverts dans ceux de la jeune fille; et il éprouve dans ce moment qu'il est le plus heureux des mortels. Tel étoit le berger qui conduisoit la jeunesse de l'autre rive.

Le soleil du matin s'élevoit de derrière les montagnes, et les prairies sourioient à l'éclat de ses rayons. Phyllis sortit enfin de sa cabane : les bergers et les bergères la saluèrent par des cris de joie. Daphnis, beau comme le jeune Bacchus, et souriant comme l'Amour, la conduisoit par la main, et la mère de Phyllis les accompagnoit, aussi gaie que les jeunes bergères. Ils se rendirent tous, deux à deux, dans les bateaux, et cette grande flotte traversa le fleuve. On dit qu'on vit alors des Amours voltiger dans les feuillages qui ornoient les bateaux, et que ce furent le doux frémissement des feuilles, le parfum des roses, et leurs jeux folâtres dans les rubans et dans les fleurs sur le sein des belles, qui les firent découvrir. Arrivés sur la rive,

J. M. Moreau le Jeune del. L. Petit Sculp.

chaque berger pressant doucement sa bergère, l'enleva du bateau. Daphnis et Phyllis, marchant les premiers, les conduisirent sur le côteau, d'où Amyntas, pénétré de la joie la plus vive, vint au-devant de la mère de Phyllis, et la reçut à bras ouverts. Je te salue, lui disoit-il en lui serrant les deux mains; je te salue, ô épouse du meilleur de mes amis! que d'heureux jours sont réservés à notre vieillesse! Je te salue. Aristus, et Philétas à qui Amyntas avoit donné sa cabane, accoururent aussi au-devant de Phyllis : ils la bénirent et l'embrassèrent.

Cependant les bergers et les bergères, formant un cercle, se rangèrent comme une couronne de fleurs autour de l'autel construit pour l'Amour; ils chantèrent des épithalames. Daphnis et Phyllis se tenoient devant l'autel; jamais couple plus beau, plus tendre, n'avoit sacrifié à l'Amour. Des couronnes de roses blanches et rouges ceignoient leurs têtes; une chaîne de fleurs diaprées descendoit de leurs

épaules, et entouroit leurs reins. Daphnis tenoit dans sa main un tourtereau, Phyllis une tourterelle ; ils égorgèrent ces innocens animaux, qui battoient doucement de leurs ailes les mains dont ils recevoient la mort. Phyllis, touchée de compassion, trembloit ; ils posèrent ensuite les victimes sur la pierre destinée au sacrifice, et les couvrant de petites branches aromatiques, ils les arrosèrent d'huile et de miel. Chaque couple de jeunes filles et de jeunes garçons s'avança, posa une guirlande sur le sacrifice, qui fut bientôt embrasé ; et une nuée de doux parfums monta, avec les chants et les vœux, vers l'Olympe.

« O Amour » ! chantèrent les bergers et les bergères, accompagnés par des flûtes ; « dieu charmant de la tendresse, oh ! qu'il »est doux d'aimer et d'être aimé ! Tout »aime ! Les divinités des bois, celles des »fleuves, ressentent les effets de l'Amour. »Pendant les nuits silencieuses le rossignol »chante ton pouvoir ! Tout aime, ô Amour ! »dieu charmant de la tendresse !

»L'Amour ne germe-t-il pas déjà dans »l'enfant qui balbutie, lorsque, d'un air »riant, il joue avec des fleurs? Oui, il »germe, comme, aux premiers jours du »printemps, une jeune fleur germe dans »le bouton. O Amour! dieu charmant de »la tendresse!

»Celui qui n'aime pas, passe ses jours »dans un hiver aride; il est semblable »à une eau dormante qui ne murmure »pas, à un oiseau de nuit qui ne chante »point, à un arbre stérile qui ne fleurit »jamais. O Amour! dieu charmant de la »tendresse!

»Vous qui aimez et qui êtes aimés! les »fleurs n'exhalent-elles pas pour vous un »parfum plus doux? Les fontaines ne vous »charment-elles pas par leur murmure? »Tous les oiseaux ne vous font-ils pas, dans »leurs chants, entendre des airs amou»reux? O Amour! dieu charmant de la »tendresse!

»Que Pan protège vos troupeaux, et »Cérès et Bacchus vos fruits et vos pam-

»pres : que vos Pénates habitent avec plai-»sir vos cabanes ! et toi, Hymen, secoue »ton flambeau sur les époux, afin que leur »amour ne se refroidisse jamais. O Hymen! »dieu charmant de l'hyménée »!

Pendant ce temps, le père de Daphnis, Aristus et Philétas, retirés sur le penchant du côteau, avoient offert une victime à Pan, le dieu tutélaire de l'homme champêtre : ils lui avoient sacrifié un bélier, dont les cornes étoient entourées de lierre et de rejettons de sapins. La mère de Phyllis adressa des prières secrètes à la déesse des mystères des femmes, et fit quelques cérémonies particulières. Tous se rassemblèrent ensuite dans le berceau, où la mère de Phyllis avoit eu soin d'orner de fleurs une longue table, et de la couvrir de mets et de fruits savoureux. Ils commencèrent à entourer la table : Phyllis et Daphnis étoient au haut bout, ainsi que dans une guirlande bien faite, le lys et la rose se trouvent placés sur le front blanc d'une jeune fille qui se pare. Le petit enfant de

Philétas étoit assis à côté de Phyllis ; la joie et les graces sourioient sur ses joues ; sans cesse il levoit les yeux sur elle, et lui baisoit la main. Aristus et la mère de Phyllis, Amyntas et Philétas étoient assis ensuite : l'amitié et la satisfaction rajeunissoient leurs fronts. Les doux souris, les contes qu'on faisoit à ses voisins, les mots bas et enjoués qu'on disoit à l'oreille de sa bergère, tout annonçoit la liberté, la joie et le bonheur. Mais bientôt la vive jeunesse quitta le berceau pour commencer des jeux plus gais. Ils dansèrent d'abord tous en rond, en se tenant fortement par la main. Daphnis étoit le premier dans le rond, Phyllis la dernière ; et quand le rond se fermoit, ils se joignoient et s'embrassoient. Ensuite toute la bande formoit un cercle en dansant. Il fallut aussi que Daphnis et Phyllis dansassent quelquefois seuls au milieu du rond : alors les filles et les garçons dansoient autour d'eux ; ou bien les meilleurs danseurs et les meilleures danseuses figuroient les danses du

moissonneur ou du semeur, celles du vendangeur ou du marinier, qu'ils caractérisoient par leurs mouvemens : pendant ce temps, les autres chantoient les airs du moissonneur, du semeur, du vendangeur et du marinier. Les garçons, dans des mouvemens rapides, soulevoient, en tournant, les filles enjouées, et faisoient voler en l'air leurs légers vêtemens. Enfin, fatigués par la danse, ils retournèrent dans le berceau pour se rafraîchir à l'ombre, pour manger des fruits, folâtrer, et se raconter des aventures.

Une fois mon berger s'étoit bien trompé, dit une jeune bergère en passant la main sous le menton de son berger; il s'étoit bien trompé, dit-elle en adressant la parole à Phyllis : je lui avois promis de l'aller joindre au bocage à une certaine heure; mais le pauvre berger fut obligé de m'attendre bien long-temps. J'arrivai enfin tout essoufflée, sans fleurs, mes cheveux en désordre, et ma guirlande déchirée.... Oui, oui, l'interrompit le berger.... et la

gorge toute découverte.... Je voulus me précipiter dans ses bras, continua la bergère en rougissant; mais il recula. Berger, lui dis-je, je n'ai pas pu arriver plutôt; comme je me hâtois de venir te trouver, Damœt a couru après moi, et s'étant jetté sur mon sein, il m'a déchiré malicieusement ma guirlande; il m'a enlevé mes fleurs, et m'a défait mes rubans. Ainsi disois-je, et je voulus l'embrasser; mais lui, plein de colère, prit la fuite. Berger, ne me fuis pas! m'écriai-je; il m'apportera d'autres fleurs. A ces mots il couroit encore plus fort. Je le suivis des yeux, et je vis qu'il frappoit la terre de son pied, et.... Oui, l'interrompit encore le berger, j'étois furieux : la cruelle! disois-je, elle m'est infidelle, et c'est peut-être déjà depuis long-temps. Elle vient de me le dire, et elle veut encore m'embrasser! Je dis encore bien d'autres choses, et je courois çà et là comme un forcené. En courant ainsi, je me retrouvai insensiblement devant elle; je tremblois, je pleurois de rage et de

douleur. Je jettai la vue sur elle, et je vis un petit enfant qui jouoit sur ses genoux, qui rattachoit ses rubans, et paroit son sein de nouvelles fleurs. Vois-tu, méchant, me dit-elle en me regardant d'un air triste et tendre, vois-tu que le petit Damœt m'a apporté d'autres fleurs? Est-ce-là Damœt, m'écriai-je avec surprise, qui a défait tes rubans? et j'étois plein de confusion et de ravissement, en découvrant mon erreur... Oui, répondis-je, ainsi reprit la jeune fille, oui, c'est-là Damœt; pourquoi t'es-tu mis en colère, mon cher berger? Ah! certainement rien ne m'arrêtera plus à l'avenir, puisque cela te fâche si fort. Alors tu t'approchas de moi, tu me serras la main, et tout éploré, tu cachas ton visage dans mon sein. Plus je te disois: Lève-toi, mon berger, que je t'embrasse! plus tu pleurois, en disant: Je ne suis pas digne que tu m'embrasses. Ainsi conta la jeune fille; et se tournant vers son berger, elle lui donna un baiser.

Il est bien doux de se raccommoder

ainsi, dit Phyllis en embrassant Daphnis. Oui, reprit Daphnis ; jamais, ma chère enfant, jamais je n'éprouvai de plus doux transports, que lorsque nous nous raccommodâmes après la tromperie de Lamon.

Un jour ma bergère m'a attrapé, dit un autre berger, tenant sur ses genoux sa bergère qui rioit à son récit. J'étois couché au bord du fleuve, et je dormois. Tout à coup je fus éveillé par une voix. Berger! me dit la voix gracieuse, hélas! toutes les fois que tu te promènes sur le bord du fleuve, je te suis des yeux en soupirant; et lorsque tu t'éloignes de cette rive, rien n'égale ma douleur. Mais lorsque tu viens dormir sur ces bords, ah! quel est alors mon ravissement! J'accours au rivage, et je te donne un baiser ; je ne puis le céler plus longtemps, je t'aime : une nymphe jeune et belle t'adore : ne veux-tu pas l'aimer à ton tour? Je ne puis, disois-je, je ne puis t'aimer, ô nymphe! j'aime déjà une aimable bergère. Mais, continua la nymphe, si tu me voyois, si tu voyois les boucles de ma

verte chevelure flotter sur mes épaules plus blanches que la neige, et autour de mes reins déliés; si tu voyois mes joues vermeilles, ma bouche mignone, mes yeux bleus, tu changerois volontiers ta bergère pour une nymphe. Je ne puis t'aimer, ô nymphe! répartis-je; ne te courrouce pas; je ne puis t'aimer, quand tu serois belle comme une des Graces, ou comme Vénus même. J'aime ma chère Chloé, et je ne la quitterois pas pour tout l'univers. Je vais, ô nymphe! je vais abandonner ce rivage, et je n'y reviendrai plus que tu n'ayes oublié ton amour. Cruel! dit la nymphe, je te poursuivrai dans les campagnes; les faunes t'enlèveront tes brebis, et te porteront dans le fleuve. Hélas! disois-je, quand les faunes devroient m'arracher la vie, je ne saurois aimer que ma Chloé. Ils t'enlèveront ta Chloé, vouloit encore dire la nymphe; mais ses dernières paroles se changèrent en éclats de rire. C'étoit Chloé elle-même: elle s'avança, se tenant les deux côtés. Je n'ai pu garder

plus long-temps mon sérieux, dit-elle.... Tout cela est vrai, interrompit la jeune fille, je ne pus m'empêcher de rire ; car il alloit s'emporter contre la nymphe : et j'en étois d'autant plus ravie, que par-là je connoissois mieux la tendresse et la fidélité de mon berger. En parlant ainsi, elle le pressa contre son sein.

Au milieu de ces amusemens, le soir vint : la lune s'éleva paisiblement de l'horizon. Alors Daphnis et Phyllis rassemblèrent tous les bergers et toutes les bergères sous le berceau de genévriers. Le melon, dans son réseau de verdure, et les grappes de raisin, les invitoient à table : la pomme et la poire colorées comme des joues vermeilles ; la grenade avec sa couronne verte et sa poitrine entr'ouverte ; la douce figue et tous les fruits qu'offre l'automne bienfaisante, et tous ceux qui sont enfermés dans des cosses veloutées ou dans des écales dures, se présentoient à leurs yeux. Tous ces fruits étoient dans des corbeilles rangées en file, entremêlées

de fleurs, de plantes odoriférantes, et de grands vases remplis de vin et de cidre, couronnés de pampres et du lierre sacré.

Pendant qu'ils se plaçoient autour de la table, Damon, le jeune homme qui jouoit si bien de la lyre d'ivoire, et qui avoit sculpté l'Amour, aborda Daphnis : Ami, lui dit-il en lui présentant une large coupe, accepte cette coupe; je l'ai travaillée pour toi; qu'elle soit le gage de notre amitié! que, pleine de vin, elle fasse le tour de la table; et que celui qui en approchera ses lèvres chante une chanson! Ton amitié m'est précieuse, dit Daphnis en prenant la coupe, et la tournant avec joie dans sa main pour en admirer le travail. Bacchus y étoit représenté en relief, sur son char traîné par des tigres caressans : Silène, riant d'une façon grotesque, suivoit le char de Bacchus; et des faunes badins le soutenoient des deux côtés par-dessous les bras sur son âne. Une troupe pétulante de nymphes, de satyres et de faunes armés de thyrses, de tambourins, de castagnettes

et de sistres, ou portant des outres sur les épaules, suivoient confusément Silène. Au-dessus de ces figures, dans la guirlande de fleurs sculptée sur le bord supérieur de la coupe, de petits enfans folâtroient, et répandoient des fleurs sur la troupe : l'Amour voltigeoit au milieu, et lançoit des traits sur les nymphes, dont les unes lui sourioient malignement, et les autres affectoient de fuir; mais elles se retournoient d'un air agaçant, et regardoient si elles étoient assez près pour être remarquées par le dieu.

Cependant Daphnis remplit la coupe d'un nectar écumeux, et chanta ainsi : « O »vin! que je te bois avec délices dans les »bras de ma bergère! Quand son baiser »t'accompagne, je ne savoure que la joie : »car le baiser de celle que j'aime, ouvre »soudain mon cœur à la félicité. Au pied »de ce côteau, je veux construire un ber- »ceau sacré pour Bacchus et pour l'Amour; »je l'ornerai de pampre : je veux, à l'ombre »de ce berceau, sur le sein de ma belle,

»rendre graces à l'Amour de mes trans-»ports, et à Bacchus de ma joie ».

Après avoir chanté, il donna la coupe à Phyllis, qui la prit en souriant, et chanta ainsi.... « O rose! que tu exhales une odeur »agréable, quand mon berger te cueille, et »quand il te place sur mon sein, en me »donnant un doux baiser! alors je ne res-»pire que la joie; car le doux baiser de »mon berger ouvre soudain mon cœur à »la félicité. Oui, mon berger, construis un »berceau pour Bacchus et pour l'Amour; »et moi, je cultiverai pour le dieu d'amour »des roses auprès des pampres; et je veux »alors, dans tes bras, rendre graces à »l'Amour de mes transports ».

C'est ainsi que la coupe faisoit le tour de la table, et augmentoit la gaîté, les ris et les jeux. Tous chantoient des chansons plaisantes ou amoureuses. Un jeune homme malin chanta.... « Peu s'en est fallu »que je ne t'aie aimée, bergère cruelle et »maligne! mais tu peux être cruelle et ma-»ligne, et mépriser l'Amour; tu peux me

»fuir tant que tu voudras, car je t'ai vue »près du puits profond, lorsque tu puisois »de l'eau pour tes brebis; oui, je t'ai vue »tirer le seau, en te baissant toujours; je »te regardois, pauvre bergère! J'ai vu ton »sein, et je n'ai rien vu ».

Une petite et jeune bergère chanta à son tour, avec autant de délicatesse que la jeune alouette.... « Je ne veux point »aimer, dis-je sans cesse. Quand je vois »les oiseaux se becqueter sur les rameaux »naissans, je répète toujours : Je ne veux »pas aimer. Quand j'apperçois certain »berger, ce brun, ce beau berger; Non, »non, dis-je encore, je ne veux pas aimer. »Ah! dites-moi, mes compagnes, vous qui »avez déjà aimé; je n'ai rien à craindre, »rien du tout, n'est-il pas vrai? quoique »je soupire chaque fois que je répète : »Non, beau berger; non, je ne veux point »aimer ».

La coupe parvint enfin à Damon, qui l'avoit sculptée. Damon, s'écrièrent tous les bergers et toutes les bergères, il faut

que tu accompagnes ta chanson avec ta lyre; où est-elle? Je ne veux pas, je ne veux pas l'accompagner, je veux chanter sans ma lyre, disoit-il, lorsqu'une bergère rusée vint en riant mettre la lyre dans ses bras. Toutes les bergères et tous les bergers battirent des mains, et s'écrièrent: Il faut, il faut que tu joues de la lyre; il la prit, et se leva. Tout fut alors dans un grand silence, et chacun écouta avec attention. Il commença donc à chanter en s'accompagnant:

« Jeunes filles, jeunes garçons, aimez »et buvez; que vos cœurs tressaillent; que »la joie soit empreinte sur vos fronts et sur »vos joues embrasées! car croyez-en mes »paroles, aimable jeunesse! j'ai vu, j'ai »vu Bacchus, ce dieu toujours jeune, tou»jours gai: il étoit couché sous un feuil»lage de verdure, appuyé d'un air riant »sur une outre, et à demi couvert par les »ombres mouvantes des tiges de pampres. »L'Amour posoit un de ses bras sur les ge»noux de Bacchus: de l'autre main, il se

»ceignoit la tête de rejettons de vigne. Des »faunes ivres chanceloient autour du ber- »ceau, et dansoient avec les nymphes; ils »se courboient en dansant; ils soulevoient »en l'air les nymphes échevelées; ils im- »primoient des baisers enflammés sur leur »cœur palpitant. Amour! Amour! s'écria »Bacchus, ah! sans toi, le vin même est »insipide. Ah! qu'il est désœuvré, le cœur »que l'Amour ne fait pas palpiter! qu'il »est vide! Le nectar, le nectar même lui »est insipide. Ne laisse jamais, ô Amour! »ne laisse jamais un instant mon cœur »sans tendresse. Quand j'aime, oui, quand »j'aime, je sens que je suis Bacchus, que je »suis le dieu du vin et de la joie. O Bac- »chus! reprit Amour, ô Bacchus! que ne »dois-je pas à ta liqueur? Tu inspires du »courage à l'homme timide; tu rappelles à »la vie l'Amour près d'expirer; tu fais que »l'Amour sourit encore au vieillard re- »froidi: ainsi se ranime le soleil sur la fin »de sa carrière. Tu rends les plaisirs plus »piquans, tu assaisonnes les baisers: oui,

»quand je bois, quand je bois, je sens que »je suis Amour, le dieu de la tendresse »et du ravissement. Ainsi parlèrent les »dieux. Jeunes filles et jeunes garçons, »aimez et buvez! Que vos cœurs tressail»lent, que la joie soit empreinte sur vos »fronts et sur vos joues embrasées ». Ainsi chanta le jeune homme, et tout d'un trait il vida la coupe remplie d'un vin pétillant.

Les bergers et les bergères restèrent long-temps assis : ils sembloient écouter encore. Ils se réjouissoient, ils chantoient, ils buvoient, ils s'embrassoient, jusqu'à ce qu'enfin la lune parut à une grande hauteur. Alors ils quittèrent le berceau ; ils accompagnèrent Daphnis et Phyllis jusqu'à l'entrée de la chambre nuptiale, en sautant confusément, en jouant des instrumens, et en dansant comme les faunes et les bacchantes dansent sur les montagnes. O Hymen! chantèrent-ils, dieu de l'hyménée ; ô Hymen ! La dryade répéta d'une voix mélodieuse ces chants d'hy-

ménée dans le feuillage, et les rossignols chantèrent, sur les arbres voisins, des airs amoureux.

LE

PREMIER NAVIGATEUR.

CHANT PREMIER.

Il s'étoit passé bien des années d'affliction depuis la nuit fatale où l'onde furieuse avoit séparé de la terre ferme la cabane de Milon, bâtie sur un petit promontoire : la mer avoit englouti les fertiles pâturages qui unissoient au continent le lieu de son habitation. Cette demeure, située dans une île solitaire, étoit si éloignée de la rive opposée, que, dans le calme le plus profond et de l'air et de la mer, ses habitans n'entendoient pas les mugissemens des troupeaux paissans sur le rivage bleuâtre. Toute joie leur étoit refusée : ils étoient privés des douces liaisons du voisinage, et des tendres complaisances de l'amitié que les dieux leur avoient autrefois accordées. Déjà depuis long-temps, Sémire avoit enterré Milon, son époux chéri. Au milieu de cette triste solitude, elle passoit ses

jours avec Mélide sa fille, n'ayant, pour adoucir ses ennuis, que son petit troupeau et les oiseaux du ciel.

Mélide croissoit dans la fleur de sa beauté, sans avoir d'admirateurs. Au milieu des danses et des jeux folâtres, plus éclatante que le jeune pêcher, lorsque, pour la première fois, il étale ses fleurs naissantes, elle eût, entre les belles, toujours paru la plus belle.

La tendre Sémire, pour ne pas empoisonner la solitude de sa fille, en l'exposant à des regrets inutiles, ou en lui inspirant du goût pour des plaisirs qui leur étoient interdits, lui cachoit, avec un soin extrême, tous les charmes de la société dont jouissoient les heureux habitans du rivage opposé. Chaque jour elle alloit sur la tombe de Milon, consacrer une heure à la tristesse et aux pleurs. Hélas! tu n'es plus, ainsi s'exprimoit chaque jour sa douleur; tu n'es plus, ô toi, la consolation de ma vie, le soutien de notre misère! Sans appui, entièrement délaissées, enfermées par

les flots irrités, quel sera le sort qui nous attend ? La rigueur de nos maux n'est point adoucie par la compassion de l'amitié, et tout secours humain nous est refusé. Ah! que ne puis-je te voir mourir aussi, ô Mélide, ma chère fille! Hélas! tel est l'excès de mon malheur, que c'est-là le plus ardent de mes vœux. Que ne puis-je te voir mourir! car si je meurs, tu resteras seule ici dans la fleur de ta jeunesse: affreuse perspective ! tu resteras seule ici, enfermée par les flots mugissans, sans autre compagnie que ta misère et ton affliction. Jamais alors aucun son humain ne frappera ton oreille; jamais la voix d'un tendre époux, que tes charmes et ta vertu auroient rendu heureux, ne parviendra jusqu'à toi; jamais tu n'entendras le doux nom de mère prononcé par des enfans balbutians : les accens de la joie te seront inconnus; les ombres lugubres et les antres des rochers ne retentiront que des accens de ta douleur. De longs tourmens consumeront ta jeunesse ; tu mourras désolée :

les larmes de l'amour ne couleront pas à ta mort déplorable : privé de sépulture, ton cadavre sera dévoré par les ardeurs du soleil, ou deviendra la proie des oiseaux du ciel. Ah ! cachez-lui mes plaintes, antres des rochers ! Et vous, ombrages solitaires et sombres ! c'est à vous seuls que je puis confier mes plaintes : cachez-lui mon affliction, afin qu'une heureuse ignorance l'empêche de connoître toute l'étendue de son malheur. Telles étoient les plaintes de Sémire ; et c'est ainsi qu'elle cachoit à sa fille les tourmens dont sa tendresse maternelle étoit consumée.

Cependant Mélide, pleine d'innocence et de charmes, se jouoit avec les tendres agneaux qui n'avoient pas besoin de guide : car la mer bruyante entouroit leur petit pâturage. Elle s'amusoit à tailler des arbustes odoriférans, pour en former des berceaux : elle étoit la divinité tutélaire des plantes ; elle relevoit les fleurs abattues, et procuroit, par ses soins, une croissance heureuse à leur tige languissante : quel-

quefois elle préparoit à la source arrêtée un lit sur des cailloux, ou bien elle en rassembloit les eaux pour en former un petit étang. Autour de l'île, elle avoit planté une double rangée d'arbres fruitiers; et, belle comme Vénus dans l'île de Paphos, elle se promenoit seule sous leurs ombres naissantes. Elle avoit aussi décoré la grotte d'un rocher que baignoient les flots de la mer, car la solitude rend fertile en idées: les murailles de sa grotte étoient ornées de coquillages que les flots abandonnoient sur la rive, et qu'elle arrangeoit suivant la variété de leurs formes et de leurs couleurs. Une conque d'une prodigieuse grandeur, recevoit les gouttes transparentes d'une eau limpide qui tomboit de la voûte avec un bruit agréable; et des tiges de jasmin bordoient l'entrée de cette grotte.

Au milieu de ces innocentes occupations, Mélide passoit ses jours sans s'appercevoir qu'elle étoit seule; mais seize années de sa jeunesse s'étant ainsi écoulées, elle commença à sentir qu'elle étoit seule.

Assise à l'ombre des berceaux qu'elle avoit construits, rêveuse et languissante, elle se disoit : Quel a pu être le dessein des dieux, en nous plaçant dans cette solitude ? Plus malheureuses que toutes les autres créatures, pourquoi avons-nous existé, pourquoi existons-nous encore ? Ah ! je le sens à la tristesse qui me consume, il est quelque chose d'inséparable de mon être, quelque chose que je ne puis nommer, et dont je suis privée ! Non, je ne suis pas faite pour cette solitude ; sans doute nous avons éprouvé quelque révolution extraordinaire que ma mère me laisse ignorer. Sans cesse un affreux mystère obscurcit son front ; et quand je cherche à approfondir ce mystère, ses yeux s'inondent de larmes qu'elle ne peut retenir. Elle ne cesse de me dire : Attendons tout de la sagesse bienfaisante des dieux, et remettons notre sort dans leurs mains. Hélas ! j'attendrai, dans un respectueux silence, l'ordre de leurs décrets, sans vouloir en pénétrer la perspective mystérieuse.

Souvent ensevelie dans de profondes réflexions, elle promenoit ses regards sur l'immensité de la mer, et s'écrioit: O vous, plaines liquides dont mes yeux ne peuvent atteindre le terme! ah! dites-moi, ce petit point, cette île que vous environnez, car, qu'elle est petite en comparaison de votre immense étendue! est-elle la seule terre habitée? Ne baignez-vous pas d'autres rives trop éloignées pour pouvoir être apperçues? Hélas! ma mère ne veut pas en convenir, mais sa douleur secrète me le fait soupçonner. Certainement cette terre n'est pas la seule que vous environnez; car, que vois-je là-bas d'immobile, qui, semblable à un nuage affaissé, forme une longue chaîne à l'extrémité de vos bords? Peut-être mon imagination me trompe-t-elle; mais dans le calme profond, j'ai déjà cru entendre résonner des voix éloignées. Quelle autre chose pourroit-ce être qu'une terre? Elle me paroît, à la vérité, bien petite; mais, sans doute, le grand éloignement en est seul la cause. Eh! ne

le sais-je pas bien, que les vagues semblent diminuer en s'éloignant? et notre cabane, quand je la regarde de l'extrémité de l'île, ne me paroît-elle pas aussi beaucoup plus petite? Mais si c'est une terre, comme celle-ci, ornée de prairies et d'arbres fruitiers, sans doute elle est habitée par des êtres qui en jouissent. Peut-être aussi ces êtres sont-ils différens de ceux que je vois ici : peut-être n'y en a-t-il point qui me ressemblent : peut-être n'y en a-t-il point qui puissent m'être de meilleure compagnie que mes moutons. Mais si c'étoit.... hélas! que cette pensée me tourmente! si c'étoit une terre habitée par des créatures semblables à moi, qu'elles fussent aussi nombreuses que les oiseaux et les brebis de notre île, et qu'elles pussent se réjouir ensemble comme les oiseaux ou comme mes brebis! ô heureuses créatures!.... Laisse, ah! laisse-moi, pensée trop séduisante! Images fantastiques, où me conduisez-vous? Vous ne faites que me rendre plus malheureuse. O vagues! si vous allez

vous briser sur ce rivage, apprenez à ses heureux habitans, qu'une fille infortunée pleure sur les bords de cette île.... Mais laissez-moi, vains fantômes, vous ne servez qu'à me désespérer.

Souvent Mélide demandoit à Sémire : Mais dis-moi, ma mère, pourquoi ne restons-nous toujours que deux, tandis que toutes les autres créatures se multiplient? De jeunes plantes de la même espèce s'élèvent autour des autres plantes : chaque année voit accroître notre troupeau; avec quelle joie bondissent tes tendres agneaux! Ils se réjouissent du plaisir d'être! Et les oiseaux divers?... j'ai vu leur union, et j'en ai versé des pleurs! Assise là-bas sous le plus épais feuillage, j'ai tout remarqué plus d'une fois. Deux oiseaux, s'étant construit un nid commode, se caressoient sur les branches voisines. Comme ils avoient l'air de s'aimer! Bientôt après je vis, dans le nid, de petits œufs que l'un couvroit de son plumage avec le plus tendre soin, pendant que l'autre, perché sur les rameaux

d'alentour, chantoit pour divertir son amie. Tous les jours je les observois de dessous le feuillage. Peu de temps après, à la place des œufs, je vis de petits oiseaux sans plumes; je vis les grands plus animés, plus empressés que jamais, voltiger autour du nid, et apporter dans leurs becs à manger aux petits, qui recevoient leur pâture avec des cris de joie. Peu à peu ceux-ci se couvrirent de plumes, ils commencèrent à déployer leurs ailes encore foibles : puis ils sortirent de leur nid pour se percher sur les branches voisines; les grands voloient devant eux, comme s'ils eussent voulu leur inspirer le courage de les imiter. O ma mère, que ce spectacle étoit charmant! Souvent ces petits étendoient les ailes, sans doute pour prendre l'essor, et toujours la crainte les retenoit. Le plus hardi d'entre eux ayant enfin pris son vol, chanta, d'un air joyeux, le succès de son audace : il sembloit inviter ses compagnons timides à tenter la même entreprise : ceux-ci la tentèrent en effet, et bientôt ils se mirent

à voltiger de tous côtés, et remplirent les airs de chants de joie. Quelles étranges pensées ces choses ont fait naître en moi! Pourquoi ces plaisirs ne sont-ils interdits qu'à nous seules?

Sémire ne savoit que répondre à des questions si dangereuses pour son secret. J'ignore moi-même toutes ces choses, lui dit-elle. Pourquoi t'inquiéter par d'inutiles recherches? Pourquoi te forger des idées vagues, qui t'inspirent des desirs inutiles, et qui troublent la douceur de ton repos? Pourquoi veux-tu, par une coupable curiosité, prévoir les desseins des dieux, qui seuls savent ce qui doit nous arriver, et qui régleront tôt ou tard notre destin, suivant leur volonté toujours sage?

Hélas! repartit Mélide, j'en demande pardon aux dieux! mais je ne saurois m'empêcher de desirer que notre espèce pût se multiplier comme les autres : j'ignore, à la vérité, comment cela se peut faire; ce soin est sans doute réservé aux dieux. Mais les plantes proviennent de leur semence,

les animaux naissent de différentes manières : j'ai tout observé, je ne peux rien de plus. Oh ! si je trouvois ainsi quelque jour de petits humains, nés de quelques-unes de ces manières ! Dieux, que j'en aurois soin ! que je les aimerois ! Mais laissons-là ces illusions ; les dieux prendront soin de moi. Cependant, ô ma mère ! permets-moi de te faire encore une question ; ce sera la dernière. Je n'ai pas toujours été comme je suis à présent, je le sais bien ; ce n'est que peu à peu que je suis devenue grande, ainsi que tous les êtres qui m'environnent. Je me souviens du temps où je n'étois guère plus haute qu'un pied d'œillet ; il faut que j'aie été encore plus petite ; il faut qu'il y ait eu un temps où j'ai commencé à exister, de même que les plantes, les oiseaux et les autres créatures : dis-moi donc, car certainement tu as existé avant moi, dis-moi comment et en quels lieux tu m'as trouvée, et ce qui s'est passé à mon sujet. Si tu me dis cela, je parviendrai peut-être à découvrir quelques vestiges,

ou bien même.... hélas! je ne sais pas bien ce que c'est; tu pourrois me dire tout....

C'est ainsi que Mélide tourmentoit sa mère, en l'embarrassant par mille questions. Tu m'affliges, ma fille, lui dit Sémire; tu m'affliges avec tes étranges discours : je ne peux te dire comment tu es venue. Me trouvant toute seule, j'ai prié les dieux de me donner une compagne; et, dans une belle matinée, je t'ai trouvée toute petite sous un rosier devant la cabane. Mais, encore une fois, fille trop curieuse! tu me tourmentes avec tes discours inutiles. Cultive nos fleurs, joue avec tes agneaux, et n'irrite ni les dieux par ta curiosité, ni moi par des questions auxquelles je ne puis répondre. Depuis que tu te livres à ces étranges pensées, tu n'es plus ingénieuse à t'amuser, tu ne fais plus que t'inquiéter et m'affliger; cependant tu laisses ta grotte imparfaite, et tu négliges tes plantes.

C'est ainsi que Sémire, accablée de tristesse et d'inquiétude, vivoit dans la soli-

tude avec sa fille; mais les dieux prêtèrent enfin l'oreille à ses instances, et résolurent de convertir son chagrin en joie; l'Amour se chargea de ce prodige. Dans le conseil des dieux, qui d'entre eux est plus capable de rendre heureuse une jeune beauté?

Sur la terre ferme, vis-à-vis de l'île, habitoit un jeune homme d'une figure majestueuse : on l'auroit pris pour un dieu, quand il se promenoit sur les prés fleuris, ou à l'ombre des bocages. Souvent son père lui avoit raconté les calamités que son pays avoit autrefois essuyées. Tu vois là-bas cette tache dans la mer, lui disoit-il en lui montrant de la main l'île; il la voyoit de sa cabane qui n'étoit pas loin du rivage: autrefois un long terrein s'avançoit dans la mer comme un bras étendu. A l'extrémité de ce terrein, sur une éminence, habitoit un couple fidèle; Milon, c'étoit le nom de l'époux, et Sémire, c'étoit celui de l'épouse. D'excellens pâturages s'étendoient de notre rivage jusqu'à leur cabane, et de nombreux troupeaux paissoient sur l'une et

J. M. Moreau inv. Del.

J. B. Simonet Sculp. 1793.

l'autre rive. Une fille qui, bien qu'elle ne fît que de naître, étoit déjà un prodige de grace et de beauté, faisoit leur consolation et tout leur bonheur. Les femmes du pays s'empressoient de venir contempler sa beauté, lui apportoient de petits présens, et bénissoient son heureuse mère; mais il se fit tout à coup un bouleversement, dont le seul souvenir me glace d'effroi. Au milieu d'une nuit obscure, un bruit mille fois plus effrayant que celui du tonnerre, répandit la consternation dans toute la contrée. La terre trembla jusque dans ses fondemens; la mer irritée franchit ses limites, en poussant des mugissemens horribles : les accens de la terreur et de la désolation retentirent de toutes parts à travers l'obscurité du ciel. Jamais la nuit ne couvrit les airs d'un voile plus sombre; on ignoroit la cause de cet épouvantable événement. Tremblans et saisis de frayeur, tous se rendirent aux champs: l'aurore naissante éclaira les terribles ravages de la mer; l'onde furieuse avoit

submergé les pâturages qui sont entre la terre et cette île. Ce ne fut que lorsque le soleil eut dardé ses premiers rayons sur la mer calmée, que nous la découvrîmes; un de nous, à qui les dieux ont donné un œil plus perçant, crut, à la clarté du jour, voir la cabane de Milon, et des arbres tout à l'entour. Peut-être respire-t-il encore avec sa compagne; peut-être Mélide, ainsi s'appelloit leur aimable fille, condamnée à une triste solitude, est-elle la beauté la plus accomplie que jamais mortel ait vue.

Le récit de cette aventure fit sur l'esprit du jeune homme une impression profonde. Depuis ce moment il se rendoit souvent au bord de la mer, pour rêver au destin des habitans de cette île. Le bruit uniforme de la mer tranquille lui ayant un jour procuré un doux sommeil, l'Amour voltigea près de lui, le rafraîchit de ses ailes, afin que la chaleur du midi ne le réveillât pas, et lui envoya un songe. Il lui fit voir le rivage de l'île : de petits Amours y voltigeoient sous des ombrages sacrés : leurs

attitudes peignoient la tristesse, et ils se désoloient sur les rameaux chancelans des bosquets, ou sur le gazon fleuri. Une jeune beauté, parée de toutes les graces de l'Amour, et plongée dans une rêverie profonde, s'avançoit à pas lents du fond d'un bocage. Elle marchoit nonchalamment, et la tête penchée; une partie de sa blonde chevelure flottoit sur ses épaules; le reste étoit négligemment noué sur sa tête avec un rameau de myrte. Son beau visage étoit couvert d'une pâleur ravissante, semblable à celle de la rose qui se flétrit sur un sein naissant; le desir le plus vif erroit, prêt à s'éteindre, dans ses grands yeux bleus. Elle marchoit ainsi, sans ressentir la douce impression des zéphyrs qui se jouoient autour d'elle, et sans prendre garde aux plus belles fleurs qui se plioient amoureusement sous ses pieds, et qui, pour exciter son attention, exhaloient les plus agréables parfums. Elle n'appercevoit pas les fruits les plus savoureux : vainement l'arbre qui les portoit, l'invitoit à soulager

ses branches courbées par le poids de l'abondance. Elle s'arrêta sur le bord de la mer; elle jetta tristement ses regards sur l'azur lointain de l'autre rive : elle éleva ses bras d'albâtre, et paroissoit implorer du secours. Alors le jeune homme crut flotter sur la mer, et voler au secours de cette infortunée : il lui sembla que l'Amour le recevoit sur le rivage ombragé, et qu'il conduisoit cette belle dans ses bras tremblans. Il voyoit de petits Amours voltiger à leurs côtés, les entourer de guirlandes, et agitant doucement leurs ailes, les embaumer du parfum des fleurs. Le cœur du jeune homme palpitoit; ses joues brûlantes se coloroient d'incarnat : alors ses bras, qui s'étendoient pour serrer le bel objet, ne rencontrèrent qu'un air vague et sans résistance. Il se réveille enfin, et il reste encore long-temps dans une douce extase. Dieux! s'écrie-t-il les lèvres tremblantes, où suis-je? Quoi! elle s'est échappée de mes bras? Hélas! me voici couché sur le rivage.... et cette île est loin d'ici! Un

songe, hélas ! un songe m'a trompé ; je le sens, il m'a rendu malheureux pour jamais.

Depuis ce jour, il se rendoit encore plus fréquemment sur le rivage : plongé dans de profondes réflexions, il marchoit, ou il s'asseyoit sur le sable de la mer, et tournoit ses regards vers l'île au-delà des flots. La nuit sur-tout, à la clarté de la lune, lorsque toute la contrée étoit dans un profond silence, et qu'il n'entendoit que le frémissement de la mer, il se plaçoit à l'extrémité du rivage ; là, il écoutoit s'il ne viendroit pas de l'île quelques sons jusqu'à lui. Souvent il croyoit entendre des accens plaintifs, et quelquefois une voix agréable ; car l'imagination ardente des amans les trompe facilement. Souvent il appelloit à haute voix, et il lui sembloit qu'on lui répondoit dans un grand éloignement ; ou, lorsqu'une étoile paroissoit à l'horizon derrière l'île, il croyoit voir une lumière, ou la clarté d'un foyer. Peut-être, disoit-il, peut-être est-elle assise là-

bas toute seule auprès de la flamme nocturne de son foyer, rêvant à son triste destin, et gémissant en vain, pendant le silence de la nuit, sur la perte des jours de sa jeunesse. O vents! que n'ai-je vos ailes! Hâtez-vous, ô vents! volez vers ce rivage, et dites-lui qu'un malheureux languit sur ces bords.

Mais quoi! se disoit-il souvent, qu'est devenue ma raison? Malheureux que je suis, quel est l'objet de mon amour? Un songe, un vain fantôme!... Je dormois ici, et mon imagination a tracé à mes yeux une image, à la vérité, beaucoup plus belle que tout ce que j'ai jamais vu. Je me suis réveillé; mais, dieux! cette image n'a point disparu comme un songe; profondément gravée dans mon imagination, elle règne sur toute mon ame. Cependant ce songe, ce fantôme, qui n'a peut-être nulle part dans le monde sa réalité, je l'aime; il me poursuit en tous lieux; il nourrit dans mon cœur un feu continuel et des tourmens, hélas! trop réels; il m'entraîne

puissamment sur le rivage. Ah! rougis et reprends ta raison; redeviens ce que tu as été; sois tranquille et content; sois assidu et industrieux dans ton travail. Va, ris de ta folie; quitte ce rivage, et rends grâces aux dieux de n'être pas encore devenu la risée de tout le canton.

Mais c'étoit en vain qu'il cherchoit à dompter cette étrange passion; vainement il prenoit la résolution de fuir le rivage. Au milieu de ses occupations les plus agréables, cette image s'offroit sans cesse à lui: sans cesse il lui sembloit qu'une divinité invisible l'entraînoit sur le rivage. O dieux! s'écrioit-il alors, cet amour me tourmentera-t-il à jamais en vain? Une illusion remplira-t-elle les jours de ma jeunesse de souffrances qu'aucun espoir ne doit finir? Mais ce songe n'est point de ceux que le hasard fait naître: jamais mon imagination ne s'est élevée à cette idée de beauté qui surpasse si fort tout ce qui s'est offert jusqu'à présent à mes yeux. Ah! sans doute un dieu m'a inspiré ce songe. Mais pour-

quoi? quel peut être son dessein? Je ne puis le découvrir. Si la beauté que j'ai vue vit en effet dans cette île, pourquoi me l'a-t-il fait voir? pourquoi veut-il que je me consume d'amour pour elle? pourquoi m'abandonne-t-il sans espoir, sans assistance, sans me montrer les moyens de parvenir à ce rivage? Puisqu'il est impossible d'atteindre à la nage cette île trop éloignée, quel parti dois-je prendre, et que puis-je tenter? Les dieux ont donné, il est vrai, à l'homme des pensées audacieuses et un esprit fertile en inventions : ils lui laissent librement exercer ses éminentes facultés; mais, dieux! quel esprit humain peut m'enseigner à marcher sur les flots de la mer, ou à nager sans péril sur l'onde, comme le cygne?

Assis sur le rivage, l'esprit enflammé, il se mettoit souvent à rêver et à méditer profondément sur les moyens de traverser la mer; car les hommes n'avoient pas encore inventé l'art de se confier aux flots. Qu'avoient-ils à faire sur les côtes loin-

M. Moreau le Jne del. L' Petit. Sculp.

taines? puisque chaque contrée où il croissoit de l'herbe pour leurs troupeaux, où il se trouvoit des arbres portant des fruits salubres, et où il couloit un clair ruisseau, fournissoit abondamment à leurs besoins. Long-temps il médita, long-temps il rejetta les moyens qu'il avoit trouvés. Un jour qu'il promenoit tristement ses regards sur la mer, il vit de loin quelque chose que les vagues poussoient vers le rivage; la joie et l'espérance se peignirent dans ses yeux perçans; l'objet approchoit toujours; enfin, il vit flotter sur l'onde le tronc énorme d'un arbre renversé par l'orage, et creusé par les ans. Un lapin timide, sans doute poursuivi sur la côte par quelque chasseur, s'étoit sauvé à l'aide de ce tronc : il étoit tapi dans le creux de l'arbre; une branche touffue se recourboit sur lui, et le couvroit de son ombre. Un vent doux acheva de pousser le tronc sur le rivage, à côté du jeune homme. Alors il pressentit son bonheur; et dans son ravissement, il sauta de joie. Plongé dans une

nouvelle rêverie, il cherchoit à débrouiller l'image obscure que cette vue avoit tracée dans son imagination, et qui, comme une ombre de la nuit, tantôt s'évanouissoit et tantôt reparoissoit. Il traîna ensuite le tronc à sec sur le sable, résolu de commencer dès le lendemain à l'aube du jour, un ouvrage dont il n'avoit encore qu'une idée bien imparfaite. Le doute et l'espérance l'agitoient tour à tour; le sommeil ne ferma point ses paupières. A la pointe du jour, muni d'un petit nombre d'instrumens grossiers, car dans ce temps l'heureuse simplicité avoit besoin de peu, il vola au rivage. Mais, disoit-il, j'ai vu souvent des feuilles repliées, que les vents emportoient de dessus le rivage, nager doucement sur l'onde. J'ai vu encore, en dernier lieu, sur l'étang, près de notre cabane, des papillons qui voltigeoient tout à l'entour, et se posoient çà et là sur les feuilles, sans mouiller leurs pieds délicats. Faisons un essai; déjà la nature a fait la moitié de l'ouvrage : je vais creuser ce tronc de

manière que je puisse y être commodément assis : il dit, et commença gaîment son travail. O toi! s'écria-t-il, qui que tu sois, déité bienfaisante! toi qui as gravé dans mon cœur ce songe ineffaçable, entends mes prières, fais que mon entreprise réussisse.

Souvent il se reposoit et jettoit la vue du côté de l'île, en disant : O toi, la plus belle d'entre les mortelles! de quels obstacles, de quels dangers l'amour ne triomphe-t-il pas? Oh! quelle douce espérance me fait tressaillir de joie! Comment pourras-tu me refuser ta tendresse, lorsque je serai arrivé sur tes bords, à moi dont la passion affronte les gouffres de la mer? Jamais l'amour a-t-il tenté un projet plus hardi?

Cependant il perdoit souvent courage, et abandonnoit son travail. Insensé que je suis! se disoit-il, quelle est la folie de mon entreprise! Si quelqu'un venoit à passer, et qu'il me dît : Mon ami, que fais-tu là? que penseroit-il de cette réponse? Je creuse

ce bois pour m'y loger et voguer ainsi sur la vaste mer. Quel est le père dénaturé, seroit-il en droit de me répliquer, qui abandonne si imprudemment son fils à sa frénésie? En parlant ainsi, il regardoit, plein de dépit, son ouvrage commencé. Mais, quoi! reprenoit-il aussi-tôt, et quand je ne réussirois pas, je n'aurois perdu que quelques heures de loisir. Puis-je moins risquer pour mon amour? Certainement cette île est habitée; ce que mon père m'en a dit, me rend la chose vraisemblable; et mon songe, qu'un dieu seul peut m'avoir inspiré, me la rend certaine: et si cette île est habitée, dieux! que ses habitans doivent être malheureux! Si le père, si la mère de la belle étoient morts; s'ils meurent un jour, et qu'elle reste seule, abandonnée de tout, condamnée à passer sa jeunesse florissante dans une affreuse solitude, consumée par le chagrin et par le désespoir! Non, ce n'est plus l'amour, c'est la seule compassion qui doit m'exciter aux plus hardies entreprises! C'est ainsi qu'il

perdoit et qu'il reprenoit souvent courage.

Quelques jours s'étant écoulés, le tronc se trouva creusé; et il avoit déjà, quoique imparfaitement, la forme d'un bateau. Il le traîna alors avec peine dans un endroit où la mer, renfermée entre deux rivages, n'éprouvoit que peu d'agitation. Là il mit sa barque à flot; et s'étant placé au milieu, il se laissa aller au gré des vents. Cependant il observoit soigneusement les défauts de son ouvrage : les flots l'ayant ramené sur le sable, il recommença son travail; il réforma sa barque et l'essaya souvent. Voilà, disoit-il, la moitié de l'ouvrage achevée : mais comment parviendrai-je à diriger ma course en pleine mer? Comment arriver jusqu'à cette île, sans m'exposer à être le jouet des flots? Il se présentoit à son imagination mille idées, qu'il rejettoit aussi-tôt. Mais, poursuivoit-il, le cygne ne dirige-t-il pas sa course en fendant l'onde avec ses larges pieds? et tous les oiseaux qui nagent dans les eaux, ne font-ils pas de même? Un animal m'a

enseigné à nager sur le tronc d'un arbre; j'apprendrai des animaux les moyens de perfectionner encore cette nouvelle invention. Si je me faisois des pieds de bois, larges comme ceux du cygne quand il les plonge dans l'onde, et si je les arrangeois aux deux côtés du tronc creusé pour fendre l'onde? Transporté de cette idée il se hâte d'aller couper du bois propre à remplir son projet, et bientôt il lui donne la forme de rames : il monte ensuite dans le bateau, et les essaie long-temps sans succès. Cependant il observoit tous les jours la direction des pieds des oiseaux aquatiques, et tous les jours il découvroit de nouveaux moyens de gouverner son bateau. Long-temps il se borna à voguer dans le petit golfe : mais l'expérience l'ayant rendu plus hardi, il osa se risquer sur la pleine mer; et ayant ramené heureusement sa barque, il sauta de joie sur le rivage. Le voilà donc réalisé, s'écria-t-il, ce prodige qui m'a tant tourmenté! Demain, aux premiers rayons du soleil, je serai sur mer;

et si les vents me sont favorables, je veux dans cette petite barque, entreprendre hardiment le voyage de l'île. C'est être criminel que de ne pas tenter de porter aux malheureux du secours, à travers les périls, quelque grands qu'ils puissent être. Ayant dit ces mots, il attacha son bateau dans le petit golfe, et s'en retourna à sa cabane; car la nuit étoit venue.

CHANT SECOND.

L'Amour, qui, sans être apperçu, étoit toujours resté près du jeune homme pour l'exciter au travail, s'élance à travers la nuit humide et la clarté de la lune, et porte son vol rapide vers une île habitée par Éole. Il entendit de loin le mugissement des vents renfermés dans la caverne profonde d'un rocher : bruit semblable à celui de la tempête, lorsqu'elle agite l'Océan. Cependant il descend sur le roc, qui, du fond de la mer, élevoit sa superbe cime. Là le dieu des vents étoit assis sur un quartier de rocher, à l'entrée de la caverne. Les vents, d'un vol bruyant, semblables à des abeilles qui bourdonnent autour de leur ruche, sortoient et rentroient sans cesse. Il ordonnoit aux uns de soulever la mer, aux autres de mugir dans les montagnes, ou de rassembler un

orage sur les coupables ; et il chargeoit des vents plus doux de souffler dans les campagnes autour des cabanes paisibles, pour rafraîchir l'homme champêtre dans ses travaux.

Mais son empire n'avoit plus de charmes pour lui : assis sur le roc humide, le coude appuyé sur son genou, sa tempe étoit cachée dans sa main, sur laquelle flottoient les boucles de ses cheveux. Dévoré de chagrin, il contemploit tristement les vagues qui rouloient leur masse énorme, à la clarté de la lune ; car il étoit tourmenté d'une passion violente pour une néréide. L'Amour voltigeant un jour au-dessus de son rocher, et le voyant oisif, couché devant sa caverne, l'avoit blessé d'une de ses flèches les plus aiguës. Le fils de Cythérée l'entendant gémir, s'arrêta sur un rocher voisin pour écouter ses plaintes. O toi, disoit-il d'un ton languissant ; toi la plus aimable de toutes les nymphes du cortège de Thétis, la plus belle de toutes celles qui nagent dans la mer! mes tour-

mens n'exciteront-ils jamais, sinon ta tendresse, du moins ta pitié? Hélas! depuis combien de temps l'amour ne me fait-il pas souffrir? En vain des vents officieux portent à tes oreilles mes soupirs et mes plaintes. Tu n'es pas touchée de l'ardeur qui me consume; tu vois avec indifférence mes regards passionnés, lorsque tu nages légèrement sur les eaux qui réfléchissent ton sein d'albâtre. Si quelquefois tu t'élances au-dessus des ondes, j'éprouve, à la vue de tes attraits, un doux frémissement; mais quand, te plongeant tout à coup au fond des eaux, tu échappes à mon œil avide, hélas! une froide terreur s'empare de mes sens. Que j'aime à te voir sur l'onde éclatante, folâtrer avec d'autres nymphes, lorsque la vivacité de vos jeux fait blanchir la mer tranquille! Mais une jalouse rage s'empare de mon cœur, quand, dans des combats folâtres, vous poursuivez avec des rameaux de jonc les dieux marins couronnés de roseaux, et que celui que tu poursuis se tourne tout à coup, et te serre

entre ses bras nerveux. Tes membres humides échappent, à la vérité, à ses efforts: tu te caches sous l'onde, et tu reparois soudain, loin de lui, avec un rire moqueur. Mais quand il te poursuit sous les flots; quand mon œil vous perd de vue l'un et l'autre, ou qu'un de ces dieux, sortant tout à coup de la mer, te surprend et te soulève en éclatant de rire; ah! j'entre alors en fureur, je frappe la terre de mon pied.... car tu souris; et loin d'être indignée de son audace, tu oublies les tourmens qui me consument. C'est alors que mon bras nerveux saisit un quartier de rocher pour exterminer le téméraire. J'appelle les vents les plus impétueux, je leur ordonne d'exciter une tempête furieuse et de troubler un spectacle qui m'est odieux. Mais la crainte de te courroucer me fait tomber le rocher de la main : je fais rentrer les vents impétueux dans leurs cavernes, et je me livre à une impuissante rage. Sans cesse mes regards langoureux te cherchent; et lorsque le frémissement des

vagues me réveille pendant la nuit, je crois que tu nages le long du rivage; je t'appelle en vain, et je maudis l'obscurité qui te dérobe à ma vue. Oh! que n'es-tu une fille de la terre! Des flots perfides m'empêchent de te suivre en tout lieu, et de te faire entendre mes soupirs et mes plaintes. Viens, ah! viens sur mon rivage! tu y trouveras des grottes agréables; mes zéphyrs les plus doux te rafraîchiront de leur souffle; de toutes les parties du monde ils assembleront pour toi les parfums les plus exquis, et leur haleine féconde fera naître autour de mon île les ombrages les plus délicieux. Viens, sois la souveraine des vents; viens avec cet air enchanteur que tu avois, lorsque je te surpris pour la première fois sur mon rivage, où tu étois assise sur l'herbe fleurie, tandis que tes membres de lys brilloient au soleil, et que des gouttes transparentes couloient de ton corps sur le gazon, comme la rosée du matin coule des roses fraîches. Viens, ne te dérobe pas à mes embrassemens! Ne retourne plus dans les

flots : ne me fuis plus comme le jour où, m'échappant au moment où j'allois t'atteindre et te presser dans mes bras, tu te précipitas dans les ondes, en me laissant en proie à toutes les agitations de l'amour.

Ainsi se plaignoit le roi des vents, quand l'Amour s'approcha de lui. J'ai entendu tes gémissemens, puissant monarque des vents, lui dit l'Amour. Je suis le fils de la déesse à la belle ceinture, il est en mon pouvoir de terminer tes peines : je te jure par le sublime Olympe, que si tu daignes m'accorder une demande, le plus sûr et le plus perçant de mes traits blessera l'insensible fille de Nérée. Elle-même viendra sur tes bords, en rougissant avec une aimable pudeur, et récompensera tes souffrances par une tendresse pleine d'ardeur. Eole lui répondit avec une agréable surprise : O fils de la puissante Vénus, que veux-tu de moi? Je ne puis te récompenser que foiblement du bonheur que tu viens de me promettre par un serment auguste. Apprends donc ce que j'attends de toi,

reprit Amour. Dès à présent renferme tous tes vents jusqu'à l'heure où le soleil se replonge dans la mer, et donne-moi mille zéphyrs, qui, pendant tout ce temps, seront soumis à mes ordres. Soudain, d'une voix redoutable, Eole rappelle les vents vagabonds : les vents obéissent, volent et arrivent de toute part. Le dieu les enferme, et mille zéphyrs viennent voltiger autour du fils de Vénus.

Bientôt, lui dit Amour, tu recevras le prix de tes services, et tu verras tes vœux accomplis. Maintenant je vole où mes affaires m'appellent. Il dit, et prit son vol avec son cortège de zéphyrs, vers le rivage où, à travers le crépuscule du matin, il apperçut l'entreprenant jeune homme, qui, transporté de joie à la vue de la belle aurore, avoit l'ame remplie d'un doux pressentiment: La mer calme et tranquille frémissoit doucement à l'aspect du soleil: alors il vit plus distinctement que jamais l'île située vis-à-vis de lui. Le rivage retentissoit du chant des oiseaux, et deux

ramiers prirent leur vol au-dessus de sa tête vers l'île. Les vents les plus doux souffloient seuls sur la rive ombragée. Tel fut le calme qui régna sur la terre et sur l'onde, lorsque Vénus sortit de l'écume des flots ; le ciel serein, la mer verdâtre, les bords émaillés contemplèrent son éblouissante beauté ; les vents étonnés retinrent leur souffle ; les amoureux zéphyrs caressèrent la déesse par mille baisers. Cependant le jeune homme, dont l'Amour avoit ranimé le courage et la passion, monta dans sa barque. O souverain des mers ! ô Neptune ! s'écria-t-il, dieux et déesses qui habitez l'empire des ondes, soyez favorables à mon entreprise. Ce n'est point l'audace, ce n'est point une coupable présomption qui me fait tenter un projet si hardi ; non, c'est le sentiment le plus pur, c'est l'amour qu'un dieu a mis au fond de mon cœur ; c'est le desir vertueux de porter, à travers les dangers, du secours à des infortunés. Laissez-moi atteindre le rivage de cette île. Et toi, divinité qui m'as inspiré

cet amour, ne m'abandonne pas. C'est toi qui as fait naître dans mon ame cette pensée hardie.

Il parloit encore, quand tout à coup l'Amour fit croître du fond de la barque une perche élevée et ornée de guirlandes de fleurs qui flottoient dans les airs, et le bateau s'avançoit vers l'île ; car ce dieu avoit ordonné aux zéphyrs de souffler dans les guirlandes, et de l'éloigner du rivage. D'autres furent chargés de séparer les vagues devant la barque, et d'applanir le chemin fluide : d'autres eurent soin de rafraîchir le jeune homme, qui, saisi d'une sainte surprise, s'apperçut qu'un dieu l'assistoit. Alors, l'ame remplie d'un grand courage, il s'éloigne de la rive, tandis que l'Amour vole invisiblement devant lui. Du fond des abîmes et des rives lointaines, accouroient les fils de Neptune, les tritons et les néréides, couronnés de jonc : ils formoient autour de la barque un grand cercle, étonnés de l'audace du mortel qui, le premier, osoit se confier à la vaste mer

sur un frêle vaisseau. « Sois heureux, chantèrent-ils ; que tout favorise ton voyage, ô courageux jeune homme ! l'Amour te récompensera, l'Amour, qui t'a rendu assez hardi pour t'exposer sur les flots de la mer dans le tronc creusé d'un arbre. Qu'il fait beau te voir voguer sur les ondes éclatantes, semblable au cygne majestueux qui fend les eaux avec ses pieds ! Amour vole, il est vrai, devant toi : celui-là est heureux qu'Amour prend sous sa protection. Recevez-le sans accident, ombres de l'île ; c'est-là qu'il trouvera la récompense, la douce récompense de son industrie et de son courage. Nous lisons dans l'avenir ; nous voyons ton art perfectionné. Des nations couvrent l'Océan de leurs flottes, et voguent chez des peuples lointains. Des hommes différens par les mœurs, séparés par des mers immenses, s'accueillent avec surprise sur de paisibles côtes. Ils vont chercher, et ils rapportent les trésors de l'étranger, son superflu, ses sciences et ses arts. Alors on verra le nautonnier nager

sans crainte sur l'abîme immense, et se tracer un chemin à travers les mers ignorées. Il affrontera hardiment la tempête furieuse, lorsque le ciel et la terre se soulevant, son navire deviendra le jouet des flots. Telle est l'audace et l'industrie de la race de Prométhée : le feu des dieux brûle dans le cœur des hommes, et les périls menaçans enflamment leur indomptable courage ».

Ainsi chantèrent les néréides et les dieux marins, en formant des danses tumultueuses autour de la barque, tandis qu'à l'harmonie de leurs chants, les tritons joignoient les accords de leurs trompes. Cependant le jeune homme voguoit heureusement, et parvint sans accidens au rivage de l'île, qui le reçut sous ses frais et voluptueux ombrages. Plein de joie, il sauta hors de sa barque, qu'il traîna sur le sable pour la mettre à l'abri ; ensuite il rendit graces aux dieux d'avoir été si favorables à son entreprise audacieuse. Rempli d'une douce espérance, il tra-

verse les ombres de l'île; à chaque pas il remarque avec ravissement des traces de mains laborieuses : il voit des figuiers, des pommiers et des poiriers plantés en allées fertiles; la vigne s'étendant d'un arbre à l'autre, étoit si chargée de raisins, que les branches se courboient sous le poids des grappes. Des jasmins et des myrtes formoient çà et là des bosquets délicieux; et mille petits ruisseaux, dont les bords étoient émaillés de différentes fleurs, couloient avec un agréable murmure sous les ceintres que formoient les arbrisseaux.

Pendant qu'il étoit occupé de ce nouveau spectacle, Mélide étoit assise dans la cabane auprès de sa mère; la tête penchée sur son sein, elle resta long-temps dans un profond silence : enfin Sémire lui parla ainsi : Quoi, ma fille! je te verrai toujours rêver? qui peut t'attrister, ma chère Mélide?

Mélide, les yeux inondés de pleurs, répondit ainsi : Hélas! je rêve, sans pouvoir en dire la cause. J'ignore pourquoi mon

cœur palpite; je ne sais ce qui oppresse si fort ma poitrine; je sens seulement que je suis malheureuse, et plus malheureuse que toutes les autres créatures.

Eh quoi! ma chère Mélide, reprit douloureusement sa mère, tu te trouves malheureuse? Ce sont des idées chimériques qui te rendent telle. Que te manque-t-il? Toutes tes plantes croissent comme tu le desires; tout ce que tu entreprends te réussit; tes berceaux se revêtent des plus aimables ombrages pour te recevoir; les arbres que tu plantes sont les plus beaux de l'île; tout ici s'empresse à te caresser et à te réjouir; pourquoi ton troupeau n'est-il pas comme autrefois ta plus chère occupation?

Oui, dit Mélide en pleurant, hélas! oui, autrefois la joie me suivoit en tous lieux; maintenant il n'en est plus pour moi. L'ombrage aujourd'hui ne fait que nourrir mon chagrin; la vue de chaque plante m'inspiroit autrefois du plaisir; je le respirois avec le parfum de chaque fleur; mais,

hélas ! à présent, il n'est plus de plaisir pour moi dans toute l'île, et je suis la plus malheureuse des créatures vivantes. Si je vois les oiseaux se rassembler, se réjouir, et chanter sur la cime des arbres ; si je vois mes moutons réunis bondir dans la prairie, ou se reposer tranquillement à l'ombre, et se réjouir d'être ensemble, alors je ne puis m'empêcher de desirer....

Sémire interrompit son discours par ces mots : Mais quoi ! toujours les mêmes plaintes ? Fille ingrate envers les dieux ! peux-tu t'abuser au point de desirer des choses que tu ne saurois nommer, des choses qui ne sont pas dans la nature ? Eh quoi ! si j'allois murmurer aussi de ce que cette mer n'est pas une terre, ou de ce que je ne sais pas voler comme les oiseaux, ou de ce que les arbres ne peuvent pas s'entretenir avec moi.... Cependant ces plaintes seroient moins bizarres que les tiennes.

Mélide reprit : Non, je ne trouve pas mes desirs si déraisonnables. Pourquoi faut-il que nous soyons seules privées d'un bien

dont tous les animaux jouissent? Ne leur ressemblons-nous pas en tout? Ils mangent, ils dorment, ils entendent, ils sentent comme nous, ils se réjouissent, ils s'affligent, sur-tout quand on les sépare de leurs semblables : pourquoi, ayant tant de choses communes avec eux, ne leur ressemblerions-nous pas en cela?

Pourquoi? répondit la mère d'un ton fâché; c'est aux dieux qu'il faut demander pourquoi ils ne t'ont pas donné d'autre société que celle de tes douces brebis et des vifs oiseaux : si telle est leur volonté, cesse de t'en plaindre.

Mais, reprit Mélide d'une voix timide, le mouton ne se réjouit pas de la société du chevreuil, ni la colombe de celle du canard; chaque créature ne cherche que celle de son espèce. Et nous, ne sommes-nous pas aussi une espèce particulière? Celui de mes moutons qui me chérit le plus, se divertit bien moins avec moi qu'avec son semblable.

Eh bien! poursuivit Sémire, ne suis-je

pas une société de ton espèce? Je t'aime bien plus que les brebis ne peuvent aimer les brebis; je t'aime plus que les oiseaux ne peuvent aimer les oiseaux.

Oui, repartit tendrement Mélide, hélas! oui, ma mère; mais toi-même, je vois que tu t'attristes; peut-être t'affligerois-tu moins, si nous étions en plus grand nombre; nos divertissemens seroient plus variés. Quel plaisir n'aurois-je pas, si nous étions en plus grand nombre! si, réunissant nos efforts, nous tâchions de te réjouir! Ah! s'il y avoit seulement ici une créature comme moi, un être qui prît part à tous mes petits plaisirs, qui fût toujours à mes côtés, qui.... hélas! il me semble.... mon cœur t'aime par-dessus tout; mais il me semble que ce cœur est susceptible d'encore plus d'amour, et cela pour un objet que je ne saurois ni trouver ni définir.

Sémire dit en soupirant: Que tes funestes desirs jettent de trouble dans mon ame! Les dieux refusent de les accomplir,

parce que tu demandes avec trop d'importunité. De chaque arbre, de chaque pierre, ils pourroient faire des créatures comme toi; mais....

Mélide interrompit avec vivacité sa mère: Quoi! les dieux pourroient faire un tel prodige? O dieux! auprès de chaque arbre, sur chaque pierre, je vous ferai des sacrifices : je vous offrirai ce que chaque saison produit de plus beau; je vous implorerai sans cesse.... oui, je vais.... Tout à coup Sémire releva la tête : Dieux! s'écria-t-elle, que vois-je? A ces mots, elle resta immobile comme une statue. Le jeune homme s'étoit arrêté à la porte de la cabane, tout aussi troublé : Dieu! c'est elle, s'écria-t-il; c'est là même que j'ai vue en songe!

Sémire, saisie de frayeur, se lève de son siége: Si tu es un des habitans de l'Olympe, dit-elle, et que tu viennes nous visiter dans notre demeure, ah! regarde-nous favorablement, et.... Mais quoi! je te vois arrêté sur le seuil de la porte, tout aussi troublé

que nous. Qui que tu puisses être, sois le bien-venu. Alors le jeune homme entra dans la cabane, et leur parla ainsi : Ah ! recevez-moi favorablement dans votre demeure : je ne suis pas un habitant de l'Olympe ; je suis arrivé dans votre île par un moyen extraordinaire, et j'implore votre bienveillance.

Mélide, pendant leur entretien, étoit restée sans mouvement, occupée à considérer la belle stature du jeune homme. Enfin elle parla ainsi : Oui, les dieux ont enfin exaucé mes vœux. Ils ont produit cette charmante figure pour me tenir compagnie. Approche-toi de mes côtés, viens, que je touche tes mains et tes joues colorées comme la rose ! Dis-moi, de quelle manière les dieux t'ont-ils créé ? Ah ! sans cesse je vais leur rendre graces de ce bienfait. Dis-moi, qu'étois-tu il y a un moment ? un arbre ? une pierre ? Et en parlant ainsi, elle pressoit la main tremblante du jeune homme contre son sein palpitant. Le jeune homme reprit en soupirant : O ma bien-

aimée ! s'il m'est permis de te nommer ainsi.... Moi, interrompit Mélide, ah ! dis-le-moi sans cesse ; je l'entendrai avec ravissement : me voilà enfin heureuse. Tous mes vœux sont accomplis en toi. Sens, ah ! sens comme le cœur me bat de joie ! Ma main tremble dans la tienne : jamais je n'éprouvai tant de joie ; jamais je ne sentis ce que je sens.

Dieux, que je suis heureux ! s'écria le jeune homme. Depuis long-temps je t'aime par-dessus tout. Ah ! que mon voyage périlleux est fortuné ! que je suis bien récompensé de mon entreprise téméraire ! En parlant ainsi, il pressa la main de la jeune fille sur ses lèvres.

Que fais-tu ?.... Qu'est-ce que j'éprouve ? s'écrie Mélide. J'expire de volupté. Tout ce que tu entreprends fait passer dans mon ame un ravissement que je n'ai jamais senti. Mais toi, voudras-tu toujours être avec moi, m'assister dans toutes mes occupations, et partager tous mes plaisirs ?

Comment, repartit le jeune homme,

J. M. Moreau. Le j.ne on 5 Ph. Tuere. Sculp.

pourrois-je faire autrement, puisque je ne saurois être heureux qu'en te possédant?

O ma mère! s'écria ensuite Mélide, que les dieux sont bons d'avoir exaucé mes vœux téméraires, et d'avoir produit cette aimable créature pour me tenir compagnie! Vois, ma mère; elle est aussi grande que moi; elle n'est pas petite, comme lorsque tu me trouvas sous les rosiers.

Sémire dit alors: Remettons-nous de notre trouble, asseyez-vous tous deux auprès de moi; et toi, jeune homme, nous te bénissons. Tu ne saurois être venu en ce lieu dans de mauvais desseins. Racontenous d'où tu viens, et comment tu es venu dans notre habitation solitaire. Il faut que tu aies éprouvé des choses bien extraordinaires.

Ils s'assirent alors; Mélide et le jeune homme se tenoient par la main: il commença à raconter ses aventures, et comment un dieu lui avoit montré en songe la belle Mélide; comment il l'avoit aimée; comment il s'étoit désolé sans espérance,

se voyant séparé d'elle par la vaste mer; comment il avoit enfin construit son bateau, et s'étoit exposé sur les flots, dans le tronc creusé d'un arbre, qu'il conduisoit avec des pieds de bois; et comment, par l'assistance des dieux, il avoit abordé sur le rivage.

Elles écoutèrent avec surprise ces aventures merveilleuses; et Sémire reprit: Ce sont les dieux qui t'ont inspiré le dessein et le courage d'entreprendre, à travers les flots, ce voyage périlleux. Ah! nous te bénissons, et nous offrirons aux dieux des sacrifices d'actions de graces: ils t'ont conduit dans cette île pour notre bonheur, et n'ont pas voulu me laisser succomber au chagrin qui me consumoit.

Mélide poursuivit ainsi: Il se trouve donc un autre rivage et d'autres habitans par-delà cette mer? C'est ce que j'ai toujours bien conjecturé, quoique ma mère me l'ait toujours caché. Et toi, ah! ne t'en retourne jamais sur ce rivage dans ton tronc creusé: reste avec moi; ne sois qu'à moi seule. Il

me semble que je ne pourrois souffrir que tu aimasses d'autres compagnes comme tu m'aimes. Mais, dis-moi, tu ne me parois pas fait comme moi; un duvet léger, que je n'ai pas, garnit ton menton. C'est, répondit le jeune homme, parce que je suis un garçon, et que tu es une fille. Un garçon! reprit Mélide; que tu m'étonnes! Cependant je ne pourrois pas t'aimer davantage, quand tu serois entièrement fait comme moi. Oh! que de choses ma mère m'a cachées!

Sémire sourit à ces mots, et ordonna à sa fille de préparer les plus beaux fruits pour le souper. Aussi-tôt Mélide, amenant le jeune homme avec elle, alla cueillir les plus beaux fruits. Insensiblement, au milieu de leurs embrassemens et de leurs tendres entretiens, ils oublièrent les fruits qu'ils cherchoient, et portèrent leurs pas dans le lieu du rivage où étoit le bateau. Regarde, disoit le jeune homme, regarde, ma bien-aimée! Voilà le tronc qui m'a fait traverser les flots de la mer, et qui m'a son-

duit dans tes bras. Elle y courut soudain, remplie d'une vive admiration. O invention merveilleuse! s'écria-t-elle, ô témérité! Se confier aux vastes mers, dans un vaisseau qui ne peut être que le jouet des vagues, comme la feuille volante d'une fleur est le jouet des vents les plus doux dans les airs! Et c'est ton amour pour moi qui t'a inspiré tant de courage! O mon bien-aimé! comment puis-je te remercier de ton amour? Mais dis-moi, qu'est-ce que je vois là d'attaché aux deux côtés de la barque? sans doute ce sont les deux pieds de bois, à l'aide desquels, semblable au cygne, tu as dirigé ton voyage. Je te salue, tronc creusé; je te salue, arbre des rives lointaines : tu es plus beau à mes yeux, ainsi étendu, dépouillé de tes ornemens, que tout autre orné de la plus belle parure du printemps. Béni soit le lieu que tu as ombragé. Bénis soient les ossemens de ceux qui t'ont planté. Que le printemps prodigue toutes ses beautés dans le lieu où ils reposent! Mais toi, mon bien-aimé.... Ainsi

dit-elle au jeune homme; et pendant qu'elle lui parloit, et qu'elle le tenoit étroitement embrassé, une larme de tendresse s'échappa de son œil : Ah! je t'en conjure, ne m'abandonne pas, ne remonte jamais dans ce tronc creusé, pour quitter ce rivage. Ah! si jamais tu le quittois, puissent alors les vagues irritées, sensibles aux plaintes que m'arracheroit ton infidélité, te rejetter ici dans mes bras! O ma bien-aimée! reprit le jeune homme en essuyant par mille baisers les larmes qui couloient sur ses joues, que tes craintes sont injustes! Puisse la première vague m'engloutir dans les abîmes, si jamais je quittois ces bords dans ce détestable dessein! Et comment pourrois-je m'y résoudre, puisque tu es tout mon bonheur et toute ma joie? Je veux construire sur ce rivage fortuné deux autels; l'un sera consacré à la belle Vénus et à son puissant fils; car c'est lui qui a fait naître dans mon cœur cet amour invincible et cette hardie résolution; l'autre au dieu des mers, qui m'a protégé sur les flots. Ensuite ils prirent

le chemin de la cabane, et ils posèrent les fruits sur la table, dans des corbeilles simples. Au milieu de la joie de leurs entretiens, la nuit vint, et l'amour les conduisit dans un berceau de jasmin et de roses, à côté duquel une source faisoit entendre son gazouillement. De petits amours folâtroient sur les rameaux du berceau, et de doux zéphyrs, secouant leurs ailes parfumées, se jouoient autour des amans.

Leurs descendans perfectionnèrent l'art de naviguer sur la mer: ils bâtirent sur ses bords une ville florissante, et ils la nommèrent Cythère. La mer Laconienne réfléchissoit au loin la hauteur de ses tours et la splendeur de ses bâtimens. Le plus beau de ces édifices étoit un temple entouré d'un double rang de colonnes, et consacré au dieu d'amour. Le bonheur et l'abondance régnoient dans les murs de cette ville; et les vaisseaux de l'Océan, richement chargés, venoient de toute part se rendre dans son port commode.

LA NUIT.

NUIT silencieuse, avec quel charme tu viens me surprendre au pied de cette roche revêtue de mousse ! J'ai vu encore Phébus, au moment où il se perdoit derrière les degrés de ces montagnes. Il jetta un dernier sourire à travers le brouillard léger, qui, semblable à une gaze d'or, étoit étendu sur les vignobles, les bocages et les prairies. Toute la nature, enflammée par la douce réverbération du pourpre qui brilloit sur les bandes des nuages, célébroit son départ. Les oiseaux lui faisoient entendre leur dernière chanson, et cherchoient avec leurs compagnes la sûreté dans leurs nids. Le berger, accompagné de son ombre qui s'alongeoit, jouoit, en s'en retournant à sa cabane, son air du soir sur son chalumeau, lorsque, retiré à l'écart, je m'endormis doucement.

Seroit-ce toi, Philomèle, qui, par tes tendres accens, m'aurois éveillé? seroit-

ce un faune aux aguets ? ou est-ce une nymphe timide qui traverse les bosquets touffus ?

Oh que tout ce qui m'environne est beau! Que cette contrée sommeille paisiblement! Quelle douce ivresse se répand dans mon cœur palpitant!

D'un air timide, mes yeux parcourent la sombre forêt, et se reposent sur des espaces éclairés, qu'en perçant la voûte épaisse des feuilles tremblantes, la lune forme ici sur ce tronc couvert de mousse, là sur ce gazon agité, ailleurs sur les rameaux tremblotans étendus dans l'obscurité. Souvent, frappés par les formes bizarres des tiges tortueuses, ou des branches qui frémissent dans l'obscurité, ou des noires ombres de la nuit, mes regards reculent d'effroi; souvent aussi, ils se promènent sur les flots qui bondissent comme des lumières sur le noir ruisseau, dont les ondes se précipitent à mes côtés. Car Phébé, assise sur son char, tantôt traîné par des biches légères, tantôt par des dragons au

corps grêle et circulaire, plane sur le sommet resplendissant des arbres.

Quel parfum suave vous exhalez, tendres fleurs, et toi, aimable violette, qui ne t'ouvres que pendant le silence de la nuit pour répandre tes odeurs balsamiques! Ah! quel doux parfum vous exhalez dans cette obscurité! Invisibles, et sans la parure relevée des couleurs éclatantes, vous êtes trahies par la volupté que je respire. Vous bercez dans votre sein délectable des zéphyrs assoupis, qui s'étoient fatigués à se jouer autour de vous pendant la journée, et qui trouvent, à leur réveil, un amas de rosée, conservé dans les coupes pures de vos feuilles.

Mais quel son aigu, quel chant enroué se fait entendre du sein de cette prairie marécageuse? Ce sont de petites raines de buisson, assises sur des feuilles, chantant leur air assoupissant, accompagné par les voix plus grosses des grenouilles qui habitent l'étang voisin, dans lequel elles se balancent sur des tiges flottantes, se

reposent dans les roseaux, et levant leurs têtes verdâtres du fond du marais, chantent les attraits de la lune, aussi ravies dans leurs chants rauques, que le rossignol dans ses accens mélodieux. Ainsi un misérable rimailleur chante d'un air joyeux les vertus de son Mécène. Dans sa fureur poétique, autant que peut la supporter sa pauvre tête, lorsqu'il voit en esprit la table de son patron couverte de mets et de bouteilles, il ne se croit point inférieur dans ses vers insipides, à Haller et à Klopstock dans leurs chants immortels.

Là-bas derrière cette prairie, s'élève doucement un côteau revêtu de buissons, où, dans les intervalles des chênes élancés, on voit les rayons de la lune se confondre et sautiller avec les ombres de la nuit. Là fuit un ruisseau gazouillant. J'entends, j'entends le bruit de ses eaux; il se précipite sur des pierres couvertes de mousse; il s'échappe en écumant à travers le vallon, et ses flots bondissans semblent vouloir baiser les fleurs qui bordent ses rives.

C'est-là qu'un jour, au clair de la lune, je trouvai sur les bords émaillés la plus belle des mortelles. Mollement étendue sur les fleurs, elle étoit vêtue d'une robe aussi légère que la nue la plus transparente dont la lune aime à se voiler comme d'une gaze déliée. Son bras délicat soutenoit un luth posé sur ses genoux, tandis que sa main rapide tiroit des cordes sonores les sons les plus mélodieux; accords plus enchanteurs, plus touchans que les doux accens de Philomèle.

Elle chanta. Toute la contrée célébra ses concerts; le rossignol se tut pour les entendre; l'Amour, appuyé sur son arc, écouta avec ravissement derrière un bosquet. « Je suis le dieu de la tendresse, le »dieu des transports les plus doux; mais, »par le Styx! depuis que je suis Amour, »j'ai goûté peu de félicités qui égalent ce »ravissement, cette volupté ». Ainsi dit en lui-même l'Amour.

Phébé commande à ses dragons de ralentir le bruit de leurs ailes. D'un air attentif

elle se penche sur le côté de son char d'argent ; elle pousse un profond soupir, la chaste déesse.

La belle cessa de chanter. Déjà dans les grottes d'alentour, Echo avoit répété trois fois les derniers sons de sa voix ; la nature célébroit encore ses chants ; le rossignol muet restoit encore perché sur les branches touffues : alors je m'approchai de la jeune fille. Beauté divine ! déesse !... Ainsi lui dis-je en balbutiant, en lui pressant la main, et en soupirant. Interdite, la jeune fille baissa les yeux ; elle rougit, elle sourit. Sans force je tombai à ses côtés ; mes paroles entrecoupées, mes lèvres tremblantes, lui peignirent alors mon trouble et mes inexprimables transports.

Ma main gauche jouoit avec ses mains mignones, posées sur ses genoux légèrement vêtus, tandis que mon bras droit étoit entrelacé autour de son cou d'albâtre, ombragé par les ondes de sa chevelure, et que ma main descendoit sur son sein palpitant. La belle alors soupira ; je le sentis :

pleine de langueur, elle baissa les yeux ; et, par un foible effort, elle détourna ma main de son sein soulevé. Intimidé, j'abandonnai le sein de la belle, et je renonçai mal-à-propos à une victoire certaine.

Ah! jeune beauté! jeune beauté! qu'est-ce que j'éprouve? Je crains bien que tout volage que je suis, tu n'aies fait de moi un éternel esclave.

Mais, dieux! qu'apperçois-je là-bas sur cette plaine obscurcie? Je vois des flammes bondir avec des flammes; je les vois fuir et se poursuivre : les voilà qui dansent en cercle; les voilà qui s'élancent avec la rapidité des éclairs par-dessus les forêts et les côteaux.

Vous êtes des dieux : le pieux villageois tremble à votre aspect, et l'audacieux philosophe vous nomme, d'une bouche impie, des vapeurs enflammées. Oui, vous êtes des divinités bienfaisantes, qui daignez apparoître la nuit pour conduire l'amant égaré auprès de son amante, qui l'attend avec impatience; ou vous éclairez leurs pas

lorsqu'ils vont chercher les bocages discrets : mais vous égarez les jaloux et les envieux qui voudroient les trahir ; vous les conduisez dans des marais fangeux.

Mais, qu'êtes-vous devenues, divinités fugitives ? Echappées à mes yeux, je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuse : je n'y apperçois plus qu'un petit vermisseau, qui, semblable à une petite lampe, brille suspendu à la tige d'une plante : il jette une foible lumière, comme la lampe expirante du cabinet d'un grave savant qui s'est endormi au milieu des *in-folio*, tandis que sa chère moitié, pleine de dépit, occupe seule la couche nuptiale. Muse, dis-moi, tu le sais, pourquoi des insectes portent-ils une lumière sur la partie inférieure de leur corps ? D'où vient ce prodige ? Jupiter aima un jour, comme il lui arrivoit assez souvent, une belle mortelle. Junon, toujours tourmentée par sa vieille jalousie, le poursuivit sans cesse. Elle ignoroit, la bonne déesse, les mœurs plus douces des dames de nos jours, qui

sourient sans colère, et qui savent prendre une vengeance plus modérée, lorsqu'elles voient que leurs maris les négligent, pour appaiser l'ardeur de leurs feux auprès d'une suivante plus jeune et plus fringante. Enflammée de colère, ses yeux vigilans éclairèrent toutes ses démarches: elle le trouva un jour à la clarté de la lune, à l'abri d'un bocage solitaire, métamorphosé en scarabée, qui folâtroit sur le sein naissant et dans les plis de la robe d'une jeune et belle fille; dans sa bouillante fureur, elle considéra long-temps du haut d'un nuage cette scène merveilleuse. « Les »insectes n'aiment d'ordinaire que les in»sectes. Quel prodige de voir un vermis»seau ailé brûler pour une jeune fille »! Ainsi dit-elle avec une raillerie amère, lorsque Jupiter reprit sa première forme, et serra dans ses bras la belle effrayée. « Malheureuse! s'écria Junon en fureur, »tu seras ce qu'il étoit tout-à-l'heure ». Et soudain la jeune fille, en punition de l'outrage fait au lit conjugal, fut méta-

morphosée en vermisseau rampant. Au sortir des embrassemens de Jupiter consterné, elle monta la tige foulée d'un lys: et pour laisser à jamais un monument de son ignominie, Junon transplanta dans son corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du soir, et qui fut communiqué à toute l'espèce de ces vermisseaux.

Dans le firmament parsemé d'étoiles, flottent maintenant de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits Amours folâtrent sur leurs surfaces éclatantes, et font distiller une rosée rafraîchissante sur le cep de la vigne, et sur les fleurs qui demain doivent orner le sein des jeunes beautés; car souvent ces petits dieux malins prennent leurs ébats sur les gorges des belles, ou sur les fruits de la vigne.

Mais quoi! ils pâlissent, les nuages! Pourquoi te caches-tu, ô Diane! sous l'épaisseur de ce voile? Chaste déesse, ta pudeur seroit-elle alarmée à la vue des jeux pétulans de ces dieux sur les nuages? ou un

satyre malin a-t-il fait retentir les airs du nom d'Endymion ?

Répands ta clarté sur ma route, douce divinité. Je veux sortir de ce bocage; je veux visiter cette colline, où de jeunes pampres ombragent le ruisseau qui serpente dans le vallon. Sur la crête de cette colline, dont la vue s'étend au loin, est situé un berceau, où s'entrelace la vigne rampante, pour former une voûte élevée, garnie de grappes. Là souvent, appuyé contre la verte muraille, le verre couronné de roses, je chante les airs joyeux de Hagedorn et de Gleim, ces airs que leur avoient dictés les plaisirs et les amours.

Le voilà qui s'élève, le berceau ceintré! Une douce horreur se mêle à l'obscurité qui repose sous sa voûte; car Bacchus a pris ce berceau sous sa protection.

Souvent, au milieu du silence de la nuit, on y entend avec surprise les accens des chansons à boire, et les sons argentins des coupes pleines. Le passant égaré l'entend, et y portant un regard curieux, il

ne voit rien : alors il recule d'effroi, et saisi d'étonnement et de respect, il reprend sa route.

Ah! je te salue, sombre berceau. Oh que ces tiges, chargées de raisins, forment un ceintre agréable ! Quel charme de voir sautiller ces feuilles à la clarté de la lune!

Mais quel doux frémissement parcourt ton feuillage, et bondit de grappe en grappe ? Ce sont des zéphyrs, et.... croyez-en ma muse sincère, ce sont des ames de buveurs et d'amans futurs, qui, portées sur les ailes embaumées des zéphyrs complaisans, voltigent avec les amours, s'assemblent sur la surface de la grappe, folâtrent, jouent, et se poursuivent dans le labyrinthe de la grappe balsamique. Fatiguées de leurs jeux, elles se rassemblent dans le creux de la feuille de pampre, ou se baignent dans les gouttes de la rosée conservées dans les fleurs ; elles sommeillent sur les œillets, et se mettent à rire, lorsqu'à leur réveil elles voient qu'une jeune beauté les a cueillies et les a placées sur son sein.

O vous, mes amis, ensevelis maintenant dans un lâche sommeil, ah! que n'êtes-vous ici! Pour moi, si de loin j'avois vu briller à travers le feuillage la lumière qui vous éclaire; si de loin j'avois entendu vos chansons, comme j'aurois volé dans vos bras! et, enivré de joie, comme j'aurois mêlé ma voix aux refreins de vos airs!

Mais qu'est-ce que j'éprouve? qu'est-ce que j'entends? La Gaîté, les Jeux et les Ris montent la colline: seroit-ce Bacchus, accompagné de son joyeux cortége?

Mais non. Ah! quel transport de joie! C'est vous que je vois, ô mes amis! vous montez la colline! Çà, couronnons-nous de bourgeons de vigne; asseyons-nous en rond dans ce berceau.... Qui de nous entonnera une chanson bachique? Je veux qu'elle retentisse à travers le bocage voisin; je veux que les antres d'alentour la redisent aux antres lointains.

Le faune qui dort dans sa grotte l'entend et se réveille: étonné, il prête une oreille attentive; il se lève en sautant,

répète notre chanson, et entame son outre de vin.

Phébus, lorsqu'il s'avance dans son char d'or de derrière cette montagne, nous trouve encore assemblés. Hélas! s'écrie-t-il alors, depuis que je suis Phébus, je n'ai jamais été si gai que ces mortels. Il dit, et amassant de tristes nuages, il fait pleuvoir pendant toute une journée.

TABLEAU DU DÉLUGE.

Déja les tours de marbre étoient ensevelies sous les flots, déjà des vagues noires rouloient leurs masses énormes sur les têtes des montagnes. Le front sourcilleux d'un rocher s'élevoit seul encore du fond des eaux. Un tumulte affreux régnoit autour de ses flancs battus par les flots; les malheureux qui, dans leur désespoir, cherchoient à gravir sa cime, poussoient des cris lamentables, pendant que la mort, portée sur les ondes, poursuivoit la plante de leurs pieds. Là une portion de la montagne se détache, et avec tout son fardeau d'hommes gémissans, se précipite dans les flots mutinés : ici des courans impétueux, formés par les pluies orageuses, emportent le fils, qui cherche vainement à sauver son père mourant, ou à traîner plus haut sa mère désolée, entourée de ses autres

enfans. Il ne restoit plus que le sommet supérieur qui s'élevoit encore du fond des abîmes. C'étoit sur ce sommet que Semin, jeune homme généreux, avoit sauvé Sémire sa bien-aimée, deux tendres amans qui venoient de se jurer un amour éternel. Ils étoient seuls, les flots avoient englouti tout le reste; ils étoient seuls au milieu de l'orage et des vents furieux. Les torrens de pluie se précipitoient sur eux, le tonnerre grondoit au-dessus de leurs têtes, une mer en furie mugissoit sous leurs pieds. D'affreuses ténèbres régnoient autour d'eux, à moins qu'ils ne vissent briller les éclairs au milieu de cette scène d'horreur. Chaque nuage portoit la terreur sur son front obscur, et chaque flot, chargé de cadavres, se rouloit à travers la tempête, et cherchoit de nouvelles destructions. Sémire pressa son amant contre son cœur palpitant; des larmes, mêlées avec les gouttes de la pluie, ruisseloient le long de ses joues pâles; elle dit avec des paroles entrecoupées : Il n'est plus de salut pour nous, ô mon bien-aimé!

mon cher Semin! Environnés de tous côtés par la mort affreuse!.... O destruction! ô désolation! Toujours elle s'avance de plus près, la mort! Laquelle de ces vagues, ah! laquelle sera celle qui nous ensevelira? Soutiens-moi, ah mon bien-aimé! soutiens-moi dans tes bras tremblans. Bientôt, bientôt entraînés dans la destruction universelle, tu ne seras plus, je ne serai plus!... Voici.... ô Dieu!... vois-tu ce flot? qu'il est terrible! Le vois-tu à la lueur des éclairs? comme il s'avance! Voici, ô Dieu! ô Juge!.... Elle dit, et se pencha sur le sein de Semin.

Les bras défaillans de Semin serrèrent la jeune fille évanouie; ses lèvres tremblantes se turent : il ne voyoit plus la destruction d'alentour, il ne voit que son amante évanouie, penchée sur son sein; et à cette vue, il ressent plus que les angoisses de la mort. Il baisa ses joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie; et la pressant plus fortement contre son sein, il dit : Sémire, ma chère Sémire, réveille-toi. Ah!

reviens encore une fois sur cette scène d'horreur. Que tes yeux se tournent encore une fois sur moi; que tes lèvres décolorées, me disent encore une fois que tu m'aimes, que tu m'aimeras jusqu'à la mort; encore une fois avant que nous soyons emportés par les ondes.

Il dit, et Sémire se réveilla : elle tourna sur lui un regard dans lequel étoient exprimées la tendresse la plus vive et l'affliction la plus profonde. Jettant ensuite la vue sur la destruction, elle s'écria : O Dieu, ô Juge! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde pour nous! Oh, comme les eaux se précipitent! comme le tonnerre gronde autour de nous! Quelles terreurs manifestent la vengeance implacable de l'Eternel! O Dieu! nos années s'écouloient dans l'innocence. Toi, des jeunes hommes le plus vertueux.... Malheur, ah! malheur à moi! Ils ne sont plus, ceux qui combloient ma vie de mille douceurs! Et toi qui m'as donné la vie.... aspect cruel.... les flots t'ont emporté de mes côtés : tu as

encore une fois levé la tête et les mains ; tu voulois me bénir, mais tu fus englouti... Hélas ! ils ont tous péri, et cependant.... ô Semin ! Semin ! le monde, solitaire, détruit, seroit pour moi un jardin de délices à tes côtés. Dieu ! les années de notre jeunesse s'écouloient dans l'innocence.... Hélas ! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde à espérer !.... Mais, que dit mon cœur déchiré ? O Dieu ! pardonne : nous mourons. Qu'est-ce que l'innocence de l'homme devant toi ?

Le jeune homme soutenoit son amante qui chanceloit aux assauts des autans, et il lui dit : Oui, ma bien-aimée, tout être vivant a été détruit sur la terre ; on n'entend plus gémir aucun mourant du milieu de cette destruction. O ma Sémire ! ma chère Sémire ! l'instant qui va venir sera notre dernier instant. Oui, elles sont toutes évanouies, les espérances de cette vie ! toutes les perspectives charmantes que nous voyions dans les heures délicieuses de notre amour, elles sont toutes éva-

nouies! Nous mourons, la mort s'élance vers nous; déjà elle touche nos pieds tremblans : mais n'attendons pas, comme le réprouvé, le destin général. Nous mourons. Et.... Ah, ma bien-aimée! que seroit notre vie la plus longue, la plus délicieuse? une goutte de rosée suspendue à un rocher, et que le soleil du matin fait couler dans la mer. Relève ton courage. Une éternité de bonheur nous attend au-delà de cette vie. Ne tremblons pas maintenant que nous y passons. Embrasse-moi, et attendons avec résignation notre destin. Bientôt, ô ma Sémire! bientôt nos ames s'élanceront au-dessus de ces abîmes d'horreur : pénétrées du sentiment d'une félicité inexprimable, elles prendront l'essor. Grand Dieu ! c'est avec cette confiance que mon ame espère. Oui, ma chère Sémire, élevons nos mains vers Dieu. Est-ce à des mortels à juger de ses voies? Celui dont le souffle nous a animés, envoie la mort aux justes et aux injustes. Mais heureux celui qui a marché dans le sentier de

la vertu! Ce n'est plus pour la vie que nous t'implorons, ô Dieu juste! Enlève-nous dans ton jugement; mais ranime la grande espérance de cette félicité inexprimable que la mort ne sauroit plus troubler. Grondez, tonnerre; soulevez-vous, abîmes; venez sur nous, ô vagues! Loué soit à jamais le Dieu juste! Que ce soit là notre dernière pensée.

La joie et le courage reparurent sur le visage embelli de Sémire; puis, élevant ses mains au milieu de l'orage, elle dit: Oui, je suis remplie désormais de toutes ces grandes espérances. Loue le Seigneur, ô ma bouche! versez des larmes de joie, mes yeux, jusqu'à ce que la mort vienne vous fermer. Un ciel plein de béatitude nous attend. Vous nous y avez précédés, ô vous tous qui nous étiez si chers! Nous vous suivons, et bientôt nous vous reverrons. Ils entourent maintenant le trône du Très-Haut, les justes: Dieu, après son jugement, les a rassemblés devant sa face. Grondez, tonnerres; mugissez, abîmes:

vous êtes les cantiques de sa justice. Ensevelissez-nous, ô flots!.... Voilà.... Ah, mon bien-aimé! embrasse-moi; voilà qu'elle vient, la mort; elle s'avance sur cette vague noire. Embrasse-moi, Semin! ne m'abandonne pas. Ah! déjà l'onde me soulève.

Je t'embrasse, Sémire, dit le jeune homme, je t'embrasse. O mort, je te salue; nous voici. Loué soit l'Être éternellement juste!

Ils parloient ainsi; et, se tenant embrassés, ils furent entraînés par les flots.

A LA CASCADE.

Est-ce ici le lieu dont le paisible ombrage m'inspiroit de si doux transports ? Est-ce là le rocher couvert d'épaisses broussailles à travers lesquelles se précipitoit cette source pure et profonde ?

Au lieu de l'onde limpide qui tomboit en bouillonnant sur la pierre blanche d'écume, je ne vois plus qu'une colonne de glace suspendue à la cime élevée du rocher.

Qu'ils sont tristes ces rameaux dépouillés, qui naguère formoient une voûte verdoyante, où se jouoient les zéphyrs sur les fleurs et dans le feuillage doucement agité !

D'une clarté fugitive et légère frappant tour à tour le flot, l'écume, la mousse, l'arbrisseau, si le soleil pénétroit cet ombrage touffu, c'étoit comme l'éclair perce

la nuit sombre. Hélas! il n'est plus, le beau feuillage; sa dépouille froide et solitaire, la voilà.

Consolez-vous, belles naïades, bientôt le printemps sera de retour, bientôt il vous rendra ces berceaux de verdure. Cette urne fermée trop long-temps ne tardera plus à répandre ici la fraîcheur de son onde.

Alors daignez encore me recevoir sous votre ombre hospitalière où nul soin n'osoit me poursuivre, riante cascade, jeunes arbrisseaux, et toi, lit délicieux dont la mousse fine et tendre plairoit à la volupté même.

Du sein des vallons, du sommet des collines, de l'obscurité des forêts, de l'émail brillant des prés, de la plus modeste fleur du printemps, je sens passer alors dans mon ame un ravissement inexprimable.

Et pourrois-je envier le sort des rois, lorsqu'à mes côtés l'onde fraîche du ruisseau caresse ici le large flacon rempli jusqu'au bord d'un vin généreux!

Lorsque cette douce solitude m'inspire

quelque heureuse chanson, quelque chanson dont l'innocente joie puisse remplir encore le cœur de nos derniers neveux*!

---

* Cette pièce et la suivante sont dans l'original en stances, en vers blancs.

CHANSON

D'UN SUISSE, A SA MAITRESSE

SOUS LES ARMES *.

Que vois-je? Est-ce toi, belle Ericie? Quel éclat éblouit mon œil incertain! De quels feux brillans il étincelle, ce luisant bouclier!

Comme avec grace ce panache pourpre et blanc s'élève sur ta tête, et fait frémir les airs! Qu'ils sont beaux ces cheveux d'ébène qui, s'échappant du casque, voltigent avec la plume au gré des zéphyrs!

---

* Lorsque l'empereur Albert vint faire le siége de la ville de Zurich, il y restoit peu de guerriers : mais les femmes, revêtues de cuirasses, s'étant mêlées à leurs foibles bataillons, présentèrent bientôt tout l'appareil d'une résistance redoutable. L'empereur, qui comptoit surprendre la ville, étonné d'y voir une garnison si nombreuse, crut devoir renoncer à ses projets, et se retira.

Quoi! le dur acier ose presser cette taille si souple, ce sein d'albâtre et de rose! hélas! je ne le vois plus palpiter sous l'envieuse armure!

Heureux encore, je vois ce genou mollement arrondi; je le vois ce pied mignon qu'une robe traînante déroboit à mes regards!

L'ange qui jadis veilloit aux portes du paradis, voilà ton image, jeune Éricie, sous ce vêtement belliqueux.

L'ange menaçoit le coupable, et sourioit à l'innocence. Ton bel œil ne menace que nos tyrans, et sourit à mon hommage.

Ah! que la flèche acérée de l'ennemi siffle vainement autour de ta tête! Que ce cœur ne soit jamais atteint que des plus douces flèches du dieu d'amour!

YNKLE *&* YARIKO[1].

J'AIME le poëte dont l'imagination tendre et sensible n'a pu souffrir que la belle Indienne au teint d'aurore demeurât en proie à l'horreur de son sort. En ne trouvant

[1] Ce fragment ne se trouve dans aucune édition allemande des Œuvres de Gessner, et n'a jamais été imprimé qu'à la suite d'un petit poëme du célèbre Bodmer * sur le même sujet; soit que l'auteur lui-même n'en fût pas assez content, soit qu'il eût la délicatesse de ne pas vouloir que ce petit ouvrage parût détaché de celui de son maître et de son ami. Quel que puisse avoir été son motif, nous avons cru que nos lecteurs nous sauroient gré de leur faire connoître une des premières productions du chantre ingénieux d'*Abel* et de *Daphnis*. Ce seroit la faute de son traducteur, si l'on n'y retrouvoit rien de cette touche sensible, aimable et naïve, qui caractérise si heureusement tous ses ouvrages.

* Professeur d'Histoire à Zurich; il fut tout à la fois le Socrate de sa patrie et le patriarche de la littérature allemande.

dans l'homme cruel qui l'a trahie aucune trace de repentir, aucun caractère d'humanité, mon ame n'éprouve pas une émotion moins douloureuse. Oui, la pitié n'est jamais si loin du cœur de l'homme, que le frémissement du remords ne puisse le saisir et le ramener à la vertu. Ce germe que le ciel mit au fond de notre être n'est jamais entièrement étouffé, il se fait jour à travers l'ivraie des passions, et renaît tôt ou tard. Muse, si tu m'es favorable, les cœurs sensibles apprendront de moi la délivrance d'Yariko, le repentir de son amant.

L'infortunée fut vendue par le barbare au gouverneur de l'île, qui n'eut pas plutôt appris l'histoire de ses malheurs et la noire perfidie d'Ynkle, qu'il donna l'ordre au chef des esclaves de courir après le traître et de l'amener devant lui. Je veux, dit-il, que ce monstre subisse cinq années d'esclavage pour la juste punition de son crime.

Ynkle cependant étoit resté immobile sur le rivage. Sortant tout à coup d'une rêverie profonde: Qu'ai-je fait, s'écrie-t-il!

celle qui sauva mes jours, celle qui m'aime si tendrement, je l'ai vendue à vil prix!... Il jette avec indignation l'argent qui paya son forfait, et retombe dans une nouvelle rêverie. Que vais-je devenir, malheureux! le crime fut horrible, oui, mais il est consommé. Le maître à qui je l'ai vendue est bon, elle sera traitée avec douceur; je le sens cependant, ah! je le sens trop, ce souvenir cruel ne cessera de troubler mon repos. Regret éternel! regret inutile!.... A ce mot il se disposoit à ramasser le vil argent qu'il venoit de jetter sur le rivage, lorsqu'un frissonnement d'horreur le ressaisit soudain. Ne me donne point à d'autres, dit-il en pleurant, ne me donne point à d'autres; voilà ce qu'elle me disoit, voilà quelles furent les dernières paroles que m'adressèrent ses lèvres tremblantes.... O malheureux que je suis!... Je ne refuse point de te suivre comme ton esclave; sans me plaindre, tu me verras supporter les plus rudes travaux. Laisse-moi seulement auprès de toi, laisse-moi jouir toujours de

tes regards; oui, prends-moi pour ton esclave, et le fruit malheureux que je porte dans mon sein, ce fruit infortuné du plus tendre amour.... Il s'arrête, il pâlit, une sueur froide coule de son front; il tremble, il frémit comme frémiroit celui qui, voulant attenter à l'innocence d'une jeune beauté, verroit tout à coup la foudre tomber à ses côtés, et fracasser l'arbre dont l'ombrage alloit être témoin de son crime. Tel fut l'effroi d'Ynkle au moment où les chefs des esclaves vinrent s'emparer de lui.

Scélérat, lui dirent-ils, si tu la compares à ton forfait, ta punition doit te sembler légère. Le gouverneur te condamne à cinq années de servitude. Quitte sur le champ tes habits, voilà ceux qui te sont destinés... Ynkle se dépouille de ses vêtemens, et en prenant ceux des esclaves, ses larmes coulent en abondance. Oui, le châtiment est doux, disoit-il, pour le plus noir des crimes; je bénis la main qui le venge, peut-être en supporterai-je avec moins de dou-

leur le poids dont mon cœur est oppressé... Habillé en esclave, on traîne le malheureux aux travaux qui lui sont désormais réservés. Quelque durs que soient ces travaux, l'infortuné se sent plus tranquille depuis qu'il porte la peine de son forfait.

Yariko cependant ne cessoit de pleurer l'infidélité de son amant. Le maître qui l'avoit achetée eut pitié de ses malheurs, et au bout de quelque temps l'ayant comblée de soins et de bontés, il la fit partir sur un navire destiné à la conduire au rivage paternel. Triste, abattue sur le vaisseau qui fendoit l'onde avec rapidité, les yeux fixés vers la côte qu'avec regret ils voyoient décroître à chaque instant, l'infortunée gardoit un morne silence, lorsqu'un des pilotes s'approchant d'elle lui adressa ces mots :

Jeune et belle Yariko, quel est donc ce noir chagrin? Ne devrois-tu pas te réjouir de te voir ramener au rivage paternel, loin des bords funestes où l'on te vendit esclave?... Oui, répondit-elle, oui, sans

doute, je devrois m'en réjouir, si, sur ce bord étranger, je n'abandonnois pas un amant infidèle sans avoir même eu la consolation de répandre encore une dernière larme dans le sein du perfide. Ah! je l'aurois embrassé; peut-être le cruel m'eût repoussée, je ne l'en aurois pas moins serré dans mes bras. Où est-il? Ah! dites-moi, où est-il le plus ingrat, le plus chéri des mortels?... Le gouverneur de l'île, reprit le pilote, l'a condamné à cinq ans d'esclavage, punition légère pour un forfait tel que le sien. Je l'ai vu au milieu d'une troupe d'esclaves partager leurs pénibles travaux.... Ah! pauvre Ynkle, s'écria-t-elle alors, pourquoi m'as-tu jamais connue? tu ne subirois pas aujourd'hui la peine des cruautés que tu commis envers moi. Mais, ami, dis-moi, comment supporte-t-il ce triste sort? dis-moi, que faisoit-il, que disoit-il lorsque tu le vis au milieu des esclaves?... Quand je l'aperçus, repartit le pilote, il travailloit, le corps courbé vers la terre, puis tout à coup

se relevant, et regardant avec des yeux baignés de larmes ses habits d'esclave, et la hache qu'il tenoit dans sa main : Misérables vêtemens, s'écrie-t-il, vous êtes aujourd'hui ma parure chérie; et toi, ma hache, je te préfère au sceptre des rois. Si quelque foible rayon de joie peut éclairer encore la triste nuit qu'il me reste à vivre, je le dois au bonheur d'avoir subi la peine que j'ai trop méritée. O Yariko! ô ma bien-aimée! mais comment, malheureux! comment ma bouche ose-t-elle encore proférer le nom de celle que j'ai si cruellement outragée!... Voilà ce que disoit l'infortuné; et les esclaves qui étoient autour de lui se relevant appuyés sur leurs haches, suspendirent leur travail pour l'écouter. Amis, dit-il alors aux compagnons de son infortune, amis.... Mais non, non, je ne mérite pas qu'un homme m'appelle son ami, méprisez-moi, détestez-moi tous, je suis l'opprobre de l'humanité, il n'est rien d'humain en moi que ces traits dont j'ai déshonoré le sacré caractère. Hommes,

abhorrez-moi comme un monstre qui n'appartient plus à votre espèce. Écoutez, et frémissez.

Jetté par les vents sur cette rive lointaine, c'est une fille jeune et belle qui prit pitié de ma misère : ses tendres soins conservèrent ma vie; ses douces caresses me firent éprouver tous les transports de l'amour. Je lui promis de la conduire dans ma patrie, de l'y faire jouir, dans les bras de l'amant le plus fidèle, de tout le bonheur que méritoient sa tendresse et ses bienfaits. Heureuse de se livrer à moi sans réserve, c'est avec la plus douce confiance qu'elle abandonna, pour me suivre, la cabane de son père et ses jeunes compagnes. Le vaisseau sur lequel nous étions embarqués aborde ici, et c'est ici même, frémissez de l'aveu d'une si noire ingratitude! c'est ici même que je l'ai vendue pour être esclave, et avec elle le gage de nos amours, l'enfant infortuné qu'elle portoit dans son sein. Que de larmes elle répandit! avec quel désespoir elle tendoit

ses mains vers le ciel et vers moi! Abhorrez-moi tous, je ne mérite plus de vivre avec des hommes. Innocens oiseaux, ne chantez plus en ma présence, fuyez les lieux où je suis, comme un désert qu'infecte la dépouille hideuse de quelque bête féroce.

Yariko pleure en écoutant ce funeste récit; elle croise ses mains sur sa tête; ses plaintes, ses soupirs se portent encore vers le rivage qui fuit à ses yeux : Ynkle, mon bien-aimé, tu pleures ton infidélité, tu la pleures; ah! faut-il quelque chose de plus pour t'assurer que mon cœur te pardonne? Pourquoi m'éloigne-t-on de toi? ne te reverrai-je jamais? cet enfant ne sourira-t-il jamais dans tes bras paternels? ne t'appellera-t-il jamais du doux nom de père? Ah! que ne puis-je à tes côtés porter au moins la moitié de ta misère, et lorsque tu succombes de lassitude, essuyer la sueur de ton front!.... Voilà, tendre Yariko, quelles furent tes plaintes. Mais bientôt le funeste rivage disparoît entièrement à

tes yeux, ils n'apperçoivent plus que le cercle immense de la plaine liquide; à présent c'est la rive paternelle, qui, sortant d'un brouillard épais, semble s'avancer vers toi.

Ynkle cependant continuoit de subir la misère et les travaux de l'esclavage; ce n'étoit pas la fatigue, c'étoit l'accablant souvenir de sa scélératesse qui avoit sillonné son front de rides profondes. Le repentir, la solitude, les remords déchirans, en lui rappellant sans cesse la tendresse et les vertus d'Yariko, avoient rallumé dans son cœur tous les feux d'un amour qui n'eût jamais dû s'éteindre.... Où es-tu, Yariko? je t'ai perdue pour toujours, toi, ton enfant, le mien; que dis-je, hélas! il ne me nommera jamais son père, à moins que tu ne lui racontes mes cruautés, et qu'alors il ne prononce ce nom sacré de père en frémissant d'horreur. Oh! combien je suis à plaindre! ce que j'ai de plus cher au monde ne peut conserver de moi qu'un souvenir désespérant;

et lorsque mon nom échappe à leur voix plaintive, tout ce qui les environne doit éprouver une impression de douleur et d'épouvante.

Telle fut, durant une année entière, la situation du malheureux Ynkle. Un soir qu'il étoit couché fort tard sous un arbre au clair de la lune, dévorant seul son désespoir et ses larmes, le chef des esclaves vint le trouver, et lui ordonna de le suivre; il le conduisit dans le jardin du gouverneur de l'île. Ynkle, lui dit celui-ci, tes remords et ton repentir ont fléchi le ciel, on vient de m'apporter de riches présens pour payer ta rançon. Ynkle l'écoute et reste immobile; aucune marque de joie n'éclate ni dans ses yeux ni sur son front. Eh quoi! lui dit le gouverneur, tu ne te réjouis pas de recouvrer ta liberté? Seigneur, lui répondit Ynkle les yeux baissés et mouillés de larmes, comment mon cœur pourroit-il s'ouvrir encore à la joie? puis-je espérer de trouver grace devant un ciel vengeur de l'innocence? Infortuné que je

suis! les soupirs d'une épouse trahie, les cris de notre enfant!... comment ma bouche ose-t-elle encore profaner des noms si doux?.... leurs larmes, leur désespoir ne m'accusent-ils pas sans cesse? Ah! quels sentimens de joie peut éprouver celui qui s'abhorre lui-même? où chercher quelque ombre de bonheur, quelque apparence de tranquillité? il n'en est plus pour moi. Daignez permettre, seigneur, que je demeure chargé de la punition de mon crime; laissez, laissez-moi mourir votre esclave. Ynkle achevoit à peine cette douloureuse prière, qu'une personne cachée jusqu'alors derrière la charmille voisine s'avance avec précipitation : c'étoit Yariko elle-même, comme aux autels d'hyménée, superbement vêtue; des plumes de différentes couleurs paroient sa robe, et ses cheveux étoient enlacés de fleurs. Un jeune enfant reposoit sur son bras. Ah! mon cher Ynkle, s'écrie-t-elle en sanglotant; et courant à lui, elle le presse avec son enfant contre son sein : ah! mon cher Ynkle, ne refuse

pas ta liberté, c'est moi qui viens te la rendre, voici ta fidelle épouse, voici le bel enfant qui te doit le jour. Ynkle tombe à ses pieds, embrasse ses genoux, et long-temps ses lèvres tremblantes ne peuvent proférer une seule parole. Yariko, lui dit-il enfin, tendre Yariko, tu n'es point épouvantée de me revoir; c'est toi, toi qui viens me rendre la liberté! Quoi! tu peux m'aimer encore, moi qui commis envers toi la plus affreuse des trahisons! tu ne repousses pas loin de toi un coupable trop indigne que tu laisses tomber sur lui un regard, si ce n'est un regard de haine et d'horreur!... Lève-toi, mon bien-aimé, dit Yariko, ne prive pas plus long-temps ton épouse de la douceur de t'embrasser, ton enfant du premier baiser paternel.

A. Moreau inv.t R. D'Elvaux Sc.t

LETTRE

SUR LE PAYSAGE,

A FUESLIN.

Vous pensez donc, monsieur, que je pourrois intéresser, peut-être même devenir utile, en indiquant la route que j'ai suivie pour parvenir à pratiquer les arts du dessin dans un âge peu favorable aux grands succès? Il seroit à desirer sans doute que les artistes célèbres eussent exécuté un semblable projet. Quel avantage ne tireroit-on pas de l'histoire des peintres, si elle contenoit, avec les événemens de leur vie, le récit des progrès de leurs talens? Nous y verrions les différentes routes qui peuvent conduire au même but, les obstacles qui s'y rencontrent, les moyens de les surmonter, le développement des lumières relatif au développement du génie, et aux

observations que la pratique entraîne; et si ces sortes de détails étoient écrits par les artistes mêmes, ils offriroient certainement cette vérité précieuse et utile, et cet intérêt séduisant qui l'accompagne toujours.

Peut-être, il est vrai, ne trouveroit-on pas dans ces simples récits la profondeur de recherches que s'efforcent d'atteindre ceux qui dissertent sur les arts sans les pratiquer; mais ceux qui les exercent y trouveroient des ressources et des connoissances que l'expérience seule peut donner.

C'est ainsi que l'ouvrage de Lairesse, si secourable pour les jeunes élèves, lui a mérité le titre de bienfaiteur des arts que ses travaux ont illustrés. C'est ainsi que le livre de Mengs peut aider ses rivaux à s'égaler à lui, en donnant plus à penser, en peu de lignes, sur les vrais principes de la peinture, que de longs ouvrages. S'il laisse desirer quelquefois plus de clarté, comme philosophe, combien ne dédommage-t-il pas, comme artiste, lorsqu'il

J. M. Moreau inv. C. De Ghendt sculp.

expose ses procédés, ses principes, et qu'il fait admirer l'énergie, le goût épuré, la finesse qu'on a droit d'attendre de celui que ses contemporains appellent le Raphaël de son siècle ?

Me sera-t-il permis de revenir à moi, après m'être élevé si haut ? Oserai-je remplir ma promesse, moi qui n'ai fait que les premiers pas dans la carrière, et qui me trouverai peut-être arrêté par des occupations et des circonstances forcées ? Mais je me suis engagé, c'est au nom de l'amitié ; l'amitié sera mon excuse.

Vous savez que le sort ne sembloit pas me destiner à pratiquer la peinture. Cependant un penchant naturel, marqué dans ma première jeunesse par des essais continuels, sembloit indiquer que la nature ne s'accordoit point sur cet objet avec des circonstances d'état qui ne dépendent point d'elle. Je crayonnois donc dans mon enfance tout ce qui s'offroit à moi, sans pouvoir deviner alors ce que signifioient ces avertissemens, et sans qu'on y fît assez

d'attention pour les mettre à profit; je ne fis aucun progrès; mon goût se ralentit; mes plus belles années s'écoulèrent; mais les beautés de la nature, les excellentes imitations de ce grand modèle ne cessoient point de faire sur moi les impressions les plus vives. J'avois abandonné le crayon; une impulsion secrète me fit prendre la plume; et par ce moyen, dont la pratique m'offroit moins d'obstacles, j'imitai des scènes naïves, des beautés pittoresques, enfin, les charmes de la nature qui me touchoient le plus.

Cependant une collection choisie que possédoit mon beau-père *, réveilla en moi la passion du dessin, et vers ma trentième année, j'essayai de mériter, dans ce genre d'imitation, l'indulgence, et, s'il se pouvoit, le suffrage des artistes et des connoisseurs.

Ce fut au paysage que mon penchant me fixa : je cherchai avec ardeur les moyens

* Heidegguer, conseiller d'état à Zurich.

de satisfaire mes desirs ; et embarrassé de la route que je devois tenir, je dis : Il n'est qu'un seul modèle, il n'est qu'un seul maître, et je me mis à dessiner d'après nature. Mais j'appris bientôt que ce grand et sublime maître ne s'explique clairement qu'à ceux qui ont appris à l'entendre. Mon exactitude à le suivre en tout m'égara : je me perdois dans des détails minutieux qui détruisoient l'effet de l'ensemble ; je ne saisissois pas cette manière de rendre, qui, sans être servile ni léchée, exprime le véritable caractère des objets. Mes arbres étoient dessinés avec sécheresse, et ne se détachoient point par masses. L'ensemble étoit interrompu par un travail sans goût. En un mot, mon œil trop fixé sur un point, n'étoit point exercé à embrasser un espace. J'ignorois cette adresse qui ajoute ou retranche dans les parties que l'art ne peut atteindre. Mon premier progrès fut donc de m'appercevoir que je n'en faisois pas ; le second d'avoir recours aux grands maîtres et aux

principes qu'ils ont établis par leurs préceptes ou leurs ouvrages ; et cette marche n'est-elle pas celle qui est naturelle à tous les arts ? Les premiers qui les ont cultivés sont tombés dans la sécheresse qu'on leur reproche par une exactitude trop grande à imiter la nature dont ils sentoient, pour ainsi dire, trop en détail les beautés. En effet, les détails sont exécutés par nos premiers peintres d'une manière aussi finie dans les objets subordonnés que dans les parties les plus saillantes. Ceux qui les ont suivis ont remarqué ces défauts ; on a senti qu'une imitation caractéristique étoit plus intéressante que l'imitation des parties. Les idées de masses, d'effets, d'ordonnance se sont offertes ; ces idées ont produit des principes, et les grands peintres se sont dirigés à un effet général, comme les poëtes à un intérêt dominant.

Je m'occupai donc à étudier les grands maîtres, à faire un choix entre eux, et à ne m'attacher sur-tout qu'aux meilleurs ouvrages. Car je sentis que ce qui est le plus

nuisible dans l'étude des modèles, c'est le médiocre. Le mauvais frappe et repousse; mais ce qui n'est ni bon, ni absolument mauvais, trompe en offrant une facilité séduisante et dangereuse. C'est par cette raison que la gravure, qui pourroit contribuer au progrès des arts, si elle s'occupoit davantage du choix des originaux et de la manière de les bien rendre, devient nuisible par la quantité d'ouvrages médiocres qu'elle multiplie sans cesse. Combien de productions de cet art ont exigé le travail d'une année, qui ne méritent pas l'attention d'un moment! Mais que Raphaël soit traduit par un savant burin, qu'un jeune artiste s'aide de ce secours, bientôt il ne pourra supporter les ouvrages sans noblesse et sans expression; il sentira jusqu'où peut s'élever l'excellence de l'art. Le moyen de connoître et de fuir le médiocre, est la méditation et l'imitation des beaux ouvrages, ou, à leur défaut, des plus belles traductions qu'on en a faites; car c'est ainsi qu'on peut dé-

signer les belles estampes. Faites étudier à un jeune dessinateur les têtes de Raphaël, il ne verra qu'avec dégoût les figures mesquines des peintres médiocres. Mais si vous le nourrissez premièrement de ces subsistances insipides, n'aura-t-il pas bientôt perdu le goût nécessaire pour sentir l'excellence de l'Antinoüs et de l'Apollon? L'un marchera avec sûreté dans la carrière, l'autre chancellera continuellement dans sa route, et ne connoîtra pas même sa foiblesse.

C'est d'après ces réflexions que, me guidant sur les pas des maîtres, j'osai me créer une méthode. Mon premier précepte fut de passer d'une partie principale aux autres, sans m'arrêter à vouloir saisir tout à la fois les détails infinis que j'appercevois dans chacune. Je m'accoutumai par ce moyen à dessiner, ou plutôt à disposer les arbres par masses, en choisissant Waterloo pour modèle : plus je méditai cet artiste, plus je trouvai dans ses paysages le vrai caractère de la nature; et plus cette

découverte me frappa, plus je trouvai de plaisir à l'imiter. Ce fut donc à lui que je dus enfin la facilité de rendre mes propres pensées; mais c'étoit en empruntant son style. Alors, pour éviter ce qu'on nomme manière, je hasardai de mettre plus de variété dans mes études, et d'associer à mon premier maître des artistes, dont le goût, différent du sien, avoit cependant comme lui le naturel et la vérité pour objet.

Swanefeld et Berghem présidèrent tour-à-tour à mes travaux; semblable à l'abeille, je cherchai du miel sur plusieurs fleurs; je consultai, j'imitai, et revenant à la nature, par-tout où je trouvois un arbre, un tronc, un feuillage qui attiroit mes regards, qui fixoit mon attention, j'en faisois des esquisses plus ou moins terminées. Par ce procédé, je joignis à la facilité l'idée du caractère, et je me formai une manière qui me devenoit plus personnelle. Il est vrai qu'un premier penchant me ramenoit souvent à mon premier guide; je retour-

nois à Waterloo lorsqu'il s'agissoit de la disposition des arbres; mais Berghem et Salvator Rosa obtenoient la préférence, lorsqu'il s'agissoit de disposer des terrasses et de caractériser des roches. Meyer, Ermels et Hackert m'aidoient à distinguer les vérités de la nature, et le Lorrain m'instruisoit du beau choix des sites et du bel accord des fonds. J'appris en l'étudiant à imiter les campagnes verdoyantes, les doux lointains et ces dégradations admirables par l'artifice caché de leurs nuances. Enfin j'eus recours à Wouwermans, pour ces fuyans légers et suaves, qui, éclairés par une lumière modérée, et revêtus d'un tendre gazon, n'ont de défaut que de paroître quelquefois trop veloutés.

Passant ainsi de l'imitation variée à l'observation constante, retournant ensuite à la nature, je sentis enfin que mes efforts devenoient moins pénibles. Les masses et les formes principales se développoient à mes yeux; des effets que je n'aurois point

L'habitude de leur manière l'emporte sur l'idée qu'ils ont prise trop légèrement, et le caractéristique de l'objet s'échappe et disparoît. Qui pourra suppléer à ce mérite? Ce ne sera ni la magie du coloris, ni les effets du clair-obscur : ils pourront séduire un moment; mais l'œil sévère cherchera le vrai, le naturel, et ne le trouvant point, se détournera de l'ouvrage avec dédain.

Mais si, dans l'invention d'un ensemble, je voulois faire usage de mes études faites d'après la nature, j'y trouvois de quoi m'intimider et m'embarrasser; je tombois dans ces détails factices, qui ne s'accordoient plus avec la simplicité des parties que j'avois dérobées à la nature. Je ne voyois pas dans mes paysages le grand, le noble, l'harmonie, cet effet touchant dans l'ensemble. J'étois donc obligé d'avoir recours aux maîtres qui me parurent exceller le plus dans la composition.

Everdinghen, que je n'ai point encore nommé, m'offrit souvent alors cette sim-

plicité champêtre qui plaît même dans les contrées où règne la plus grande variété; je trouvai dans ses ouvrages des torrens impétueux, des roches brisées et couvertes d'épaisses broussailles, des lieux agrestes où la pauvreté trouve un asyle heureux dans la plus simple chaumière.

Cependant, si sa touche hardie et spirituelle étoit capable de m'inspirer, je ne crus pas qu'il fût le seul dont il fallût suivre l'exemple. Je pensai même qu'avant de l'imiter, il n'étoit pas inutile d'avoir appris à peindre les rochers dans un meilleur goût. Dietrich me l'enseigna. Les morceaux qu'il a composés dans ce genre, sont tels, qu'on diroit que c'est Everdinghen qui les a faits, mais qu'il s'est surpassé lui-même.

Swanefeld à son tour m'offrit la noblesse des idées. J'admirai l'effet prodigieux de son exécution, et celui des lumières reflétées, qui rejaillissent d'une manière si piquante sur ses grandes masses d'ombres. Salvator Rosa m'entraînoit souvent par la

vus, me frappoient; j'allai jusqu'à rendre d'un seul trait, ce que l'art ne sauroit détailler sans se nuire; ma manière devenoit expressive. Combien de fois, avant ces premiers progrès, j'avois cherché, sans les trouver, des objets favorables à l'imitation; combien il s'en offroit à mes yeux! Ce n'étoit pas cependant que chaque site ou chaque arbre réunît toute la beauté pittoresque que je pouvois desirer; mais mon œil exercé ne voyoit plus d'objets sans y démêler des formes qui me plaisoient, ou des caractères qui fixoient mon attention. Je n'appercevois plus d'ombre qui n'eût quelque branche bien jettée, quelque masse de feuillage agréablement disposée, quelque partie du tronc dont la singularité fût piquante. Une pierre isolée me donnoit l'idée d'un rocher, je l'exposois au soleil sur le point de vue le plus relatif à ma pensée; et donnant dans mon imagination plus d'étendue aux proportions, j'y découvrois les plus brillans effets du clair-obscur, des demi-teintes et des

reflets. Mais lorsque de cette manière nous recherchons nos parties dans la nature, nous devons nous garder de nous laisser entraîner trop par le singulier. Recherchons le beau et le noble dans les formes, en ménageant avec goût les formes qui ne sont que bizarres. C'est par l'idée de la noble simplicité de la nature que doit être modéré un essor qui porteroit l'artiste au goût du merveilleux, à l'exagération, peut-être même au chimérique, et l'éloigneroit par-là du vraisemblable, qui est la vérité des imitations.

Quant à la manière dont j'exécutois mes études, je ne faisois ni des dessins rendus, ni de simples esquisses. Plus une partie de mon sujet me sembloit intéressante, plus j'en terminois au premier coup la représentation.

Il est des artistes qui se contentent de dérober à la hâte, par de simples croquis, un tableau rendu que la nature leur présente. Ils réservent de suppléer à loisir ce qui manque à leur esquisse. Qu'arrive-t-il?

chaleur et la fougue de son génie; Rubens par la hardiesse de ses compositions, par le brillant de son coloris, par le choix de ses sujets. Mais les deux Poussin et Claude le Lorrain m'attachèrent enfin uniquement. C'est dans leurs ouvrages que je trouvai jointes la noblesse et la vérité. Ce n'est pas une simple et servile imitation de la nature; c'est un choix du beau le plus sublime et le plus intéressant. Un génie poétique réunit dans les deux Poussin tout ce qui est grand, tout ce qui est noble. Ils nous transportent dans ces temps pour lesquels l'histoire, et sur-tout la poésie, nous remplissent de vénération, dans ces pays où la nature n'est point sauvage, mais surprenante dans sa variété; où, sous le ciel le plus heureux, chaque plante acquiert toute sa perfection. Les fabriques qui ornent les tableaux de ces artistes célèbres, offrent le goût épuré de l'architecture antique. Les figures ont le maintien noble, la démarche assurée : c'est ainsi que nous nous représentons les Grecs et

les Romains, lorsque notre imagination, dans l'enthousiasme de leurs grandes actions, se transporte aux siècles de leur gloire et de leur prospérité. Le calme et l'aménité règnent sur-tout dans les contrées qu'a su créer le pinceau du Lorrain. La seule vue de ses tableaux excite cette émotion douce, ces sensations délicieuses que le spectacle d'une nature choisie a droit de porter dans notre ame. Ses campagnes sont riches sans confusion; elles sont variées sans désordre, mais toutes présentent l'idée de la paix et du bonheur. C'est toujours une terre fortunée qui prodigue ses bienfaits à ceux qui l'habitent, un ciel pur et serein sous lequel tout germe et tout fleurit. Non content de me remplir des principes et des beautés que m'offroient les ouvrages de ces grands maîtres de l'art, j'essayai de retracer de mémoire les principaux traits qui m'avoient frappé dans ces beaux modèles. Je copiai quelques-uns de leurs ouvrages, et je conserve ces essais qui me rappellent et la route que

j'ai suivie et les guides qui me l'ont ouverte. De cette méthode que je m'étois formée, il m'est resté l'habitude utile de tracer, pour en mieux garder le souvenir, les compositions et les sites des ouvrages qui m'intéressent particulièrement. Peut-être regardera-t-on ce soin comme superflu, puisque les gravures faites d'après les plus beaux tableaux pourroient m'en donner des images plus exactes. Mais la peine que j'ai prise, lorsque je les ai tracées moi-même, m'en fait conserver une idée plus durable. Combien de collections d'estampes et de dessins ressemblent à ces nombreuses bibliothèques, dont les possesseurs ne tirent aucun profit!

Cependant, lorsque je m'étois attaché trop long-temps à penser d'après les maîtres que j'avois choisis, j'éprouvois une timidité plus grande. S'agissoit-il d'inventer? Surchargé, pour ainsi dire, des grandes idées des célèbres artistes, je reconnoissois ma foiblesse; et humilié de mon peu de force, je sentois combien il étoit difficile

de les atteindre. Je remarquois combien, par une imitation trop continue, l'imagination perd son essor. Le célèbre Frey en est un exemple; et le plus grand nombre des graveurs confirme cette observation. En effet, les ouvrages de leur composition sont en général ce qu'ils ont fait de plus médiocre. Occupés sans cesse à rendre les idées des autres, astreints à les copier avec la plus scrupuleuse exactitude, cette fougue d'imagination, sans laquelle on n'invente point, s'affoiblit ou se perd. Effrayé par ces réflexions, j'abandonnai mes originaux, je quittai mes guides; et me livrant à mes propres idées, je me prescrivis des sujets, je me donnai des problèmes à résoudre. Je cherchai à connoître ainsi ce qui pouvoit le mieux convenir à mes foibles talens. J'observois ce qui m'étoit le plus difficile, et je découvrois à quelles études il me falloit désormais porter ma plus grande attention. Alors les difficultés commencèrent à disparoître. Mon courage s'augmenta. Je sentis que mon imagination

s'étendoit en prenant des forces. Malheur aux artistes et aux poëtes, serviles esclaves de leurs modèles : ils ressemblent à l'ombre qui suit le corps jusque dans ses moindres mouvemens. Je me gardai bien cependant d'abandonner l'usage que je m'étois fait, de dérober à la nature un trait, un souvenir de ce qu'elle m'offroit de singulier, de piquant ou d'agréable. Toujours fourni de ce qui m'étoit nécessaire, toujours attentif à ce qui se présentoit à mes yeux, n'ayant point honte de me retirer un moment à part pour remplir mes tablettes, un tableau, une estampe, un site, un effet, un grouppe, une physionomie, tout me payoit tribut, et mes esquisses ou mes croquis même, étoient, pour mon imagination, une espèce de chiffre qui lui rappelloit des idées dont, sans cela, la trace rapide et légère se seroit infailliblement échappée. Une pensée conçue dans la première chaleur, un effet dont on est rempli au premier coup-d'œil, ne sera jamais aussi bien rendu que par le

trait qu'on en forme à l'instant qu'on en est frappé. Dans ces premières émotions, si précieuses à saisir, il n'est pas jusqu'au médiocre qui ne puisse occasionner quelque pensée heureuse. Quel poëte n'a pas enfanté quelquefois un bon vers, dont un vers médiocre lui donnoit l'idée! C'étoit un diamant informe; il l'a brillanté. Les œuvres de Mérian, à qui l'on ne rend pas assez de justice, renferment des vérités prises dans la nature avec le plus beau choix : qu'est-ce qui peut donc déguiser leur mérite ? le ton insipide de l'exécution : donnez à ses arbres et à ses fonds la légéreté de Watterloo; répandez sur ses rochers et sur toute sa composition plus de variété, vous verrez naître des effets brillans, dont l'éclat et l'agrément feroient honneur au génie, et dont la disposition et les fonds se trouvent tout entiers dans Mérian.

Mais ce n'est pas assez d'avoir sans cesse sous les yeux et la nature et les excellens ouvrages des grands maîtres; lisez encore

l'histoire de l'art et celle des artistes. Cette lecture étend le cercle de nos connoissances; elle nous rend attentifs aux différentes révolutions arrivées dans l'empire des arts; elle porte ceux qui les exercent à s'occuper plus fortement de ce qui doit être leur objet principal. Comment ne pas s'intéresser au sort d'un homme dont nous admirons les talens ? Comment ne pas rechercher et voir avec intérêt les ouvrages d'un homme dont le caractère et le sort nous ont touchés? Pourroit-on connoître la vénération avec laquelle on parle des grands artistes et de leurs ouvrages immortels, sans concevoir une plus haute idée de l'importance de l'art? Peut-on être instruit de l'ardeur infatigable avec laquelle ils ont travaillé pour atteindre la perfection, sans se sentir soulagé des peines que l'on a prises? Jusques à leurs fautes nous instruisent, jusques à leurs malheurs nous attachent.

Mais puisque je me suis écarté de la pratique de l'art pour m'étendre à quelques

idées théoriques, puisque j'indique les moyens de nourrir l'imagination et d'élever le génie, je dois recommander aux jeunes artistes la lecture des bons poëtes. Quel secours peut leur être plus utile pour épurer leur goût, exalter leurs idées et féconder leur imagination? Le poëte et le peintre, rivaux et amis, empruntent de la même source, puisent dans la nature, et se communiquent leurs richesses, tous deux suivant des règles analogues. De la variété sans confusion, voilà le grand principe de toutes leurs compositions. Enfin, la même délicatesse de tact et de goût doit les guider dans le choix des circonstances, des images, des détails et de l'ensemble. Que d'artistes seroient plus heureux dans leur choix, que de poëtes mettroient plus de vérité dans leurs tableaux et de pittoresque dans leur expression, si les uns et les autres savoient réunir la connoissance approfondie des deux arts!

Les anciens, et sur-tout les Grecs, dont la langue est si poétique, dont les tableaux

sont si vrais, ne connoissoient point la belle facilité de nos poëtes modernes, qui, pour avoir entassé des images et des figures prises au hasard, osent s'attribuer le mot du Corrège, et s'écrient: Nous aussi sommes des peintres. Qu'ils lisent ce que M. Webb a écrit sur le beau dans la peinture; rien ne prouve mieux ce que j'avance que la manière dont il développe ses principes. Il les éclaircit presque toujours par quelque passage tiré des grands poëtes de l'antiquité, et nous montre ainsi que ces génies supérieurs ont vraiment connu le beau et le sublime des arts, bien éloigné sans doute de l'idée que s'en forment ceux de nos poëtes qui s'adressent à Durer pour peindre les Graces, ou à Rubens pour rendre cette beauté idéale qui doit caractériser une déesse, ou le plus haut degré de la beauté d'une mortelle.

Mais pour revenir aux arts dont je m'occupe, que je plains le paysagiste insensible que les peintures sublimes de Thomson ne peuvent inspirer! En lisant les descriptions

de ce grand maître, on croit voir les tableaux de nos plus fameux artistes. On pourroit transporter sur la toile et réaliser ce qu'il décrit dans ses scènes variées; c'est tantôt la simplicité de Berghem, de Potter ou de Roos, tantôt la grace et l'aménité du Lorrain; souvent l'on y retrouve ce caractère noble et grand du Poussin, et par des oppositions si précieuses pour l'effet, le ton mélancolique et sauvage de Salvator Rosa. Qu'il me soit permis de rappeller à cette occasion un de nos poëtes presque oublié, Brock, qui, observant la nature jusque dans ses détails, doué d'un sentiment vif et délicat, recevoit les impressions les plus douces, et se sentoit ému des moindres circonstances. Une plante couverte de rosée, et frappée par l'éclat du soleil, allumoit son enthousiasme. Un oiseau inquiet du sort de ses petits le remplissoit d'intérêt. Ses tableaux, il est vrai, trop recherchés, peuvent être justement critiqués; mais ils ne sont pas moins un riche magasin de peintures et d'images

empruntées de la nature, et dans lesquelles elles se reconnoissent, comme dans une glace fidelle qui ne supprime rien de ce qui lui est offert.

Faudra-t-il donc, diront quelques artistes en laissant échapper un sourire ironique, faudra-t-il donc joindre à tant d'études qui nous sont nécessaires, celles qui appartiennent aux littérateurs et aux savans? faudra-t-il lire ou peindre? Si vous faites cette question, quel besoin d'y répondre? Ah! vous peindrez sans aucun secours les débris d'une étable et des paysans ivres. Efforcez-vous alors de prodiguer les effets du clair-obscur et la magie de la couleur, vous aurez au moins, sans fatiguer votre génie, le mérite d'une exécution brillante; mais n'aspirez pas à flatter l'esprit et à toucher les ames, n'exigez que des yeux le tribut qui n'est dû qu'à la main.

Voilà, mon cher ami, les observations que mes études m'ont occasionnées : voici le plan que je me suis formé. Le succès

ne dépend point de mes seuls desirs. Ce n'est point à moi, c'est au public qu'est réservé le droit de me juger. Mais je crois avoir celui d'avancer que la méthode la plus prompte et la plus sûre, est de travailler alternativement d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres et d'après la nature, et d'apprendre ainsi à comparer la plus belle expression de l'art avec la nature même, et les beautés de la nature avec les ressources de l'art.

Si, dans les circonstances où je me suis trouvé, il ne m'a pas été possible de parvenir plus loin, au moins j'ai senti avec un respect religieux combien de réflexions et d'études sont nécessaires pour atteindre les sublimes hauteurs d'un art divin. Quel sera donc le sort de ceux qui ne joindront pas le travail obstiné à la méditation habituelle ? Que l'artiste, qui méprise ou néglige ces grands moyens, renonce à la récompense qui n'est due qu'aux ames actives et sensibles. Il n'est point de réputation pour lui, si le goût de son art ne

devient pas une passion violente; si les heures qu'il emploie à le cultiver ne sont pas les plus délicieuses de sa vie; si l'étude n'est pas sa véritable existence et son premier bonheur; si la société des artistes n'est pas celle qui lui plaît le plus; si la nuit même, les idées de son art n'occupent pas ou ses veilles ou ses songes; si le matin il ne vole pas à son attelier avec un nouveau transport. Malheur à lui, surtout, s'il se borne à flatter le mauvais goût de son siècle, s'il se complaît dans les frivolités applaudies, s'il ne travaille pas pour la véritable gloire, pour la postérité! Jamais elle ne fera mention de lui, jamais son nom ne sera répété, jamais ses ouvrages n'échaufferont les desirs ou ne toucheront l'ame des mortels fortunés qui chérissent les arts, qui honorent leurs favoris, et qui recherchent leurs ouvrages.

Cette lettre passe déjà les bornes que je m'étois prescrites. Souffrez cependant, monsieur, que j'y joigne encore les souhaits que je forme depuis long-temps pour

une entreprise qui contribueroit sans doute aux progrès des arts du dessin.

Les jeunes artistes me paroissent desirer des méthodes claires et concises qui les guident. Je souhaiterois que l'on composât des livres d'élémens à l'usage des élèves et des maîtres. Nous avons quelques ouvrages excellens; mais ils ne sont ni assez simples, ni assez pratiques pour ceux qui commencent. Dans l'ouvrage que je propose, il faudroit premièrement exposer les règles fondamentales de l'art avec toute la clarté et toute la précision possibles; il faudroit ensuite les appliquer à différens exemples: il seroit nécessaire que ces exemples fussent tirés de gravures faites d'après les meilleurs tableaux des grands maîtres. Pour chaque branche de l'art, on développeroit la méthode la plus sûre, on indiqueroit les principaux ouvrages et les plus fameux artistes de ce genre. Les élémens de Preysler sont presque généralement adoptés dans l'Allemagne. On en tourmente les jeunes gens; cependant les contours de ce maître

sont souvent incorrects. Ses têtes ont un caractère commun. Quelques élémens de dessin qui ont paru dans les pays où l'on exerce les arts, présentent des exemples qui ne peuvent guider sûrement les jeunes artistes, parce que le trait en est trop négligé, et que la correction est la base sur laquelle doit s'établir l'instruction. Je pense qu'il seroit encore important d'ajouter aux méthodes dont je viens de donner l'idée, un recueil de descriptions exactes des meilleurs tableaux qui existent en tout genre, et des gravures de ces tableaux faites avec le plus grand soin. Un examen de ces ouvrages, d'après les véritables principes de l'art, seroit une excellente leçon. Il est vrai qu'il seroit difficile de l'étendre jusqu'à la couleur. Mais l'accord du clair-obscur y pourroit être discuté, et des observations sur le rapport qu'il a avec l'harmonie du coloris suppléeroient en partie à ce qu'on pourroit desirer, et ne pourroient manquer d'intéresser et d'instruire l'artiste et le connoisseur. Il seroit

essentiel, dans le plan que je propose, de ne choisir que les meilleures compositions de chaque âge ; il ne faudroit s'attacher qu'à celles où se fait remarquer particulièrement le caractère de leur temps et de leur école.

Les descriptions que l'on trouve dans le livre de Boydell, dans les écrits de Winkelmann, de Hagedorn, de Richardson et de quelques autres, pourroient servir de modèles. Celle du tableau d'autel du chevalier Mengs, à Dresde, insérée dans la bibliothèque des belles-lettres et des beaux arts, tome III, est un chef-d'œuvre qui suppose la connoissance la plus profonde de toutes les parties de l'art. Aussi l'ouvrage dont je trace l'idée, ne peut être utile qu'autant qu'il sera traité par les plus grands artistes ou les connoisseurs les plus instruits. Ce n'est qu'aux Hagedorn, aux Casanove, aux Wattelet, aux Cochin, etc. qu'il est permis de l'entreprendre.

LETTRE DE GESSNER

A LE BARBIER l'aîné,

auteur des dessins de l'édition en trois volumes in-4°.

Zurich, du 29 auguste 1779.

MONSIEUR,

A mon retour à Zurich, je trouvai la première de vos lettres. Des affaires qui s'étoient accumulées durant mon absence, m'empêchèrent de vous répondre plutôt. Ce que vous me dites est bien flatteur pour moi. Vous m'assurez de votre amitié et de votre approbation. Que ces sentimens me sont chers, de la part d'un artiste si estimé par ses talens, ses connoissances et la délicatesse de son goût! Et pourrois-je m'appuyer sur une preuve plus solide que mes œuvres ont quelque mérite, que le choix que vous en faites pour entreprendre un travail qui vous coûtera tant de temps et

tant d'application? En même temps je vois que l'approbation de la France, qui flatte le plus mon ambition, se soutient, et j'ose me flatter que chez elle, comme chez toute nation de bon goût, je serai immortalisé avec vous et par vous.

Dans vos lettres, monsieur, vous me détaillez les mêmes principes que je voulois suivre dans ma grande édition; mais je suis resté bien au-dessous dans l'exécution: il faut être de votre force pour les atteindre. Le poëte qui veut écrire dans le genre pastoral, gagne beaucoup en mettant la scène dans les âges les plus reculés, le seul moyen de gagner de la vraisemblance. C'est l'ancienne Grèce qui lui procure les plus grands avantages, tant par la noble simplicité des mœurs que par la mythologie, qui est un fonds infiniment riche pour les beautés poétiques les plus gracieuses et les plus variées. C'est là que j'ai mis mes scènes, tâchant de leur donner autant de cet air simple et antique qu'il me fût possible. Si l'artiste qui en veut

tracer les tableaux n'entre pas entièrement dans les mêmes idées; si, par exemple, ses figures ont un air moderne, il impose au lecteur, altère le vrai point de vue, et il lui fera voir et se figurer les personnages et les scènes tout autrement que le poëte les a vus et pensés. Mais, que dis-je! vous avez mieux développé ces idées dans vos lettres, et vous les suivrez mieux que je ne le saurois, vous qui avec des talens supérieurs avez formé votre goût, votre théorie et votre art d'après le plus beau qui nous reste de l'antiquité.

M. Meister a le goût le plus épuré et le sentiment le plus fin. Sa délicatesse le rend toujours inquiet, lors même qu'il a l'admiration de tous les gens de goût. Sa traduction est un chef-d'œuvre, et pourtant il y trouve à retoucher*. La traduction de

* Voici ce qu'il en disoit à M. l'abbé Bertola : « Io » mi professo obbligato anche più al sig. Meister tra- » duttore de' nuovi idilj, il quale giurerei che abbia » guardato il più delle volte non nelle mie poesie, » ma nel fondo della mia anima ». *Voy. Elogio di Gessner*, 1789, pag. 75.

M. Huber a eu l'approbation de votre nation ; mais je n'ignore pas que M. Meister n'en est pas satisfait : lui qui connoît parfaitement bien les deux langues, en jugera beaucoup mieux que moi ; mais, si elle a ses foiblesses, que faire* ?

Je n'ai rien à vous envoyer, mon cher ami : mon porte-feuille est tout vidé. Ma vie n'est plus cette vie tranquille ; des affaires en dérobent une partie, et je consacre le reste à l'art et à mes amis. Mes ouvrages renferment ce que j'ai écrit, et ce que j'ai trouvé digne d'être imprimé.

Je vous avoue qu'il me feroit bien du plaisir de voir seulement une épreuve d'une ou de deux estampes qui sont destinées pour votre ouvrage.

M. Girardot de Marigni possède quatre

---

* Dans cette édition je me suis permis quelques corrections qui font disparoître des tournures vicieuses, et donnent au style plus de clarté et d'harmonie, sans cependant changer ni altérer aucunement le sens de l'auteur, et sans porter atteinte à l'aimable simplicité qui caractérise la traduction de M. Huber. *R.*

tableaux qui sont de ma main; si par hasard vous les voyiez, ce seroit me rendre le service le plus intéressant, si vous aviez la bonté de m'en dire votre sentiment et votre critique un peu détaillée.

Que je regrette le doux plaisir de ne pas vous avoir vu, comme vous passiez par la Suisse! Charmé peut-être de ce qu'elle a de curieux, vous la reverrez; que je serois heureux si alors je pouvois embrasser celui pour lequel j'ai à jamais les sentimens de la plus parfaite considération et amitié!

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

S. GESSNER.

AU MÊME.

Zurich, le 5 auguste 1780.

MONSIEUR,

Je n'ai reçu que bien tard le premier cahier de votre excellent ouvrage. Une maladie qui retint notre ami Brandovin à Lauzanne, en a été la cause. Que vous m'avez imposé d'obligations par votre présent! L'estime que vous me témoignez par votre entreprise me concilie celle de toute nation qui sait priser les arts. Je suis assez heureux d'obtenir les suffrages de votre nation; mais c'est vous qui me faites aller à l'immortalité chez elle; c'est vous qui procurez à mes ouvrages une place dans les bibliothèques et dans les cabinets où l'on rassemble les chefs-d'œuvre de

l'art; et nous deux, comme un emblème de l'amitié, unis dans le même grouppe, nous intéresserons tous ceux qui ont du sentiment et du goût; c'est pour moi le point de vue le plus intéressant. Nous sommes des amis, et la postérité saura que nous l'avons été.

C'est cette noble simplicité que je me peignois bien dans mon imagination, mais que je ne savois atteindre que foiblement. C'est elle qui domine dans vos dessins: en les voyant, on se sent transporté dans ces temps et dans ces mœurs là, et même le plus petit détail ne contribue pas peu à achever l'illusion par l'observation la plus exacte du costume. Une trop grande scrupulosité à suivre les antiques, a souvent rendu les ouvrages des artistes modernes languissans et froids. Mais dans les vôtres tout rit, tout agit avec grace et avec une sage température qui, au premier coup-d'œil, indique de l'originalité. C'est à juste titre que vous pouvez être fier de votre ouvrage, comme moi je le suis, je

l'avoue, de l'honneur qu'il me fait. Le titre allégorique me retrace une vérité que j'ai toujours très-vivement sentie : c'est au peintre d'ennoblir son goût auprès des chefs-d'œuvre de la poésie; et au poëte il manquera toujours une chose bien essentielle, s'il ne sait pas apprécier avec justesse et avec goût les ouvrages de l'art.

Ma surprise, en voyant votre dédicace à la comtesse de Genlis, fut des plus agréables et des plus ravissantes. Si vous m'aviez demandé à qui vous dédieriez nos ouvrages communs, assurément c'est cette dame que j'aurois nommée. Qui mérite plus qu'elle que les Muses et les Arts lui rendent hommage? J'ai eu l'honneur de la voir, et la vive impression qu'elle a faite sur moi ne s'effacera qu'avec ma mort. J'ai là ses ouvrages, et je les lirai et les relirai dans toute ma vie. Je ne saurois vous exprimer l'obligation que je vous ai de la manière noble dont vous avez renouvellé ma mémoire chez elle.

J'ai remis le second exemplaire à la bi-

bliothèque de notre république. Vous verrez par la lettre ci-jointe de notre premier bibliothécaire, qu'il a été reçu avec tous les sentimens de reconnoissance qui sont dus à votre générosité.

Vous avez pris, monsieur, la peine de voir mes tableaux chez M. Girardot de Marigni, c'est ce qui m'est bien flatteur; mais vous avez encore ajouté à l'obligation que je vous en ai, par le détail dans lequel vous avez bien voulu entrer, pour me communiquer vos idées et vos sentimens sur eux; qu'ils aient eu le bonheur de vous plaire, voilà ce qui m'encouragera; et que je cherche à mettre à profit vos remarques, c'est ce que vous verrez, j'espère, dans des ouvrages postérieurs.

Il paroît qu'un petit paquet à votre adresse, recommandé à M. l'Esprit, ne vous a point encore été remis : il contient le second volume de mes écrits. Il m'importe beaucoup de connoître votre jugement sur les estampes et sur les vignettes qui s'y trouvent.

Agréez les assurances des sentimens d'amitié et d'admiration avec lesquels je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

S. GESSNER.

LETTRE DE FLORIAN

A GESSNER,

EN LUI ENVOYANT GALATÉE.

MONSIEUR,

Vos ouvrages font le bonheur de ma vie; et comme il est impossible que celui qui les a faits ne soit pas le meilleur des hommes, j'espère qu'il me pardonnera de l'importuner d'une lettre. Depuis mon enfance, la Mort d'Abel, Daphnis, les Idylles, le premier Navigateur, sont toujours dans mes mains. Je dois à ces lectures tout ce que j'estime de mon cœur.

Mon admiration pour vos écrits m'a inspiré le desir de faire une pastorale. Je me suis aidé d'un fameux auteur espagnol qui avoit votre génie sans avoir votre douceur. J'ai tâché d'habiller la Galatée de Michel de Cervantes comme vous habillez vos Chloés; je lui ai fait chanter les chansons que vous m'avez apprises, et j'ai orné son chapeau de fleurs volées à vos bergères.

Cette passion de vous ressembler m'a valu l'indulgence du Public français. J'ose vous envoyer Galatée. Allez, ma fille, lui ai-je dit, allez trouver le maître de tous les bergers: vous poserez doucement votre guirlande sur sa tête, vous vous mettrez à genoux devant lui; et quand il vous regardera en souriant, comme le bon Amyntas regardoit la belle Phyllis*, vous lui direz: Je viens mettre à vos pieds le tribut de respect et d'admiration que vous doivent tous les cœurs sensibles, et que mon père

* Dans le poëme de Daphnis.

a plus de plaisir à vous payer que personne.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec ces sentimens qui dureront autant que ma vie,

Votre très-humble, &c.

RÉPONSE DE GESSNER.

MONSIEUR,

Oui, j'ai reçu votre lettre si obligeante, et la Galatée. Tout ce que je pourrois dire pour excuser le retard de ma réponse et de mes remercîmens, ne m'excuseroit pas: mais il est pourtant vrai qu'une indisposition qui m'a tourmenté presque tout l'hiver, m'avoit mis dans une inaction entière. Le printemps vient me guérir: mon premier soin est de vous écrire.

Galatée est arrivée, et m'a remis la guirlande que son père m'avoit destinée. Ah! qu'elle m'a fait passer des heures délicieuses pendant l'hiver! Depuis le commencement des beaux jours, elle m'accompagne dans mes promenades solitaires, et les beautés de la nature me donnent la disposition de sentir doublement son prix. Quelle naï-

veté! quelle grace! quelle sensibilité dans tout ce qu'elle dit! Espagnole d'origine, cela lui donne un air romanesque qui la rend encore plus intéressante.

Si vous lui donnez des sœurs aussi aimables qu'elle, elle me sera toujours la plus chère, puisqu'elle a été la première par laquelle vous m'avez assuré de votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'attachement le plus tendre,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

S. GESSNER.

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A HUBER,

TRADUCTEUR DE GESSNER.

Montmorenci, le 24 décembre 1761.

J'étois, monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre et vos Idylles. Après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussi-tôt: mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, et je le mis à côté de moi pour le relire encore : voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gessner est un homme selon mon cœur, d'où vous pouvez juger de son traducteur et de son ami, par lequel seul il m'est connu. Je vous sais en particulier un gré infini d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot et précieux jargon, qui ôte toute vérité aux images, et toute vie

aux sentimens. Ceux qui veulent embellir et parer la nature, sont des gens sans ame et sans goût, qui n'ont jamais connu ses beautés. Il y a six ans que je coule dans ma retraite une vie assez semblable à celle de Ménalque et d'Amyntas, au bien près, que j'aime comme eux, mais que je ne sais pas faire; et je puis vous protester, monsieur, que j'ai plus vécu durant ces six ans, que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites desirer de revoir encore un printemps, pour faire avec vos charmans pasteurs de nouvelles promenades, pour partager avec eux ma solitude, et pour revoir avec eux des asyles champêtres qui ne sont pas inférieurs à ceux que M. Gessner et vous avez si bien décrits. Saluez-le de ma part, je vous supplie, et recevez aussi mes remercîmens et mes salutations.

Voulez-vous bien, monsieur, quand vous écrirez à Zurich, faire dire mille choses pour moi à M. Usteri? J'ai reçu de sa part une lettre que je ne me lasse point de

relire, et qui contient des relations d'un paysan plus sage, plus vertueux, plus sensé que tous les philosophes de l'univers : je suis fâché qu'il ne me marque pas le nom de cet homme respectable. Je lui voulois répondre un peu au long, mais mon déplorable état m'en a empêché jusqu'ici.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE.

Lettre à Gessner. . . . . page 1
Réponse. 3

DAPHNIS.

Livre premier. 7
Livre second. 59
Livre troisième. 109

LE PREMIER NAVIGATEUR.

Chant premier. 139
Chant second. 168

La Nuit. 193
Tableau du déluge. 207
A la Cascade. 215
Chanson d'un Suisse, à sa maîtresse sous les armes. 218
Ynkle et Yariko. 220
Lettre sur le Paysage, à Fueslin. 233
Lettre de Gessner à Le Barbier l'aîné, auteur des dessins de l'édition en trois volumes in-4°. 263

Au même. 268
Lettre de Florian à Gessner, en lui envoyant Galatée. 273
Réponse de Gessner. 276
Lettre de J. J. Rousseau à Huber, traducteur de Gessner. 278

FIN DE LA TABLE.

SPECIAL
88-B
15222
v.2